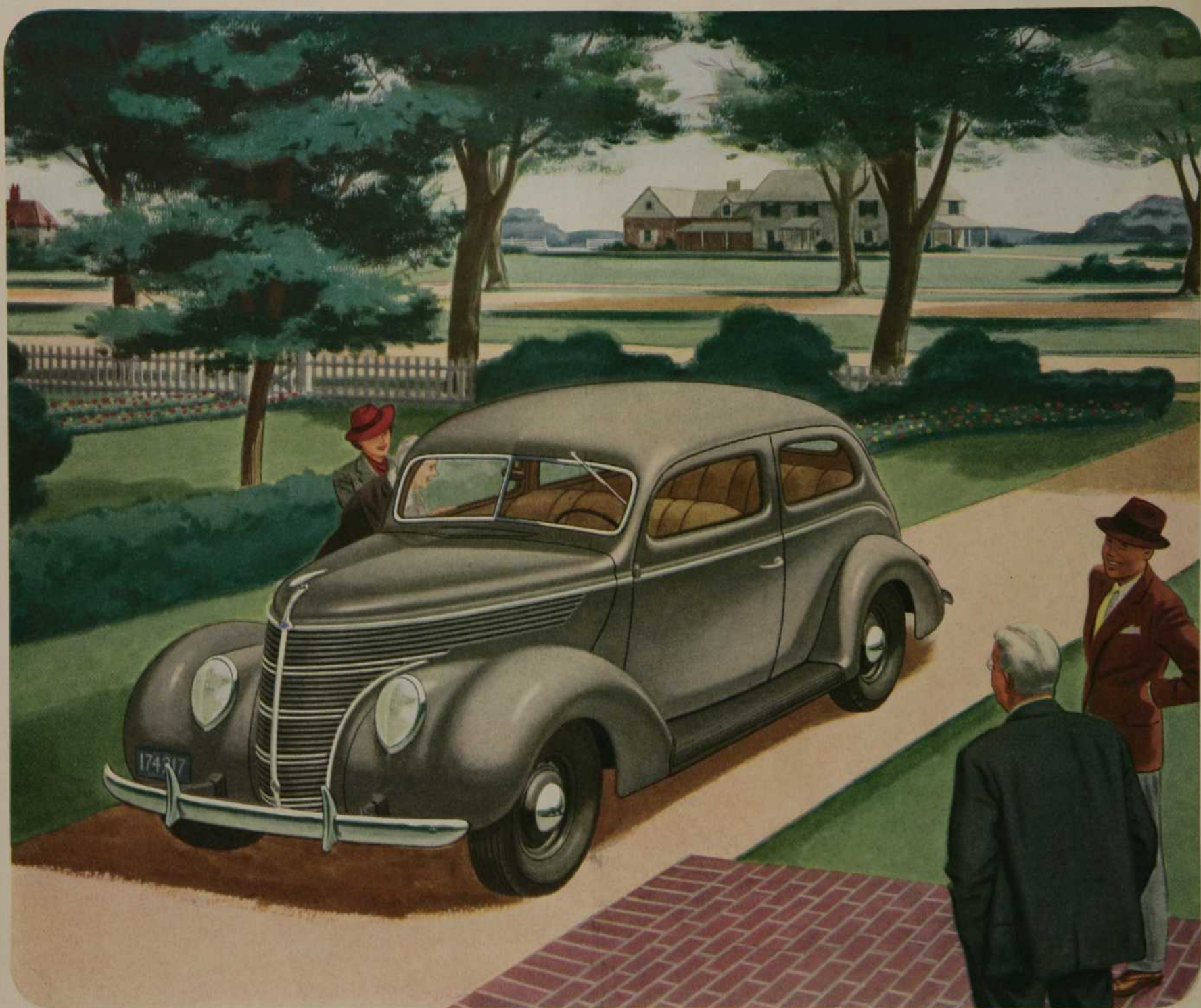


50e année, No 3

18 juin 1938

Le Samedi ^{10¢}





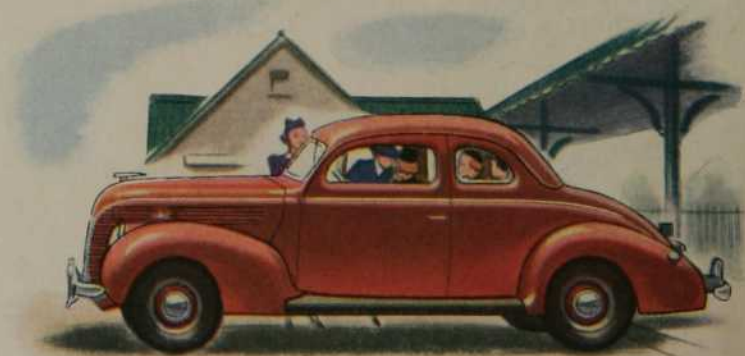
Même son prix parle en sa faveur!...

LA V-8 Ford Standard de 1938 vous plaira. Elle est, à maint égard, *supérieure* à la V-8 Ford de 1937, dont les ventes ont été plus nombreuses que celles de toute autre marque.

Ses lignes courbes, originales et nettes... ses intérieurs d'un goût discret... la docilité de ses démarrages, de ses arrêts, de sa direction... tout, en elle, excitera votre admiration. Son moteur V-8 de 85 CV (qui compte quatre millions d'enthousiastes usagers) vous étonnera par le caractère économique de ses frais d'entretien et de consommation d'essence. "De 22 à 27 milles au gallon"... nous disent nos clients!

Enfin, ce qui est plus intéressant encore, la Ford Standard est dans vos prix! Quoiqu'elle coûte moins cher que la V-8 Ford de Luxe, les prix de ses diverses carrosseries comprennent nombre d'item d'équipement qui représentent, à l'accoutumée, de forts suppléments. Acheter une V-8 Ford Standard, c'est économiser à compter du premier versement et à chaque mille que l'on parcourt. *C'est incontestable.*

LA V • 8 F O R D D E 1 9 3 8



La V-8 Ford de Luxe a le même empattement que la Standard, et toutes les qualités inhérentes à la Marque Ford. Mais elle est plus richement garnie et les sedans sont un peu plus spacieux. Ci-dessus, le Coupé "Club", modèle populaire (5 places à l'intérieur).



Toujours bien accueillis

La 'Cellophane' les garde frais

Votre boulanger vous apporte chaque jour ses produits, frais, propres et bien enveloppés

BRIOCHES AU MIEL, gâteaux roulés aux noix et autres exquises pâtisseries dont chacun à la maison se régale. Enveloppés dans la "Cellophane", ces délicieux produits vous arrivent tels qu'ils sont sortis du four—avec toute leur saveur et à l'abri de la saleté et des microbes. Votre choix est aussi plus facile à faire sous cette enveloppe transparente. Vous voyez tout de suite ce qui vous plait le plus.

Achetez de préférence les produits qui vous sont ainsi présentés.

Cellophane
TRADE MARK



© L'EMBALLAGE MODERNE DES PRODUITS DE QUALITÉ



Le petit Jeannot Microbe
était un jeune espiègle,
Mangeant trop de gâteau
et autres choses pareilles.
Maintenant, avec la
"Cellophane"
il n'a plus de chance;
S'il a mal à l'estomac, c'est
pas qu'il fait bombance!

L'embonpoint s'en va avec le NOUVEAU RÉGIME AU PAIN!

*Vous devenez plus jolie . . .
votre santé est meilleure . . .
à mesure que vous perdez du
poids de cette manière facile
et sûre*

UNE belle taille, une silhouette élégante, de l'énergie en abondance . . . ce sont là des choses que toute femme désire.

Vous pouvez posséder ces trésors sans avoir besoin de recourir à des régimes amaigrissants trop sévères qui vous rendent nerveuse, vous affaiblissent et sapent votre énergie.

Le nouveau régime alimentaire au pain vous offre un moyen sûr et facile de perdre du poids sans cependant épuiser votre organisme. C'est que le pain est une combinaison parfaite de protéines et d'hydrates de carbone qui *consument* le surplus de graisse, de sorte que pendant que vous amaigrissez, cet aliment essentiel reconstitue vos tissus musculaires et nerveux, accroissant par le fait même vos forces et votre énergie.

Ce remarquable régime alimentaire nouveau genre est le résultat de quatre années de recherches dans plusieurs grands laboratoires. Les savants ont découvert que le pain, par lui-même, ne fait pas engraisser. En le substituant à des aliments qui sont trop amylacés, l'excès de gras est transformé en énergie.

Si vous désirez être svelte et bien portante, essayez ce nouveau régime au pain. Vous pourrez manger de façon agréable tout en conservant votre énergie et en perdant du poids.



SUIVEZ CE RÉGIME ALIMENTAIRE AU PAIN

Ce régime alimentaire donne environ 1600 calories par jour — la proportion qu'il faut à la moyenne des femmes pour maigrir.

DÉJEUNER — 1 verre de jus de fruit, Petite portion de viande, poisson ou œufs, **2 tranches de pain**, 1 carré de beurre, 1 tasse de café (clair), 1 c. à thé de sucre.

LUNCH OU SOUPER — Portion modérée de viande, poisson ou œufs, Portion moyenne de 1 légume vert, **2 tranches de pain**, 1 carré de beurre, Portion moyenne de salade de fruits, 1 verre de lait.

DÏNER — 1/2 verre de jus de fruit ou tomates, Portion abondante de viande, poisson ou volaille, Portion moyenne de 2 légumes, dont 1 vert, **2 tranches de pain**, 1 carré de beurre, Petite portion d'un dessert simple, 1 tasse de café ou thé (clair), 1 c. à thé de sucre.

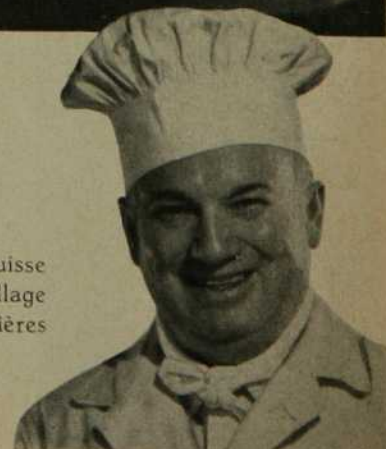


Vous pouvez jouer 9 trous de golf avec 3 tranches de pain

Le pain vous fournit l'énergie nécessaire pour vaquer à vos occupations ordinaires durant des heures. C'est un aliment vital, mais particulièrement important pour quelqu'un qui veut maigrir. Il soutient alors l'énergie. Les autorités en alimentation conseillent de prendre six tranches de pain chaque jour.

ACHETEZ LE PAIN DE VOTRE BOULANGER

Votre boulanger vend le meilleur pain qui se puisse obtenir aujourd'hui. Avec son expérience et l'outillage moderne dont il dispose, avec les matières premières de qualité qu'il emploie, il fabrique un pain insurpassable au point de vue saveur et nutrition.



CARNET
EDITORIAL

La Cinquantième Année

EN ce mois de juin où tout s'épanouit dans la nature, "Le Samedi" entre allègrement dans la cinquantième année de son existence.

Les conditions dans lesquelles il y entre sont mieux encore qu'un renouveau, c'est un regain très net d'activité, d'influence et d'accroissement.

Un Magazine a ceci de commun avec les violons, l'expérience et le bon vin, il s'améliore avec l'âge et, quand il peut présenter avec une satisfaction bien légitime ses opérations d'un demi-siècle, c'est un brevet de longue vie qu'il acquiert en même temps.

Quand "Le Samedi" fit son apparition, il n'eut pas — comme dans les contes du bon vieux temps — des fées à son berceau pour lui promettre monts et merveilles; il eut des hommes de bons sens et de décision, ce qui valait beaucoup mieux car il entrait dans la réalité et non pas dans la fiction.

Ah, dame ! il a passé pas mal d'eau sous les ponts du St-Laurent depuis que le premier numéro de notre Magazine est sorti des presses et cela fait penser à cet autre fleuve, celui de la vie, dont le cours a emporté tant d'êtres parmi ceux qui ont assisté aux débuts de l'humble journal devenu le journal de famille par excellence et qui justifie bien son titre de Magazine national des Canadiens.

Ses fondateurs ne le reconnaîtraient certainement pas car il dépasse aujourd'hui tout ce qu'ils pouvaient espérer dans leurs prévisions les plus optimistes. C'est néanmoins leur oeuvre, comme l'arbre au tronc vigoureux et à la stature imposante est l'ouvrage de celui qui l'a planté.

Trois hommes d'initiative l'ont créé voici bientôt cinquante ans : M. Ferdinand Poirier qui fut l'âme dirigeante de la chose et ses deux associés, MM. Neville et Bessette; tous trois sont aujourd'hui disparus mais leur souvenir demeure indissolublement lié à leur entreprise, en raison même de la prospérité qu'elle connaît aujourd'hui.

Leur tâche était facile an apparence et rude en réalité. Il n'existait alors aucun Magazine de ce genre au Canada; c'était, à première vue un avantage puisqu'il n'y avait pas à lutter contre la concurrence mais cette liberté d'action était grosse d'incertitudes. Il s'agissait de faire adopter le nouveau né par le public, d'établir une clientèle de toutes pièces, d'analyser soigneusement les réactions des lecteurs, d'agir avec prudence mais avec décision et de remplacer l'expérience à venir par cette sorte de sixième sens qu'on appelle l'intuition.

Le champ à exploiter était vaste mais il n'était pas préparé.

D'autre part, un Magazine périodique ne se bâtit pas comme une maison; celle-ci, une fois terminée, tout est dit; l'ouvrage est complet, définitif, tandis que le journal est un perpétuel recommencement. Il faut, en même temps travailler le présent et l'avenir car la machine, une fois lancée, ne doit plus s'arrêter; il ne s'agit pas d'un effort temporaire mais d'un labeur permanent. C'est le départ sur une route qui s'allonge indéfiniment ou plutôt qu'il faut mettre continuellement en état de service.

Le problème de la circulation d'un journal est beaucoup plus ardu que s'il s'agit de simples piétons ou véhicules et il faut se sentir du souffle pour entreprendre la course.

M. Ferdinand Poirier n'en manquait pas; il y joignait le sens très subtil des affaires, le sang-froid qui fait éviter les obstacles et la volonté ferme de réussir.

Les événements prouvèrent que sa confiance en l'avenir du "Samedi" était amplement justifiée.

J'ai bien connu M. Ferdinand Poirier et j'ai grandement admiré, dans ce chef d'industrie, le jugement sûr, le calme et la parfaite urbanité qui le rendaient essentiellement sympathique. Je le vois toujours arriver au journal, son inséparable cigare aux lèvres et là, jeter un coup d'oeil sur les diverses publications venant de tous côtés, régler d'un mot une difficulté passagère et donner posément les directives qui animaient tout l'établissement. Pour moi c'était un peu le surhomme, celui qui avait donné l'impulsion à la grande machine, non seulement pour le présent mais encore, dans la mesure du possible, pour l'avenir.

S'il revenait aujourd'hui parmi nous, il reconnaîtrait sans doute son oeuvre mais comme une personne qui a connu un enfant et le retrouve, plus tard, devenu homme.

Aujourd'hui, "Le Samedi" parcourt, chaque semaine, le Canada tout entier, d'un océan à l'autre; il a une clientèle nombreuse aux Etats-Unis et des lecteurs un peu partout dans le monde entier, jusqu'aux antipodes; chaque semaine voit augmenter le nombre de ses fidèles et c'est en toute sincérité qu'il peut se dire le Magazine de ce genre, en langue française, le plus important de tout le continent américain. C'est un beau titre et dont il est justement fier.

Cela tient à ce qu'il a trouvé la vraie formule — d'ailleurs sans cesse perfectionnée selon les circonstances et les besoins — la vraie formule dis-je, de la publication qui s'adresse à toutes les situations sociales et à tous les âges de la vie. C'est aussi parce qu'il a, pour ses lecteurs, la considération et la sympathie qu'on accorde à de vrais amis et ceux-ci le comprennent bien. Ils sont également pour lui des amis, et de longue date pour beaucoup d'eux.

Dans de telles conditions il est permis d'envisager l'avenir avec confiance et le demi-siècle d'existence que "Le Samedi" va compléter avec la présente année fait bien augurer de celui qu'il entamera ensuite et qui le conduira à son centenaire.

Notre Magazine répond si bien aux désirs et aux besoins de la population qu'on pourrait presque dire qu'il est d'utilité publique; il donne au lecteur beaucoup plus que la valeur de la minime contribution qu'il lui demande en retour et ceci est à considérer, à notre époque où il faut souvent payer le moindre plaisir à un prix qui lui ôte la majeure partie de son attrait.

Au seuil de sa cinquantième année, il était tout naturel, pour "Le Samedi", d'évoquer le chemin déjà parcouru. Sur-tout quand la route a été faite avec des lecteurs qui sont de véritables amis.

FERNAND de VERNEUIL



Les fondateurs du "SAMEDI" photographiés il y a quarante-huit ans. De droite à gauche (assis) MM. F. POIRIER et NEVILLE; debout, toujours dans le même ordre, MM. BESSETTE et DANSEREAU qui fut le premier rédacteur du magazine. Cette photo nous a été obligeamment prêtée par M. Arthur Dansereau, 4331, rue Christophe-Colomb, à Montréal.

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEE
975, RUE DE BULLION
MONTREAL - CANADA

Téléphone: Plateau 9638

Entered at the Post Office
of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of
March 1879

ABONNEMENT
CANADA

Un an..... \$3.50
Six mois..... 2.00
Trois mois..... 1.00

ETATS-UNIS ET EUROPE

Un an..... \$5.00
Six mois..... 2.50
Trois mois..... 1.25

Heures de bureau :
9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Le samedi, 9 h. a.m. à midi

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de localité
sont priés de nous donner
un avis de huit jours
l'emballage de nos sacs
de maille commençant cinq
jours avant leur expédition.

Beauté Funeste

Le docteur Rigaut, installé près de son neveu, le journaliste Ferval, à la terrasse d'un café de Montmorency, avisa une auto de luxe qui venait de passer devant eux en se dirigeant vers la consigne des bagages, puis se mit à saluer aussitôt la femme, d'une beauté remarquable, qui se trouvait à l'intérieur de la voiture. Celle-ci lui répondit par un sourire très aimable accompagné d'un gracieux mouvement de tête.

Elle s'était penchée ensuite vers un homme approchant de la quarantaine, à la physionomie martiale, la moustache bronzée tranchant sur le grisonnement prématuré des tempes, pour lui murmurer quelques mots.

— La magnifique créature ! s'exclama le neveu du docteur. Un profil de médaille et des yeux de velours !...

— Tu n'en as vu qu'un, je te ferai remarquer, dit le docteur ; mais l'autre est pareil, je te l'affirme.

— Vous la connaissez, mon oncle ? C'est vrai, vous venez de la saluer devant moi.

— Mais oui... Mme de R... est une de mes clientes... Elle va, avec son mari, chercher quelque colis sans doute... Tiens justement le valet de pied descend...

Puis, au bout d'un instant :

— Je ne m'étais pas trompé ; le voici qui revient chargé d'une petite caisse qu'il ramène vers la voiture... Ils vont repasser devant nous... Cette fois la personne que tu as remarquée se présentera dans un sens opposé à sa première apparition.

« Regarde bien !... »

Cela se produisit, en effet.

Un coup de vent, passant par la glace de la portière souleva un instant le voile de la jeune femme.

— Oh ! fit Ferval avec un tressaillement de surprise... la malheureuse !

— Chut !... dit le docteur. Tu ne vas pas lui crier tes impressions à la face maintenant que tu viens de voir l'autre profil !... Chaque médaille a son revers, ce serait le cas de le dire... J'avais raison de soutenir que l'œil droit valait bien le gauche... mais le reste est défiguré, comme tu t'en es aperçu... et c'est vraiment très grand dommage !... Après tout, les destinées sont bizarres et c'est peut-être grâce à cette défiguration que ces gens-là sont heureux et ont fait le bonheur des autres.

Ferval regarda son oncle. Il le savait assez bavard, entassant nombre d'anecdotes et, dans le cours de ses récits où les aperçus se croisaient il y avait à récolter pour remettre au bout de la plume.

— Dites, mon oncle, nous avons le temps devant nous et je m'intéresse très fort à ce que vous pourrez me conter là-dessus ?

— Je m'en garderais bien, fit le docteur, car la beauté de cette personne a fait tourner bien des têtes, et je sais des choses que le secret professionnel m'interdit de te révéler.

— A ce point-là ?... Un drame, alors ?

— Il y a un peu de cela dans certains détails qui touchent fort au pathétique... Mais, diable, mon ami, je n'en soufflerai mot... Diantre ! Le commandant est un mari très irascible qui te ferait payer ta copie d'un bon coup d'épée dans le flanc si tu t'avisais de conter, même en louangeant l'héroïne, ce qui peut concerner sa femme !...

— Vous piquez ma curiosité et j'insiste encore davantage. Je changerai, du reste, les noms, on ne pourra pas reconnaître...

— Tu y tiens donc tant que cela ?

— Je crois bien !

Alors le docteur, ayant allumé un cigare, commença le récit suivant :

« En 192... la famille, — mettons si tu veux Laroque — occupait à Montmorency, la petite villa que l'on voit encore bordant l'avenue Marchand. Le père de Mme R... habitait là avec ses filles, il était veuf depuis trois ans et le grand chagrin éprouvé à la mort de sa femme avait atteint sa santé gravement. Les soucis d'argent s'y ajoutaient encore. Ses faibles revenus n'auraient pu suffire, ajoutés à sa retraite d'ingénieur du Nord, pour faire vivre trois personnes, sans l'aide efficace qu'apportait l'aînée, — que tu viens de voir — dont le talent de portraitiste commençait à percer après une lutte opiniâtre. Elle avait enfin réussi à décrocher une deuxième médaille au Salon. Sa toile avait fait sensation, grâce surtout à son modèle : elle s'était peinte elle-même.

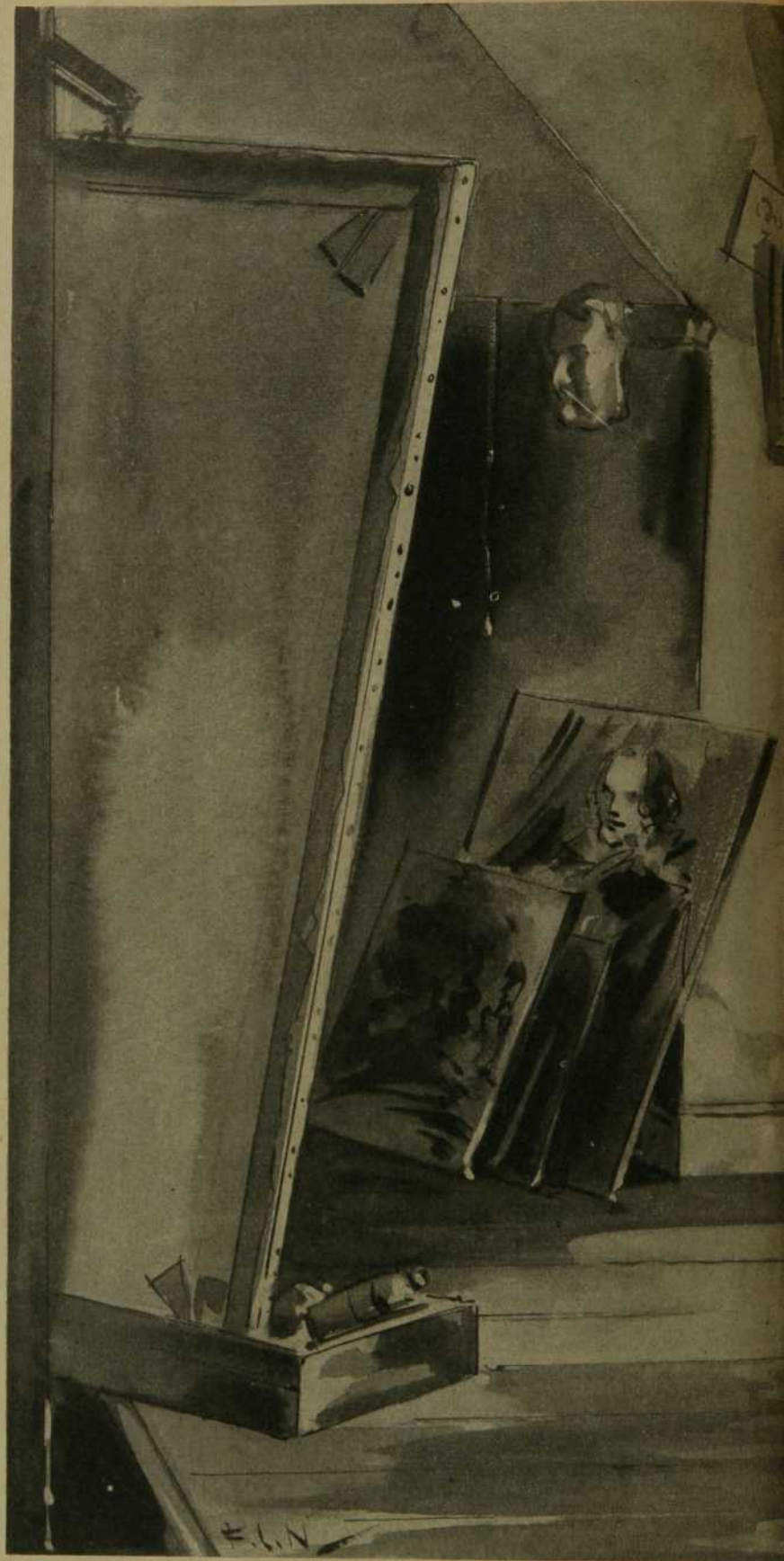
« Irène possédait, en effet, une beauté très radieuse. Son teint, d'une splendeur éclatante, s'éclairait de grands yeux d'un brun doré, que tu viens d'apprécier toi-même... En outre, un charme spécial, très attirant et indépendant de sa volonté, s'ajoutait à ces avantages.

« Elle frisait contraste avec sa sœur, blonde, gracile et délicate nommée Monique, que l'on eût jugée malade sans la gaieté de sa nature et son caractère expansif. Ses manières douces et tendres différaient de la droiture assez contenue d'Irène habituée, dès son enfance, à la considérer comme une benjamine chérie d'elle-même et des siens qui avaient tremblé un instant de la perdre.

« Avant la mort de leur mère des projets s'ébauchaient entre Monique et le plus jeune fils d'un ami de leur père, René Doriac, parti quelques mois après au service militaire. A ce moment même les revers de fortune étaient venus pour la famille Laroque et au profond chagrin causé par leur deuil s'ajouta un refroidissement dans les dispositions des parents du jeune homme ne trouvant plus, dès lors, le parti souhaitable.

« Et Monique se désola.

« C'est alors que l'idée d'avantager sa sœur à ses dépens germa tout à coup en l'esprit d'Irène. En renonçant à la part devant lui revenir en faveur de celle-ci la dot pouvait être doublée et atteindre les cent mille francs.



Maintenant son image se révélait horrible ; le visage restait marqué.

C'était, en définitive, un chiffre. Elle convainquit son père qui, les larmes aux yeux, finit par céder, et appela près d'elle André Doriac pour lui expliquer ses projets.

« Le frère de René l'écouta sans l'interrompre et parut très impressionné de ses intentions tout en ne la quittant pas des yeux.

— Vous avez un grand cœur ! fit-il. Comptez sur moi pour soumettre votre proposition à mon père et pour le convaincre qu'en agissant ainsi il fera le bonheur d'un de ses fils.

« Et il la quitta sur ces mots.

« La semaine suivante le sourire renaissait sur les lèvres de Monique. René allait revenir bientôt. Sans qu'elle en pût savoir la cause ses craintes n'étaient plus fondées.

« A quelque temps de là, comme Irène était allée en forêt pour prendre un sous-bois qui la tentait en emmenant, comme je l'avais conseillé, sa sœur avec elle, l'exercice était salutaire à cette dernière. Un incident se produisit qui devait influencer sur leur destinée.

« Pendant que l'artiste travaillait à son chevalet, elle découvrit subitement, cherchant à se dissimuler contre un arbre, la silhouette d'un individu immobile qui semblait les considérer.

— Oh ! s'écria Monique ; regarde là... Il y a quelqu'un qui se cache.

« Irène releva la tête.



traits sanglants qui s'allongeaient affreusement et la rendait effroyable.

— C'est ce pauvre garçon dont je t'ai parlé ; fit-elle, le prétendu de Mathurine, notre servante. On le dit innocent, ce malheureux. Jean-Louis, et il doit avoir, en effet, la tête assez faible ; je le rencontre souvent et il se débrouille. Tiens, il a dû s'apercevoir que nous nous occupions de lui et il cherche à se cacher. Il est là depuis que j'ai commencé ma toile.

« Monique se leva pour aller le chercher en proposant de le faire croquer dans l'esquisse. Brusquement elle s'écroula en poussant un cri ; une forte racine, affleurant la terre venait de provoquer sa chute. Elle s'était foulée le pied. Heureusement qu'une auto passait près de là ; Irène la fit arrêter expliquant l'accident qui s'était produit. Celui qui conduisait la voiture avait fait un geste de surprise en l'apercevant. Il s'empressa de se mettre à la disposition des deux jeunes filles pour transporter la blessée à son domicile et, à leur porte, tendit sa carte en demandant de venir prendre des nouvelles.

« Irène y jeta les yeux puis pâlit.

— C'est inutile, répondit-elle froidement. Recevez toutefois nos remerciements pour vos bons offices.

Il s'inclina et disparut. C'était le comte de Ribourg, un homme de trente-cinq ans environ, propriétaire d'un château qui se trouvait aux alentours. Il avait une certaine élégance, le visage hardi, barré de la soie blonde des moustaches. Ayant quitté l'armée avec le grade de capitaine de cavalerie il dissipait assez follement son capital, possédait une réputation de sports-

par

Auguste Lescalier

Dessin de F.-L. NICOLET

man et faisait parler de lui au pesage. Il avait reconnu Irène d'après son portrait du Salon et avait voulu acquérir le tableau en se vantant publiquement de pouvoir vite toucher le cœur du modèle qui ne le connaissait que de nom ; mais ces propos lui étaient parvenus. Elle repoussa hautement l'offre de se dessaisir en ses mains de son œuvre, et venait de lui montrer son mépris.

« Cependant René Doriac était revenu chez les Laroque, il fréquentait assidûment les deux sœurs, se montrant très affectueux à l'égard de Monique, vivement rétablie de sa foulure et qui renaissait au bonheur. Puis subitement, il se montra rêveur et plus froid vis-à-vis de sa fiancée qui en conçut secrètement des craintes. Presque en même temps on apprit que le comte de Ribourg s'était cassé la jambe dans un accident de cheval après avoir fourbu sa bête et s'être acharné furieusement à lui faire franchir un impossible obstacle. Quelques jours après Jean-Louis fut retrouvé pendu à un arbre de la forêt et la pauvre Mathurine, folle de chagrin, était allée se noyer dans le lac. Toutes ces nouvelles se succédèrent coup sur coup coïncidant avec une absence de René qui, prétextant un voyage d'affaire, s'était aussitôt éloigné. Et l'on apprit qu'il s'était fâché avec son frère. Monique fut reprise par ses alarmes, elle devint triste ; une forte fièvre l'alita.

« Elle jetait sur sa sœur des regards apeurés.

« Celle-ci s'effraya.

— Qu'as-tu, chérie ? dit-elle s'approchant de sa couche et voyant qu'elle reculait.

Le visage de la cadette se durcit.

— Je te déteste ! murmura-t-elle, un peu sous le coup du délire, car tu ne fais que des victimes, à cause de ta beauté fatale et de ton mauvais charme !

— Que dis-tu là ?... s'exclama Irène, frappée au cœur.

— La vérité. Jean-Louis s'est pendu pour cela, Mathurine, désespérée de cette perte, se noya ; le comte de Ribourg a recherché également la mort par amour pour toi ; toutes ses folies n'ont pas d'autre cause. Enfin René, mon fiancé, s'est écarté de moi parce qu'il est jaloux de son frère lequel a l'intention de demander ta main. Le malheur vient de tomber sur nous, je le vois ; notre père se meurt et moi, je le précéderai peut-être...

« Et cela par ta faute !... »

« Irène, pleurante, ne put l'apaiser. Elle se retira, folle de désespoir en son atelier. Était-il vrai qu'elle déterminait ces catastrophes ? Elle apportait le mal jusqu'en sa famille ?... Que faire ?... Elle ne pouvait disparaître, s'éloigner de cette maison où ses soins étaient nécessaires. D'ailleurs de loin comme de près son influence restait détestable. Elle la maudissait de tout son cœur. Son portrait était là devant, la toile médaillée du Salon. Image pernicieuse et maléfique, cause de la détresse de ceux qu'elle aimait et des autres !... »

— Mauvaise !... Mauvaise !... s'écria-t-elle exaspérée, en étendant le poing vers le tableau. C'est la laideur qui te convient pour que l'on s'éloigne de toi avec une horreur qui préserve de ton atteinte !... Va !... va, disparaît de mes yeux !... »

« D'un geste prompt qui venait soulager sa colère, elle avait saisi un pinceau et, rageusement, après l'avoir enduit de laque, zébrait d'un sillon carminé tout le côté de la figure... Mais elle recula soudain ; une idée la clouait sur place et la laissant toute tremblante devant cette révélation qui l'avait frappée de stupeur. Maintenant, son image se révélait horrible ; le visage restait marqué de traits sanglants qui s'allongeaient affreusement et la rendaient plus effroyable par le contraste de ce qui demeurait intact. Elle eut un rire épouvanté car l'idée, maintenant maîtresse, régnait entière en son cerveau.

« C'était cela qu'il fallait faire ; oui, mais sur elle, cette fois !... »

« Personne n'y résisterait. Elle détruirait sa beauté pour rendre René à Monique !... »

« A cela elle se résignait ; tout pour détruire son dangereux pouvoir !... »

« Vainquant l'hésitation dernière qui venait de la secouer, elle s'approcha d'un réchaud se trouvant sur un petit meuble et qui servait à des modèles, ainsi que des fers à friser, pour les détails de la coiffure. Elle en prit un pour le faire chauffer à blanc... C'était simple, l'effigie, restée devant elle, elle allait la réaliser ; mais, cette fois, sur sa personne. Son modèle était son tableau.

« Alors, résolument, elle approcha de sa joue droite le fer incandescent après avoir fermé les yeux... »

« J'étais venu pour ma visite habituelle et montais afin de lui parler à ce sujet... Je n'eus que le temps de me précipiter pour la recevoir dans mes bras, défaillante et toute raidie. »

— Mais c'est horrible !... »

— Ecoute la suite... Elle nous transporte, deux années après, dans une salle d'hôpital où le commandant de Ribourg, qui avait repris du service au Maroc, était étendu sur un lit, amputé de la jambe droite. Son état maintenant, après avoir bravé la mort à plaisir, s'améliorait, mais le laissait songeur et taciturne.

« Il se vit, un matin, en présence d'une infirmière dont le visage, aperçu au-dessus de son oreiller, venait de se masquer d'une main rapide en ne laissant paraître que les yeux tandis qu'un voile épais dissimulait le reste.

« Mais ces yeux-là, il les connaissait bien... »

— Vous ? fit-il d'une voix frémillante.

— Vous vous souvenez de moi ? murmura-t-elle abaissant sa main devenue inutile pour s'abriter de ses regards.

« Hélas ! il s'est passé bien des choses depuis... »

— Oui, poursuivit-il, j'ai appris la mort de votre père, le mariage aussi de votre sœur avec l'homme de son choix

(Lire la suite page 42)



Les bêtes pensent également. Demandez à ce bon chien qui attend son maître et trouve le temps long. Il y a bien des hommes qui pensent comme des bêtes ; alors, les bêtes peuvent bien aussi penser comme des hommes...

Le Mystère de la Pensée

Chronique philosophique, par F. de Verneuil

(Dédié à H. C., à la suite d'une conversation)

D'où vient la pensée et que devient-elle quand le souvenir est impuissant à la rappeler ? Double problème qui peut se résumer dans cette simple mais formidable question : Qu'est-ce que c'est, la pensée ? Je n'ai pas la prétention d'y répondre d'une manière absolue, mais je vais essayer d'y jeter un peu de lumière en prévenant toutefois mes lecteurs de ne pas confondre cette analyse avec celle de l'âme. Il ne s'agit ici que de la pensée proprement dite, et c'est chose démesurée quand même, car c'est se pencher sur un gouffre comparable peut-être à celui de l'infini.

J'ai dit : que devient la pensée quand le « souvenir » ne la fixe pas ? Intentionnellement, je n'ai pas fait allusion à la « mémoire », car les deux mots, que l'on confond souvent, ont une signification bien différente malgré certains points de contact.

Où vont les pensées oubliées ? Où va tout simplement la flamme de chandelle que nous avons soufflée ; les enfants seuls peuvent croire avoir anéanti, détruit la flamme alors qu'il s'est opéré simplement une transformation d'énergie.

La flamme d'une bougie n'est que la manifestation, passagèrement visible, de multiples forces en état d'équilibre instable ; elle exige un corps combustible, donc périssable, un degré de chaleur suffisant, mais ces deux seules choses-là donnent, à l'analyse, des composants dont la liste serait beaucoup plus longue qu'on ne croit. Que l'équilibre de la flamme soit rompu, elle s'éteint à nos yeux, mais les diverses forces qui entraînent dans sa composition pourraient se retrouver intactes dans le réservoir universel d'énergie.

Il en va de même pour la pensée, mais qu'on me comprenne bien. Je n'ai pas la prétention d'en expliquer la nature par une définition, ce serait aussi puéril que de vouloir mettre l'âme



LE PENSEUR,
de Rodin

ou le principe de vie sous le microscope ; c'est tout simplement son mécanisme, ses rouages que je veux examiner à l'aide d'une hypothèse. C'est à peu près tout ce que nos sens très limités nous permettent de faire.

Ceci dit, nous pouvons reconnaître à la pensée une triple source : l'hérédité, l'influence extérieure immédiate et ce que j'appellerai, faute de meilleur terme, la mémoire universelle.

Il est incontestable que l'hérédité a de l'influence sur notre pensée ; dans quelle mesure ? c'est extrêmement variable avec les individus ; aucune règle, donc, ne peut être établie pour en exprimer la valeur et les conditions. Toutefois il y a, dans notre subconscient des restes, des fragments de mémoire ancestrale qui peuvent remonter aux origines du monde. Ainsi s'explique ce « réveil de la bête » qu'on observe en maintes circonstances et surtout au cours des guerres d'une civilisation moderne qui, soit dit en passant, ramène tout doucement l'homme au niveau de la bête. De la bête féroce.

L'influence extérieure immédiate ou directe. Cette influence est causée par notre entourage, les objets qui tombent sous nos yeux ou les sons qui frappent nos oreilles ; nos cinq sens agissent, séparément ou simultanément comme provocateurs de pensées ; c'est la partie du mécanisme dont nous faisons l'emploi le plus fréquent et la plupart des raisonnements humains ne sont guidés que par ces réactions-là.

L'influence extérieure limitée à la sensation se traduit par une impression organique transmise au cerveau et une idée qui en est la conséquence. Comme ces deux ordres de faits tiennent l'un à l'autre par des rapports intimes, on a tendance à les identifier et c'est ainsi que sont nées certaines philosophies étroites basées sur des préjugés. On a, par exemple, fait du cerveau le siège, puis l'organe de la pensée alors que son rôle est tout à fait différent.

C'est un simple transformateur, pas autre chose ; mais un transformateur tout de même comme jamais les hommes n'en pourront faire de semblable. Henri Bergson a dit quelque chose d'approchant quand

il enseignait que le cerveau ne pouvait pas être le siège de la mémoire mais simplement celui du rappel. La mémoire ne se loge pas, en effet, dans les limites du cerveau, mais il faudrait ici des mots spéciaux qui n'existent, je crois, dans aucune langue, et l'un d'eux me servirait joliment bien pour désigner la troisième source de la pensée.

Je l'ai appelée la mémoire universelle. Il s'agit ici d'un champ à parcourir et qui n'est pas simplement immense mais illimité ; celui de l'espace et du temps.

L'infini, que les naïfs croient vide en dehors des astres qui le peuplent, est en réalité perpétuellement traversé dans tous les sens par une multitude effarante d'ondes qui s'agitent, se croisent, interfèrent entre elles, s'associent ou se combattent et déchangent sans arrêt la plus formidable tempête invisible que l'imagination puisse concevoir.

Il y a là, en mouvement, des centaines, des milliers peut-être de rayons inconnus qui nous présenteraient l'univers sous un aspect tout différent si nos sens étaient plus subtils ; si, par exemple, notre vue seule avait la pénétration de quelques appareils de nos laboratoires.

Les ondes lumineuses qui voyagent à raison de 184.000 milles à la seconde nous paraîtraient se traîner péniblement dans l'espace comparativement à d'autres, celles de la gravitation par exemple. Et ces derniers feraient piétre figure à côté de celles de la pensée.

Et sans doute, la pensée se déplace mais par ondes tellement en dehors de nos pauvres calculs humains que nous ne pouvons, sérieusement, lui assigner aucune vitesse. Instantanément elle peut se transporter au loin, vers cet astre ou cette nébuleuse qui pèlerinent dans l'espace à des centaines de millions d'années-lumière. Il y a déplacement.

Où va la pensée dans le rêve ? Elle voyage peut-être dans des pays merveilleux dont nous ne conservons que le vague souvenir au réveil. Elle a deux immenses domaines pour vagabonder : celui de l'espace infini et celui du temps éternel.

nous devons bien l'admettre, donc mouvement, mais comment se fait-il ? nous n'en savons absolument rien. La grande chose à retenir c'est qu'il s'agit d'un milieu actif — je ne dis pas matériel — et ce milieu, qui relie les mondes entre eux a forcément une influence énorme sur l'individu terrestre.

Le cerveau de l'homme a été construit pour subir l'effet de ce milieu, pour l'enregistrer, pour en transformer les ondes selon ses capacités. C'est une sorte d'accumulateur-transformateur en plus ou moins bon état et de valeur plus ou moins grande, et dont la qualité se traduit par ce que nous appelons l'intelligence et la faculté d'assimilation.

Est-ce à dire que l'homme n'est plus qu'une simple machine ? Non et cent fois non ! Une machine est une chose qu'il est toujours possible de fabriquer si l'on dispose d'un outillage suffisant, et l'homme, à supposer même qu'il possède un jour des moyens presque magiques, ne pourra quand même jamais fabriquer un cerveau pensant.

Ou bien alors il pourrait fabriquer une âme, et il n'y a guère que dans les maisons de fous qu'on peut penser à cela.

Il ne faut donc pas confondre l'âme avec ce que j'ai appelé la mémoire universelle et qui est le réservoir, peut-être infini, de toutes les pensées élaborées au cours des âges, non seulement par notre humanité minuscule mais par des milliards d'autres dont rien ne nous permet de nier l'existence.

C'est un réservoir inépuisable, sans cesse alimenté et auquel nous ne faisons que de maigres emprunts continuels mais temporaires, selon les possibilités de notre cerveau. Ainsi s'explique le génie de certains hommes, les qualités natives de tant d'autres, la conscience vague du « déjà connu », les étranges phénomènes qu'on observe de temps à autre dans les cliniques et aussi la canaillerie incurable ou l'orgueil démesuré de quelques nabots que la courtoisie et parfois l'histoire appellent de grands hommes.

Simple théorie d'ondes ? mais oui. Je ne vous ai pas promis une théorie d'âme, encore une fois. Il y a des philosophes qui ont essayé d'accomplir ce tour de force.

Et ils n'ont fait que des tours de bêtes...



Dans le Monde du Sport

**POUR FABRIQUER DES BALLES DE TENNIS IL FAUT
40 OPERATIONS D'USINE**

Lorsque les joueurs et les joueuses de tennis repoussent ces balles blanches, dont ils se sont servis pendant une heure, se doutent-ils que, pour les fabriquer, il n'a pas fallu moins de 40 opérations d'usine ?

Nous puissions dans la revue anglaise *Lawn Tennis* quelques notions sur la fabrication des balles de tennis. Evidemment, nous n'y avons pas trouvé ni descriptions détaillées des différents procédés, ni révélations de secrets d'usines qui sont jalousement gardés. Quand vous saurez combien de temps, de soins, d'habileté, de science même, une balle de tennis a coûtés, vous l'aimerez davantage.

Un jour, il y a 50 ans de cela, une Anglaise imagina de coudre autour de la balle de caoutchouc, avec laquelle son mari, John Heathcote, jouait au lawn-tennis, deux morceaux de drap prélevés sur une culotte. Cette dame anglaise, qui inventa la balle de tennis, n'avait pas songé, sans doute, à toute l'industrie qu'un jour elle déchaîna.

On se rend compte de la dure besogne à abattre, quand on se trouve en présence du caoutchouc réuni en masse, sous forme de feuilles fumées. Il y a loin de ce bloc de caoutchouc brut à la balle de tennis. D'abord, on fabrique le centre de la balle.

Les feuilles fumées sont réduites, au moyen d'un laminoir, en feuilles fort minces et transformées en une mousse gluante. Le malaxeur se charge de mélanger parfaitement cette mousse avec un produit spécial. Ce produit donne au caoutchouc sa consistance et en fait une substance, sur laquelle les changements de la température n'auront pas de prise. Le nouveau produit apparaît sous la forme d'une feuille épaisse qu'on coupe en tranches. Ces tranches vont à la boudineuse. Le boudin est ensuite coupé en sections égales, chacune d'entre elles devant être transformée en un hémisphère de centre. Pour cela, on se sert d'une presse, qui joue, vis-à-vis des sections de boudin, le même rôle qu'un moule sur la pâte. On enlève l'excédent par l'ébarbage. On étend, à l'intérieur de l'hémisphère, un enduit à base de gélatine qui rend le caoutchouc imperméable. Puis, on accole les hémisphères deux par deux. C'est l'opération la plus délicate. On place les deux moules verticalement, face à face, et on met au four, qu'on ferme hermétiquement. On produit, dans la chambre du four ou de l'autoclave, une pression égale à celle que devra supporter la paroi intérieure du centre de la balle.

A ce moment, la paroi extérieure du centre n'est pas rugueuse. La rugosité permet au drap de prendre sur sa surface. On obtient cette rugosité en agitant péle-mêle les centres dans une grande cuve aux parois elles-mêmes rugueuses. Les centres sont alors lavés dans la benzine, puis trempés dans une dissolution quelconque. Ils sont prêts à recevoir le drap. Les sections de drap une fois découpées doivent être à leur bord suffisamment cimentées. On passe plusieurs petites couches d'un ciment spécial sur chacune. Il ne reste plus qu'à les ajuster à la main sur les centres, à les coller et à produire une dernière vulcanisation par une cure finale, faite à chaud. Ensuite, il faut mettre la marque de fabrique Dunlop ou Slazenger par un procédé de décalquage, envelopper dans du papier de soie, disposer dans des boîtes, mettre la bande de garantie. Il y a les vérifications; avant de mettre les balles dans leurs boîtes, il faut s'assurer qu'elles correspondent bien aux descriptions de la Fédération Internationale de Tennis. Cette dernière association a décidé que le poids de la balle de tennis doit être de 2 onces à 2 onces 1/16. La balle, étant lâchée d'une hauteur de 10 pieds doit avoir un rebond de 5 à 6 pieds. La compressibilité de la balle doit aussi être mesurée à l'aide d'un appareil spécial, pour une pression de 18 livres.

Les experts disent que les balles de tennis, fabriquées aux États-Unis, sont moins lourdes que celles fabriquées en Angleterre.

QUELQUES RECORDS DU MONDE SUR LES COURTS DE TENNIS

Il est peu probable qu'un joueur ait gagné un seul set sans commettre une seule faute.

par

Oscar Major

Quoi qu'il en soit, nous ne pensons pas que le record de l'Américain Richard Norris Williams ait jamais été égalé. Lors de la finale du championnat de l'Etat de Pennsylvanie, ce dernier prit le premier set à love à son grand compatriote « Bill » Tilden, qui fit 5 points et en marqua 4 lui-même, ce qui revient à dire que Williams ne fit qu'une faute.

Ce fut encore au cours du match dont il est question que cet autre record fut établi. Pour gagner le premier set, Dick Williams ne mit que cinq minutes. Ce fut le set le plus court dans les annales du tennis.

Eventuellement, ajoutons que Bill Tilden gagna avec le score de 0-6, 6-2, 6-4, 1-6, 6-4.

Au court d'un match de Coupe Davis qu'il joua, en 1925, contre Gerald Patterson, Jean Borotra ga-

continuaient d'échanger infatigablement des séries de balles à petite cadence. Le crépuscule les obligea de suspendre la lutte. Le lendemain matin, ils reprirent la bataille. Un dirigeant les contraindit à grand'peine à signer un armistice de 45 minutes pour aller avaler quelques sandwiches vers midi. Puis, ça recommença. A 4 heures du soir, à cinq partout du cinquième set, Gordon Low fut pris de crampes. En face, Zerlendi, hagard, à peu près groggy, renvoyait encore par la force de l'habitude les balles de l'Anglais. Ce fut pourtant l'Anglais Low qui l'emporta 7-5 à la dernière manche. On en parle encore, en Belgique !

Chacun sait que le minimum de coups, avec quoi le serveur puisse enlever le jeu est de 4. Le cas se produit parfois, dans les joutes de la Coupe Davis. Ce qui est infiniment plus rare, c'est de voir le receveur s'octroyer un jeu avec le minimum de huit coups.

Le fameux Maurice McLaughlin réussit cet exploit, en Coupe Davis, contre Anthony F. Wilding, en 1914. Il réussit un « ace » sur tous les premiers services de Wilding. Il avait, avant ce coup de maître, gagné son service en 4 « aces ». Il gagna également le suivant en 4 « aces », empochant ainsi 3 jeux en un minimum de coups, soit 16. Qui dit mieux ?

MAX SCHMELING ACCOMPLIRA-T-IL UN GESTE HEROIQUE ?

Mike Jacobs, le plus grand promoteur de boxe d'aujourd'hui, connaît tous les trucs de la publicité. Présentement, il craint quelque peu le boycottage des sportsmen juifs de New-York à l'adresse de l'Allemand Max Schmeling, lors du grand combat du 22 juin Louis-Schmeling, pour le titre suprême des poids lourds.

Nous ne serions aucunement surpris d'apprendre, un jour ou l'autre, une petite histoire racontant l'héroïsme de Max Schmeling, au cours d'une promenade en canot sur une rivière à proximité du camp d'entraînement de Speculator, N. Y. Max Schmeling pourrait sauver une jeune fille juive en train de se noyer. A moins que ce ne soit une jolie fille israélienne, excellente nageuse, qui sorte l'aryen Schmeling de l'eau. Ce qui serait beaucoup plus original comme publicité !

Il y eut aussi bien, jadis. Il y a une centaine d'années, un boxeur anglais poids lourd, Bill Thompson, mieux connu sous le nom de Bendigo, champion d'Angleterre, affichait carrément sur ses entêtes de lettres, parmi ses différents titres, l'admirable information suivante : « A sauvé trois personnes qui se noyaient dans le Trent. La dernière était une femme. » (Cela, sans doute, pour renforcer l'héroïsme du geste.)

SAVAIT-ON QUE...

Le général Phelan, président de la Commission de Boxe de l'Etat de New-York, touche un traitement annuel de \$7,500. Il est aussi le plus grand fabricant de soutien-gorge des Etats-Unis. M. Dave Rochon, président de la Commission Athlétique de Montréal ne reçoit que \$1,000 par année.

A tous les ans, en Italie, se dispute une course d'automobiles de 1.000 milles. Celle du 10 avril 1938 comptait 155 participants, un record. Toutes les principales marques d'automobiles sont représentées. Voici l'itinéraire : Les concurrents partent de Brescia aux heures matinales, passent par Bologne, Florence, d'où ils gagnent Rome, puis vers l'est aux rives de l'Adriatique. Ils reviennent à Bologne par Ravenne et parviennent enfin au but par Lonato, ayant ainsi parcouru 1000 milles. Pour assurer le succès de cette course classique, la population italienne donne un bel exemple de discipline. Tout le monde s'en occupe. L'instituteur à l'école enseigne à ses jeunes élèves les devoirs de prudence. Le prêtre en chaire menace ses paroissiens du châtimement divin si, de leur fait, la course du progrès, dans les 1000 milles, se trouvait compromise. Cette course ne va pas sans créer des ennuis à beaucoup de commerçants italiens. Personne ne proteste, cependant. Tout le monde s'incline. Tous ont compris que cette course de 1000 milles est une grande chose pour le prestige italien...



JAMES BRADDOCK, ancien champion du monde des boxeurs poids lourds, que l'on voit accompagné de son gérant JOE GOULD, a récemment confié à quelques intimes la nouvelle suivante : " J'ai battu Max Baer, dit-il, pour le championnat mondial en juin 1935, quoique j'eusse alors deux côtes luxées, un muscle du côté gauche endolori et le bras gauche en mauvais état. " Il ressort de cela que Max Baer devait être en bien piètre condition pour ne pas battre Braddock.

gna par 4-6, 6-4, 6-1, 6-3, et il ne fallut pas moins de 54 balles, à cause de la pluie.

Quant au match le plus court, il fut disputé, le 25 septembre 1933. Bill Tilden a défait Henri Cochet par 6-3, 6-4, 6-2, en 53 minutes 30 secondes, desquelles on doit retirer 3 minutes 30 seconde au premier set, 4 minutes 30 secondes au second, et 3 minutes au troisième set, soit un total de 11 minutes, temps nécessaire aux joueurs pour changer de côté, s'essuyer la figure, etc. La durée effective de ce match a donc été de 42 minutes 30 secondes. C'est le record mondial pour un match entre joueurs de la classe de ces deux tennismen.

Le match de tennis le plus long se déroula aux Jeux Olympiques d'Anvers, en 1920. Les joueurs Zerlendi et Gordon Low ont certes dépassé largement la distance du marathon. Le match commença, un jour à 4 heures de l'après-midi. Une heure passa, puis deux, puis trois... Zerlendi et Low

nouveaux bas prix

pour les plus chic patrons et la meilleure

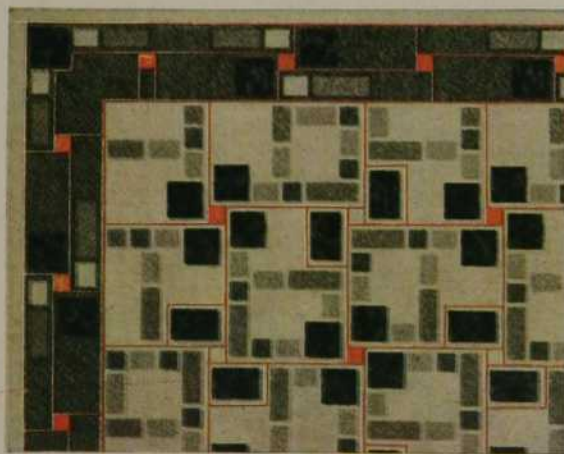
qualité jamais
fabriqués par

CONGOLEUM



C'EST la pure vérité ! Les nouvelles Carpettes Sceau Or Congoleum actuellement à l'étalage sont les plus chic, les plus belles et les meilleures que nous ayons jamais fabriquées... et nous les offrons aux prix les plus bas jamais consentis ! Vous pouvez maintenant économiser plus de 10% sur des patrons tels que le "Surrey" No 491 illustré ci-dessus, et le "Banner", reproduit à droite.

N'oubliez pas que les Carpettes Sceau Or Congoleum épargnent aussi du travail... il suffit, pour les nettoyer, d'y passer une vadrouille humide. Elles s'étendent à plat, sans fixation, et le Sceau Or apposé à leur surface vous garantit satisfaction. Allez les voir aujourd'hui même au magasin à rayons ou chez votre marchand de meubles.



Carpette Congoleum "BANNER" No 478 Des teintes rouges rehaussent l'éclat de ce chic dessin nouveau, genre tuile.

GRATIS ! Pour obtenir une brochurette traitant de décoration intérieure, découpez et postez le coupon ci-joint.

CARPETTES

Sceau Or

CONGOLEUM

Congoleum Canada Limited
3700, rue St-Patrick, Montréal

Veillez m'envoyer votre brochurette illustrée gratuite sur la "Décoration intérieure". 8-3

Nom

Adresse

CONGOLEUM CANADA LIMITED—MONTREAL

Tout le monde

*peut donner
une bonne raison
pour laquelle le*

CHEVROLET

*est la meilleure
valeur pour le prix!*

On dit partout que le Chevrolet est la valeur sensationnelle de 1938. Et tout le monde est en mesure de savoir pourquoi. L'élégance du Chevrolet, par exemple, en fait la voiture la plus attrayante jamais offerte à de si bas prix. Et puis le Chevrolet est le seul auto du domaine des plus bas prix à vous offrir le groupe vraiment remarquable de *caractéristiques de valeur* énumérées ici. Chose non moins importante, le nouveau Chevrolet vous donne tous ces avantages sans sacrifier l'économie générale. Les propriétaires rapportent en effet jusqu'à 27 milles au gallon d'essence... plus de milles à chaque remplissage d'huile... et de plus faibles frais d'entretien que tout ce qu'ils avaient encore connu.

Voyez le dépositaire Chevrolet, aujourd'hui. Prêtez-vous à un essai sur la route, et vous découvrirez vous aussi de nombreuses raisons de choisir le Chevrolet comme la meilleure valeur en matière d'élégance—de confort—et d'épargnes!



Illustré—Coach Chevrolet Master de luxe, avec malle.

Faible acompte et légères mensualités, grâce au mode
General Motors de paiements à termes.

"C'EST LE PLUS BEL AUTO DE
NOTRE RUE"

"POUR DES ARRÊTS SÛRS ET RAPIDES
... DONNEZ-MOI LES FREINS HYDRAU-
LIQUES PERFECTIONNÉS DE CHEVROLET"

"NOUS AIMONS LA SPACIOSITÉ ET LA
SÉCURITÉ DE SES CARROSSERIES TOUT
ACIER, TOUTES SILENCIEUSES"

"J'AIME SON BAS PRIX... ET
L'ÉCONOMIE DE SON MOTEUR A
SOUPAPES EN TÊTE"

"LA GLACE DE SÉCURITÉ DANS TOUTES
LES FENÊTRES NOUS DONNE
UNE PROTECTION ASSURÉE"

"JE NE VOUDRAIS PAS ME PASSER DE LA
VENTILATION FISHER SANS COURANTS
D'AIR POUR AUCUNE CONSIDÉRATION"

"LA MARCHÉ DE SES GENOUX MÉCANIQUES
RAPPELLE CELLE DES VOITURES
LES PLUS CÔUTEUSES"

"IL EST FABRIQUÉ PAR GENERAL MOTORS
... CELA VEUT DIRE BON SERVICE OÙ
QUE VOUS ALLIEZ"

L'Actualité à Travers le Monde

LE SEPARATISME BRETON

Ce mouvement a son organe, "Breiz Atao", publié à Rennes. — Un peu d'histoire.

Les mouvements séparatistes sont très nombreux en Europe, même en dehors de l'Europe centrale où le problème des minorités est plus aigu que jamais.

On a même écrit que les exécutions récentes en Russie avait pour cause principale les tendances séparatistes de plusieurs républiques soviétiques et surtout de l'Ukraine.

On retrouve la même agitation dans la Flandre française, dans le pays basque et dans la Belgique flamande. Mais ces idées n'ont pas pris sur la plus grande partie de la population de ces régions.

En France encore, on voit s'agiter depuis longtemps le séparatisme breton qui a même son organe, *Breiz Atao* ; il est appuyé dans son action par une ligne secrète bretonne qui porte le nom de *Gwenn Ha Du*. En février dernier, les Bretons autonomistes couvrirent la région d'inscriptions antifrançaises. On pouvait ainsi lire sur les ponts et les viaducs, en hautes lettres : « *Gwenn Ha du* », « *Breiz Atao* », « *Eneb ar Brézel* » et, pour être compris de tout le monde : « La Bretagne aux Bretons », « Vive la Bretagne libre et neutre », « La Bretagne vaincra ».

C'est surtout depuis la Révolution française que des extrémistes prêchent la libération politique de la Bretagne. On se rappelle que pendant la Révolution, les Bretons prirent une part très active à l'insurrection de la Vendée.

La Bretagne, c'est l'ancienne Armorique. On ne sait rien de précis sur les peuples qui l'ont habitée avant l'invasion de Jules César et qui ont laissé les nombreux mégalithes : dolmens, menhirs, etc. Abandonné par les Romains, le pays fut envahi, au cinquième et sixième siècles, par des émigrés venus de Grande-Bretagne et d'Irlande qui en convertirent les habitants à la foi chrétienne. Cela explique que pendant très longtemps, les Bretons s'unirent aux Anglais contre les rois de France.

Ce ne fut pas avant 1532 que la France put s'agrandir de la Bretagne, sous François Ier. Depuis cette époque, il a toujours existé un mouvement autonomiste breton plus ou moins latent ; très

par le *Globe-Trotter*

(Spécial au "Samedi")

attachée à ses libertés provinciales, la Bretagne a toujours redouté la centralisation qui a fait de Paris le cerveau administratif de la France ; la Révolution de 1789, par son athéisme et ses excès, n'était pas faite pour attirer les sympathies d'une population aussi religieuse et traditionnaliste ; les Bretons, aujourd'hui encore, n'ont pas l'esprit républicain.

Mais ce séparatisme n'est qu'une manifestation de l'entêtement breton. En réalité, la plus grande partie des Bretons y sont indifférents bien qu'il ne faille pas mésestimer tout mouvement de ce genre.

LE MEXIQUE EN REVOLUTION

D'un seul trait de plume, le président Cardenas a confisqué toutes les compagnies étrangères qui exploitaient les pétroles mexicains.

Avant d'exposer en quelques lignes ce grave problème des pétroles mexicains, permettez-moi de vous présenter le président Cardenas, le dernier en date des « généraux » mexicains qui se sont imposés au pouvoir par la force.

C'est une des figures les plus curieuses du monde contemporain. A douze ans, il s'engageait dans une bande de brigands de grand chemin qui pillaient les riches haciendas et rançonnaient les voyageurs ; à quinze ans, il devient compositeur et lance parmi les populations pauvres des chants révolutionnaires ; à vingt ans, il est général, sans avoir pâli sur des cartes d'état-major ni sur de savants manuels de tactique militaire. C'est un *self-made* général, mais un général qui prêche la révolution sociale par l'expropriation des grands seigneurs et la régénération morale du pays. Avant et après avoir été « élu » président, en 1934, il s'attaque à la fois à l'Eglise et aux bandits. Et, comme Hitler et Mussolini, il donne l'exemple d'un ascétisme que l'on ne peut s'empêcher d'admirer. Mais on n'arrive pas

à savoir s'il faut le ranger au côté de Hitler ou de Staline !

Vers le quinze mars, le gouvernement mexicain abolissait la concession d'une importante entreprise américaine de pétrole. La Junte de travail imposa alors de si dures conditions aux autres compagnies étrangères que celles-ci se rebiffèrent ; mais la Junte, appuyée en secret par le gouvernement, résista et d'un seul trait de plume, le président Cardenas décida d'exploiter au profit du Mexique les pétroles mexicains.

Les sanctions ne tardèrent pas. Le ministre de Grande-Bretagne à Mexico étant intervenu, reçut un chèque de 370.000 pesos... et l'ordre de quitter le pays par le prochain bateau ; de leur côté, les Etats-Unis suspendirent leurs achats d'argent, métal dont le Mexique est le premier pays producteur. Il en résulta une grave crise monétaire, mais Cardenas, malgré des menaces de révolution, tint bon et se cramponna à sa politique : « Le Mexique aux Mexicains ! »

Va sans dire qu'une telle révolution — cette fois dirigée contre des étrangers — stimula les ambitions de grands spéculateurs du pétrole. Il y eut d'abord le fameux Francis Rickett, dont les mystérieuses activités sont bien connues en Ethiopie, en France et ailleurs. Il fut bientôt rejoint par un de ses compères, Bernard Smith, Américain célèbre pour ses audacieuses spéculations en Bourse de New-York et ses voyages en Extrême-Orient.

Mais il semble bien que la grosse partie sera jouée par l'Allemagne. Autant par nécessité que pour concurrencer les grandes démocraties, Hitler a félicité Cardenas de sa vigoureuse attitude. Et l'Allemagne se propose comme client, par un truc bien simple : n'ayant pas d'argent pour payer le pétrole, elle offre en échange de construire des bateaux-citernes dont le Mexique est absolument démuné, en même temps que les ingénieurs nécessaires pour diriger les puits gouvernementaux.

Après l'Argentine, le Brésil et d'autres pays sud-américains, le Mexique travaille à se libérer de la finance internationale. Le socialisme d'Etat semble bien être la formule de l'avenir ; un jour ou l'autre, la province de Québec, avec ou sans révolution, sera peut-être obligée d'y recourir. Hypothèse seulement, mais hypothèse pas du tout irréalisable...



L'Angleterre s'arme à son tour et voudrait bien que tous les pays du Commonwealth en fissent autant. Contribuables canadiens, attention ! Ci-dessus, des avions de bombardement du Royal Air Force chargés chacun d'une torpille.



Le lieut.-col. L. J. Adjutor Amyot, fils du fondateur et président de la Dominion Corset.

Une Grande Industrie à Québec

par Louis Sabourin

La Compagnie Limitée Dominion Corset a en plus accordé des droits de fabrication dans les pays suivants: Angleterre, Etats-Unis, Danemark, Australie, Nouvelle-Zélande, etc. Mais tous les dessins viennent de Québec où des spécialistes appuyés

Quant au corset "Nu-Back" et au soutien-gorge "Gothic", ils jouissent depuis longtemps d'une renommée mondiale.

L'étendue du marché — tous les pays touchés par le modernisme — explique donc que la production an-

coude bourdonnent sans interruption. Pièces claires et bien aérées qui facilitent le travail des nombreuses ouvrières. Il y a là des machines à coudre de tout genre, dont certaines portent jusqu'à sept aiguilles et exécutent des ouvrages délicats et compliqués.

Trois années avant la fondation du "Samedi", c'est-à-dire en 1886, s'ouvrait à Québec une manufacture de corsets.

Débuts bien modestes — comme pour toutes les entreprises canadiennes-françaises — puisque cette nouvelle industrie n'occupait qu'un magasin désaffecté, dans le quartier Saint-Roch.

Mais, dès l'année suivante, il fallut construire un immeuble de trois étages, plus proportionné aux besoins. Jusqu'en 1909, trois agrandissements importants démontrèrent que les espoirs du fondateur étaient largement dépassés.

Et même l'incendie, en mai 1911, de cet immense bâtiment construit deux années plus tôt n'arrêta pas l'élan de la Dominion Corset. Le président-fondateur, Lt. Col. l'Hon. Geo. E. Amyot C.L., se trouvait alors en Europe; une perte sèche de plus d'un quart de million de dollars n'était pas faite pour le décourager. Par câble, il ordonna la reconstruction immédiate; commencés dès le 10 juillet, les travaux étaient terminés le 1er décembre et, quinze jours plus tard, ouvriers et ouvrières pouvaient répondre à la demande sans cesse croissante de la clientèle.

Depuis, cette grande usine de 1911 a subi plusieurs agrandissements qui en font la plus importante de ce genre dans l'Empire britannique!

Bel exemple de courage et d'esprit d'initiative!

Un peu plus d'un demi-siècle a suffi pour créer cette belle industrie canadienne-française dont Québec peut être fier.

Il importe aussi de signaler que c'est là une entreprise familiale comme il s'en trouvait tant autrefois. Le président actuel, le Lt. Col. L. J. Adjutor Amyot, est le fils du fondateur et il reste le seul propriétaire. Il est secondé par un homme de grande expérience, M. H. J. Pinsonneault, aujourd'hui secrétaire-trésorier, qui fut l'un des principaux collaborateurs du Lt. Col. l'Hon. Geo. E. Amyot C.L.

La marchandise fabriquée aux ateliers de Québec est expédiée aux entrepôts de Montréal, Toronto, Vancouver et Winnipeg, et aux centaines de distributeurs et vendeurs répartis dans tout le Dominion. Une bonne partie est exportée aux Antilles et dans quelques autres pays de l'Empire.



Une des salles où ronnoient de nombreuses machines à coudre dirigées par des ouvrières expertes.

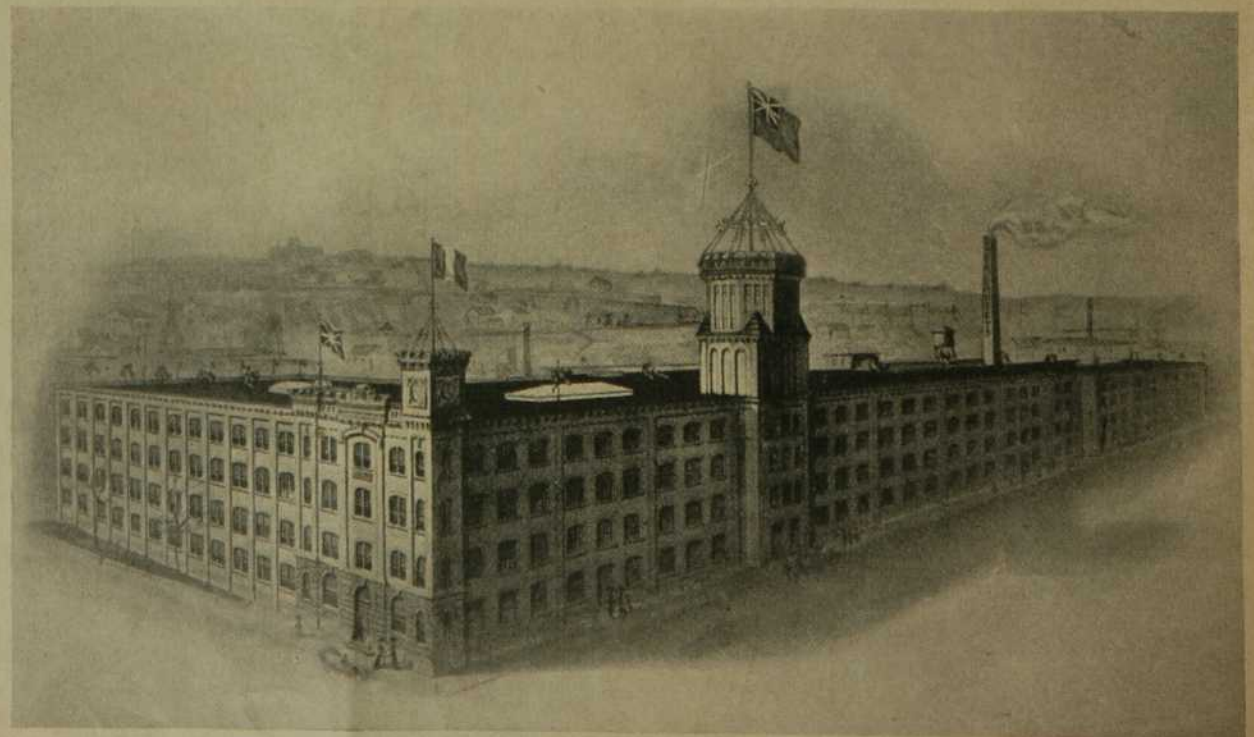
Nous avons vu des machines très ingénieuses qui taillent en biais les tissus élastiques, d'autres qui posent des agrafes, d'autres encore qui fabriquent les baleines de corsets. Le travail doit s'exécuter rapidement car la fabrication de chaque corset exige de 25 à 60 opérations dont chacune doit être parfaite. Va sans dire qu'une fois terminé, chacun des produits subit une inspection minutieuse.

C'est grâce à M. P. Langlais, directeur des achats et de la publicité, que nous avons pu nous rendre compte de l'activité et de l'ordre qui régissent à la Dominion Corset, la seule industrie canadienne-française connue dans le monde entier. On a là, une fois de plus, la preuve que nos compatriotes peuvent posséder, autant que toute autre nation, le sens des affaires et le courage d'affronter hardiment la concurrence. Cette compagnie a su s'imposer dans un domaine que les variations de la mode et les besoins particuliers de chaque cliente rendent extrêmement difficile. Et elle a pu former des techniciens et des ouvriers de haute valeur qui tous n'ont qu'une seule ambition: collaborer à la grandeur d'une maison dont les progrès ont été incessants depuis sa fondation.

par un bureau de recherches travaillent constamment à trouver de nouvelles formules. C'est ainsi que furent créés, il y a quelques mois le "Skintex", "Flat-er-Back", qui ont déjà fait leur tour du monde.

nuelle dépasse les deux millions de dollars et qu'aux seuls ateliers de Québec on emploie au-delà de 700 personnes.

Visitez rapidement ces immenses salles où plus de 500 machines à



L'immense bâtiment de la Dominion Corset à Québec.

Les Mœurs de l'Écureuil

par Armand Tremblay



PEU d'animaux de notre pays sont aussi bien connus que l'écureuil. Dans les parcs publics ils jouissent d'une grande faveur. Leur apparition au printemps fait la joie des vieux comme des jeunes. A l'exception de l'Australie, où il n'habite pas, l'écureuil se trouve dans tous les pays. Il se divise en cinq catégories, depuis le petit écureuil roux jusqu'à ceux de la grosseur d'un chat, et dont le poil est aussi rude que celui du porc-épic, et qui habitent les pays chauds. Décrire chaque sorte d'écureuils serait trop long : il y a environ 120 espèces.

Parlons plutôt de ceux du Québec et du Canada : l'écureuil roux, le gris et le suisse, le plus petit à barres grises sur le dos. Le suisse est le plus actif et le plus batailleur, à tel point qu'il chasse les autres des alentours, même l'écureuil gris, trois fois sa grosseur. A part cela, les mœurs de l'écureuil sont les mêmes un peu partout. La tête ressemble à celle du castor et du porc-épic ; grand yeux prononcés, brillants et vifs ; oreilles droites et pointues ; pieds antérieurs à quatre orteils avec une espèce de pouce rudimentaire ; les postérieurs ont cinq griffes très acérées ; queue « brassée » qu'il porte toujours retroussée comme un éventail ou un parasol. En plus de lui servir à garder la chaleur, elle lui tient lieu de gouvernail et le protège quand il saute d'une branche à une autre.

L'écureuil est certes l'un des animaux les plus actifs qui soient. Il est toujours en mouvement et s'intéresse à tout. Trop léger pour marcher, il va par petits sauts ou par bonds. Il a les griffes si pointues et il est d'une telle agilité, qu'en un rien de temps, il grimpe au faite des arbres, même les plus glissants. Sa voix est éclatante : on dirait un ensemble de sons répétés, ou encore un petit grognement à bouche fermée, chaque fois qu'il est en colère. Lorsque l'écureuil mange une noix, ou toute autre chose, il la prend avec ses pattes de devant, s'assoit, et, à l'aide de ses dents puissantes, vient à bout des noix les plus dures.

Dans notre pays à l'hiver rigoureux, l'écureuil passe la saison froide à l'état de demi-hivernement. Il est alors d'une grande prévoyance, ramassant quantité de noix et de grains qu'il emmagasine. Cet animal, qui connaît et pratique l'économie, amasse et accumule pendant l'automne ; il cache ses provisions dans le creux d'un arbre à sa portée.

L'accouplement a lieu, en général, dans le mois de février ; au printemps les petits viennent au monde au nombre de trois ou quatre. L'écureuil organise avec soin son habitation, car il y habite pendant beaucoup d'années. D'ailleurs, il possède plusieurs demeures, construites au-dessus du sol, par exemple, dans un arbre, et plusieurs magasins, qui sont sa richesse. Son habitation est faite de petites branches entrelacées, recouvertes de feuillage pour empêcher l'eau d'y pénétrer. L'écureuil démontre un grand attachement pour son nid. Un couple y passe de nombreuses années. La mère affectionne ses petits et prend bien soin d'eux jusqu'à l'âge d'un an.

L'écureuil n'est pas sans intelligence. Pourchassé, il grimpera à sa demeure du côté opposé à son ennemi, mettant entre lui et l'assaillant le tronc de l'arbre comme bouclier. Anciennement on croyait que l'écureuil se servait d'un morceau de bois ou d'une écorce comme embarcation quand il lui fallait traverser rivières et lacs ; cela est plutôt une légende, puisqu'il est excellent nageur.

D'après les Indiens, les écureuils étaient autrefois si nombreux qu'ils étaient nuisibles. Le grand manitou en aurait réduit le nombre. On n'en fut point fâché, la fourrure n'ayant que peu de valeur, et la chair étant plus ou moins bonne, quoique co-

mestible. Les Indiens prétendent en outre que l'écureuil est l'un des pires destructeurs d'oiseaux. Chose remarquable : où l'écureuil abonde, l'oiseau se fait rare. D'où il est fort compréhensible que l'Indien, admirateur passionné des oiseaux, donne quelquefois la chasse aux écureuils...

Si vous avez la bonne idée de vous promener, par les lumineux dimanches d'été, sur le Mont-Royal, surtout sur le versant ouest, vous rencontrerez fréquemment l'écureuil gris. Il est peu farouche surtout si vous savez l'attirer avec quelques noix rondes. Mais il faut bien se garder de lui donner des *peanuts* qui, paraît-il, lui sont dommageables.

Écureuil de terre, suisse, barré, écureuil volant, écureuil roux, gris ou noir ont des qualités communes : activité inlassable, économie, souplesse et agressivité. Sauf le suisse barré, tous ont une queue en panache qui en font des animaux très gracieux. L'écureuil volant, parce que nocturne, est moins

connu ; cependant, il est fréquent dans tout l'Est canadien et on peut le rencontrer jusque dans l'extrême-nord.

On accuse l'écureuil, peut-être avec vraisemblance, de manger les oiseaux ; mais par contre il rend de si grands services qu'il faudrait se garder de le pourchasser ; à moins qu'il devienne trop nombreux. Dans ce cas, la belette, la martre et quelques autres de ses ennemis se chargeront de restreindre les effets de sa fécondité. En général, il est préférable de laisser la Nature accomplir sa sélection ; l'Homme n'a que trop tendance à détruire. Heureusement, nos gouvernements prennent, depuis quelques années, des mesures visant à la protection de notre faune. De grandes campagnes d'éducation populaire devraient être entreprises à ce sujet, particulièrement pour assurer la survie du saumon, de la truite, du castor, du chevreuil, du caribou et de quelques autres habitants de nos eaux et de nos forêts.



Le Détective

par Pierre Véry

LE CONCIERGE fumait un gros cigare. Il avait un visage gras, un ventre important qui tendait un douillet gilet de laine grise à rayures rouges. Au centre de la loge, vaste comme une salle de musée, il avait l'air d'un milliardaire.

Léon Clinchard, paralysé par le respect, demeurait muet, sur le seuil. Lentement, avec des façons de bouddha qui sait qu'il a l'éternité pour lui, le concierge leva la tête, le regarda, et grogna :

— Qu'est-ce que c'est ?

Clinchard ne se formalisa pas. Il était jeune (17 ans à peine...) donc : timide. En outre, il comprenait que sa présence dans le hall de ce somptueux immeuble de l'avenue Henri-Martin, était choquante.

Il portait un complet effrangé, brûlé par tant de soleils, délavé par tant de pluies, qu'il était devenu d'une teinte indéfinissablement neutre, quelque chose comme « couleur du temps jadis ! » De plus, ce vêtement était constellé de rapiécages au point que le remède semblait pire que le mal ! On pensait à un patient couvert de ventouses, de sinapismes, et dont on se disait : « Mais on va le faire mourir, à force de soins ! »

Quant aux chaussures... Elles étaient éculées, l'empeigne se soulevait. Pour un peu, Clinchard eût éprouvé l'impression que c'était, de leur part, un manque de savoir-vivre, que de bâiller ainsi ! Il était tenté de s'excuser, non seulement auprès de ce prestigieux concierge, mais encore auprès du tapis qu'il se permettait de fouler, auprès des glaces qu'il avait l'audace de contraindre à refléter sa piteuse image !

— M. Jean Lamy, s'il vous plaît ? demanda-t-il humblement.

— Qu'est-ce que vous lui voulez, à M. Lamy ?

— C'est pour une communication personnelle ! dit Clinchard, un peu vexé tout de même.

Il ajouta :

— C'est très urgent !

Le concierge hésita. Peut-être songeait-il à appeler Police-Secours ? Enfin, il daigna fournir le renseignement.

— Deuxième étage, porte en face.

Au deuxième, une soubrette, jolie comme un cœur, attifée comme une princesse, et parfumée comme un jardin des *Mille et une nuits*, ouvrit à Clinchard. A l'aspect du misérable, elle ne put réprimer une légère grimace (qui ne parvint pas l'enlaidir !), tandis que Clinchard, tout ému, et rougissant jusqu'aux oreilles, bredouillait :

— M. Lamy, s'il vous plaît, mademoiselle ?

— C'est pourquoi ? fit la bonne, d'une voix inquiète.

La soubrette sembla, d'abord, prodigieusement étonnée, puis ses traits s'éclairèrent.

— Je vois ! Vous faites erreur, dit-elle gentiment. Ici, c'est M. Jean Lamy.

— Justement ! repartit Clinchard. Jean Lamy, c'est bien le nom. Il est là ?

— Oui, mais... dit faiblement la jeune fille.

Soudainement agacé, Clinchard entra, d'autorité.

— Une seconde, je vous prie, balbutia la soubrette.

Et elle s'éclipsa, comme l'on fuit.

... Clinchard, à travers une porte, l'entendit parler à son patron :

— Monsieur, il vient d'arriver un individu pas rassurant. Il prétend qu'il a une commission à faire à Monsieur, de la part du frère de Monsieur.

L'instant d'après, un homme d'une quarantaine d'années, très jeune d'allure, mais de visage énergique, parut dans le vestibule. Il portait une élégante robe de chambre.

— Je suis M. Jean Lamy. Qu'est-ce que...

Clinchard, mine stupéfaite, l'interrompit.

— Par exemple ! Vous êtes... Vous êtes revenu en taxi ?

— Revenu ? Que voulez-vous dire ?

Clinchard ouvrait des yeux ronds. Il fit effort pour se ressaisir.

— Je... Je vous demande pardon, mais... C'est inouï ce que vous ressemblez à votre frère !... Une minute, j'ai cru...

— Je n'ai pas de frère ! dit sévèrement Jean Lamy.

— Hein ? cria Clinchard, suffoqué. Vous n'avez pas un frère qui s'appelle Edmond ?

— Ni Edmond, ni Edouard, ni Jules, ni autrement ! Vous déciderez-vous à m'expliquer...

Clinchard passa une main sur son front.

— Mais... Mais, pourtant... Le voyageur de la gare d'Orsay...

— Quel voyageur ?

— Ah ! non ! éclata soudain Clinchard. Ce n'est pas une raison, parce que je suis sans le sou, pour vous payer ma tête ! Si vous n'avez pas de frère...

Jean Lamy l'entraîna dans une pièce fastueusement meublée et décorée. Le premier objet qui accrocha le regard de Clinchard fut un appareil téléphonique posé sur une tablette.

— Je... Je croyais que vous n'aviez pas le téléphone !

Lamy ne put se défendre de sourire.

— Mon Dieu, si ! J'ai le téléphone, vous voyez !

Clinchard eut, de nouveau, un geste violent.

— Je ne suis pas fou ! C'était vous, à Orsay !

— Ce n'était pas moi ! Asseyez-vous, et...

Le désarroi de Clinchard était inexprimable. Tantôt il fixait Lamy, tantôt l'appareil téléphonique.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-il tout à coup.

— Huit heures vingt, dit l'homme à la robe de chambre.

— Plus que dix minutes... gémit Clinchard, désespéré. Il faut absolument que vous appelez Danton 19-30 avant huit heures et demie...



malgré lui

Dessin de H. Christin



Lamy l'examinait de l'air mi-méfiant, mi-apitoyé dont on observe un dément.

— Allons ! Racontez-moi ce qui vous est arrivé.

— Eh bien ! voilà... commença Clinchard. Comme vous pouvez voir, je ne roule pas sur l'or ! Je suis sans travail depuis six mois. Je mange ce que je peux trouver, et je dors où je peux : l'Armée du Salut, le métro, les gares. Cette nuit, j'ai dormi à la gare d'Orsay. A sept heures, j'ai essayé de gagner de quoi m'offrir un café, en ouvrant les portières de taxis. A sept heures et demie, un homme en gris, avec une mallette en peau de porc m'a donné dix sous. Je venais juste de refermer la portière du taxi, quand j'ai vu mon bonhomme s'arrêter net à l'entrée du hall des grandes lignes, et regarder en l'air, comme quelqu'un qui se rappelle une chose qu'il avait oubliée. Il paraissait très ennuyé. Puis il m'a vu ; sa physionomie a changé. Il est venu à moi, m'a tendu une pièce de vingt francs. « — Mon ami, vous allez me rendre un service ! — Avec Plaisir, Monsieur. — Je m'appelle Edmond Lamy. Je vais en voyage. Mon train part dans un quart d'heure, et je me rappelle que j'ai négligé de dire à mon frère, M. Jean Lamy, qu'il doit téléphoner à Danton 19-30, sans faute, ce matin, avant huit heures et demie. C'est très important. Mon frère n'a pas le téléphone, je n'ai donc aucun moyen de l'atteindre moi-même à temps. Voulez-vous vous charger de la commission ? Mon frère habite avenue Henri-Martin, numéro 18 ter. Il faudrait que vous y montiez immédiatement. — Parfaitement, Monsieur. J'y vais tout de suite. Vous pouvez compter sur moi. »

« Après ça, poursuivit Clinchard, je me suis offert un café arrosé de rhum, j'ai attrapé au vol l'autobus 19, qui m'a déposé place du Trocadéro. Or, Monsieur, vous me dites que vous n'avez pas de frère ! Vous ne deviez pas avoir de téléphone, et vous l'avez ! Et, par-dessus le marché, vous ressemblez tellement, trait pour trait, à ce M. Edmond Lamy, de la gare d'Orsay, que j'ai absolument l'impression de me trouver devant le même homme ! Mettez-vous à ma place : j'ai cru que vous étiez revenu en taxi pendant que j'arrivais en autobus.

— Voilà qui est pour le moins singulier ! fit Jean Lamy, pensif.

Il consulta sa montre : huit heures vingt-huit. Il décrocha, avec décision, le récepteur de l'appareil téléphonique.

— Vous avez bien dit : Danton 19-30 ? Ce numéro ne me rappelle rien. Mais... nous allons en avoir le cœur net !

Bientôt, on perçut, au bout du fil, une voix masculine. Elle était dure, rapide...

— Allô !... Oui, ici : Danton 19-30. Qui est à l'appareil ?

Jean Lamy déclina son nom, son adresse, son numéro téléphonique, puis il pria son interlocuteur de vouloir bien en faire autant. La voix devint roque. Clinchard l'entendait nettement.

— Enfin, Monsieur, du moment que vous m'appelez, vous devez bien savoir... Qui demandez-vous au juste ?

— Je m'excuse, dit Lamy. Je crains qu'il ne s'agisse d'une mystification ! Et il s'expliqua. L'autre écoutait attentivement. Quand ce fut fini :

— Monsieur Lamy, sachez que vous parlez à l'inspecteur Pourcel, de la Police judiciaire !

Lamy et Clinchard sursautèrent.

— Un cambriolage a été commis ici, cette nuit, poursuivit l'inspecteur. Je vous serais obligé de passer immédiatement, car cette histoire demande à être tirée au clair !

— Certainement, monsieur l'inspecteur. Seulement... où êtes-vous ? J'ignore à quelle adresse correspond Danton 19-30 !

— C'est juste ! Rue Monsieur-le-Prince, numéro 52. C'est une boutique de brocanteur.

— Parfait. J'arrive !

— Naturellement, amenez avec vous l'oiseau qui vous a fait la commission !

— Cela va de soi !

■ ■ ■

Lorsque Lamy et Clinchard pénétrèrent dans la boutique du brocanteur, une note de musique, très grave, s'éleva : un policier venait de pincer une corde de harpe.

Les hommes de la P. J. étaient quatre. Trois d'entre eux se livraient à un examen minutieux des objets hétéroclites garnissant le local. Il y avait de tout dans cette boutique : machines à écrire, machines à coudre, microscopes, télescopes, mappemondes, armes à feu et armes blanches des modèles les plus divers, accessoires de bicyclette, de motocyclette, appareils photographiques, violons, cors de chasse, accordéons, montres, postes de T.S.F., matériel de peintre, livres, gravures, etc... C'était un fouillis, un péle-mêle effarant. Les policiers s'étaient gantés, car ils procédaient à des recherches d'empreintes digitales. L'inspecteur Pourcel se tenait à la caisse. Près de lui étaient assis le brocanteur, appelé familièrement dans le quartier le père Marcellin, et le concierge de l'immeuble.

Ce concierge, vers sept heures, traînait sur le trottoir, comme chaque matin, une poubelle, quand il avait remarqué de la lumière dans la boutique aux volets clos.

— Alors, père Marcellin, déjà au travail ? avait-il crié amicalement.

Une vague réponse lui était parvenue ; la porte s'était ouverte, et, avant même qu'il ait pu se rendre compte de ce qui lui arrivait, le

Une soubrette, jolie comme un cœur, ouvrit à Clinchard. A sa vue, elle ne put réprimer une grimace.

concierge avait été attiré dans la boutique par un homme au visage voilé d'un foulard. Un coup de boudin de sable sur le crâne l'avait étourdi.

Lorsqu'il avait repris ses sens, les policiers arrivaient, alertés par un agent qui avait vu sortir du local, puis s'éloigner, des individus visiblement très pressés de disparaître.

Aux dires du père Marcellin, rien n'avait été volé, — pour autant qu'il était possible de l'affirmer à première vue. Pourcel s'était immédiatement mis à étudier le livre d'achats du brocanteur. Il s'intéressait spécialement au dernier lot acquis par Marcellin. Cet achat avait été fait, trois jours plus tôt, chez les héritiers du professeur Arnaud, le réputé mathématicien, récemment décédé.

Longuement, Pourcel considéra Jean Lamy. Les autres policiers, tout en poursuivant leurs investigations, surveillaient de biais Lamy et Clinchard.

Lamy refit son récit. Puis ce fut au tour de Clinchard de narrer en détail son aventure.

Sur une grosse caisse, les doigts de Pourcel exécutaient un roulement doux. Il frappa soudain un coup sourd qui produisit une note lugubre ; il jeta un coup d'œil sur le livre d'achats du père Marcellin, et, pour guider les recherches de ses hommes :

— Etudiez-moi un peu ce vieux moulin à café, là-bas... Et aussi cette pendulette de marbre... Dites, Marcellin, je ne me trompe pas, cette statuette de bronze vient de chez Arnaud. Oui ? Alors, les gars, examinez-moi de près cette œuvre d'art !

Un son vibrant éclatait : un policier venait de buter comme une bassine de cuivre. Des tintements cristallins : un policier venait de décaler sans précaution un lustre. Pour circuler parmi ce bric-à-brac, il leur fallait lever les pieds très haut, enjamber des amas d'objets.

— Voyons, Clinchard ! Vous devez pouvoir vous fixer, que diable ! Regardez bien M. Lamy. Oui ou non, était-ce lui, à Orsay ?

— Pardon ! voulut protester Lamy.

Pourcel lui imposa silence.

— Eh bien ! dit Clinchard, après s'être gratté le sommet du crâne. D'après la physionomie, la taille, je répondrais oui. Le Lamy d'Orsay et le Lamy de l'avenue Henri-Martin, c'est le même ! Mais, d'après la voix, non. Les voix étaient différentes.

— On modifie sa voix à volonté, grommela l'inspecteur.

Lamy voulut le prendre de très haut. Sa situation, ses relations... Il n'admettait pas que l'on pût le suspecter. Il...

Pourcel, sans se soucier de ses protestations, le confronta avec le brocanteur.

— Je ne connais pas ce monsieur, déclara le père Marcellin. Je ne l'avais jamais vu avant aujourd'hui.

— Et vous, monsieur Lamy ?

— Jamais je n'avais eu l'occasion de rencontrer M. Marcellin. C'est la première fois que j'entrie dans sa boutique.

Lui non plus, le concierge ne connaissait pas Lamy. Et Lamy ne connaissait pas le concierge.

— Il faut pourtant bien... grogna Pourcel. Notez, monsieur Lamy, je ne vous soupçonne pas ! Mais je dois dire que je ne crois guère au sosie ! Plutôt, un individu grimé...

— Il aurait fallu qu'il connaisse rudement bien M. Lamy pour attraper la ressemblance à ce point-là ! s'exclama Clinchard. Deux gouttes d'eau, je vous dis !

— Admettons pourtant l'individu grimé. Vraisemblablement, il fait partie des voleurs que nous recherchons. En tout cas, il savait qu'il y avait eu ici un cambriolage et qu'en vous amenant à téléphoner, monsieur Lamy, il s'ensuivrait fatalement que vous seriez convoqué. Dans quel but cette manœuvre ? Vengeance ? Désir de vous causer des ennuis ?

— Je ne me connais aucun ennemi !

— Autre hypothèse, poursuivit Pourcel. Je suppose que vous étiez à la gare d'Orsay, monsieur Lamy. Ne m'interrompez pas, je vous prie ! Je vais plus loin : je dis que vous faites partie de la bande de voleurs. J'en déduis que vous avez monté une mise en scène destinée à... vous mettre entre nos mains et... à nous donner la migraine !

— C'est absurde !

— D'accord ! Cela ne tient pas debout ! Troisième hypothèse : Clinchard ment !

Le miséreux tressaillit, blêmit, ouvrit la bouche, mais ne dit mot.

— Clinchard fait partie de la bande de voleurs. Il a imaginé de toutes

manières s'était brusquement modifiée, marquait une vive tension d'esprit. Pourcel semblait chercher au fond de sa mémoire... Lamy soutenait placidement cet examen. Enfin, les lèvres de l'inspecteur s'arrondirent et é mirent un doux et bref sifflement. Puis il ouvrit la porte et, avec une expression bizarre :

— Je ne vous retiendrai pas plus longtemps, monsieur Lamy. Vous êtes libre ! Je m'excuse du dérangement que je vous ai causé.

— Je vous en prie, ce n'est rien ! assura Lamy avec un sourire furtif. Au cas où vous auriez besoin de renseignements complémentaires, je demeure à votre disposition.

Lorsque Lamy fut parti, Pourcel appela :

— Antonio.

— Oui, chef, fit l'un des policiers en s'avançant.

Pourcel lui glissa quelques mots à l'oreille.

— Entendu, chef.

Résignation

Mes rêves n'ouvrent plus leurs ailes toutes grandes
Pour m'arracher aux temps détestés où je vis,
Et pour bercer mes longs espoirs inassouvis
Je ne recherche plus le calmant des légendes.

Où l'on voit les grands dieux ceints d'immortalité
Savourer le loisir d'une éternelle fête,
Dans le contentement de la beauté parfaite
Et le repos de leur pouvoir illimité.

Car pourquoi désirer des soleils plus splendides,
Des flots plus transparents, des horizons plus bleus,
Et le retour d'un monde et d'un temps fabuleux
Tout parfumés de lys odorants et candides ?

N'ai-je pas, pour calmer mes maux et mes douleurs,
Et pour chasser le spleen qui sur mon front bourdonne,
La douceur des baisers que ta lèvre me donne
Et tes yeux purs et doux comme deux sombres fleurs ?

Henri de REGNIER

pièces la rencontre de la gare d'Orsay, afin d'amener ici M. Lamy. Dans quel intérêt ?

— Je n'avais jamais vu Clinchard avant ce jour, assura Lamy.

— Et moi, jamais vu M. Lamy, certifia Clinchard. Je jure que je ne suis pas un voleur. Et je ne mens pas : à la gare d'Orsay...

Pourcel lui coupa la parole.

— Voilà un gentil casse-tête ! fit-il.

Il médita quelques minutes. Son regard errait sur les innombrables objets amoncelés autour de lui. Le regard de Jean Lamy, également, courut sur les machines à écrire, les instruments de musique, les bibelots. Clinchard, dans un coin, se faisait tout petit, mais personne ne lui prêtait plus attention. A un certain instant, cependant, comme l'un des policiers marchait dans sa direction, il devint cramoisi ainsi qu'un enfant pris en faute. En fait, le policier s'approchait d'un collègue pour lui demander une cigarette. Le regard de Pourcel revint à Jean Lamy, se fit perçant. La physionomie de l'inspec-

Antonio sortit. Les autres policiers se remirent avec acharnement à leurs recherches d'empreintes. La lumière électrique ne facilitait pas leur tâche, à cause des reflets trompeurs qu'elle tirait des objets. De surcroît, les ampoules commençaient à pâlir dans la lumière croissante du jour qui, par un vasistas, envahissait le local. Mais Pourcel préférerait cette gêne à l'ennui de voir se former devant la boutique, s'il ouvrait les volets, un attroupement de badauds.

Après quelques instants :

— Et moi, monsieur l'inspecteur ? demanda Clinchard d'une voix tremblante. Qu'est-ce que vous allez faire de moi ? Vous n'allez pas me garder ? Je n'ai rien fait, monsieur l'inspecteur...

— Je te crois. File ! Mais... attention ! Tiens-toi sage ! Tu te douttes que j'ai le moyen de te retrouver, hein ? Alors... pas de bêtises ! Compris ? Allez, sauve-toi !

Clinchard se retrouva sur le trottoir, libre, avec, en poche, 17 fr. 85

(ce qui lui restait des 20 francs, déduction faite du café arrosé et des tickets d'autobus). Il gagna le boulevard Saint-Michel. Il marchait, nez au vent. Mais, à la hauteur de la rue des Ecoles, il tressaillit, s'arrêta net.

« Antonio ! »
Le policier, lui aussi, descendait le boulevard. Le long des étalages, il musait. Et il y avait, devant lui, un personnage qui déambulait, nonchalamment : Jean Lamy !

La classique filature ! Pourcel devait avoir son idée sur l'homme de l'avenue Henri-Martin !

Peu désireux de connaître la suite de l'aventure qui ne pouvait être que déplaisante, Clinchard tourna les talons, s'éloigna vers l'Observatoire.

Jean Lamy entra dans un café.

Presque aussitôt, Antonio pénétra à son tour dans le débit. Lamy avait choisi une table écartée. Antonio, carrément, vint s'asseoir en face de lui. Lamy, dans un étui en or, prit une cigarette, l'alluma avec un briquet en or. Un garçon vint s'informer de ce que les deux hommes désiraient boire.

— Un armagnac, commanda Lamy.

— La même chose, commanda Antonio.

Le garçon parti, Lamy, froidement, laissa tomber ce mot :

— Alors ?

Antonio, à son tour, plaça entre ses lèvres une cigarette : une gauloise bleue, qu'il alluma à un briquet à amadou.

— Je t'écoute ! insista Lamy. Tu as une proposition à me faire ?

— C'est-à-dire...

— Ne perdons pas de temps ! s'impatienta Lamy. Pourcel t'envoie me demander si j'accepte de « travailler » avec vous. Seuls, vous ne trouverez rien : il le sait ! Vous avez des informations qui me manquent, mais, moi... (Il toucha son front, de l'index.) Moi, j'ai... ça ! Mon cerveau ! Si nous ne nous accordons pas, nous risquons fort, moi avec mon flair, vous avec vos renseignements, d'être bredouilles ! Alors, quelles sont les conditions de Pourcel ?

— Cinquante, cinquante ! dit Antonio avec simplicité.

Lamy réfléchissait vite, prenait promptement une décision.

— Moitié, moitié : ça va ! Dis-moi ce que vous avez appris.

— Vous n'êtes pas sans savoir que le professeur Arnaud... commença lentement Antonio.

Nouveau geste impatient de Lamy.

— A quoi bon tourner autour du pot ? Tu n'es pas venu pour m'apprendre ce que je sais aussi bien que toi ? Te rends-tu compte que, si tout n'est pas réglé d'ici une demi-heure au plus, la position de tes amis va devenir intenable, dans la boutique de Marcellin ? Il suffit qu'un client se présente, ou qu'un commerçant voisin s'avise de flairer du louche, et prévienne la police — la vraie ! Je te le répète, nous disposons d'une demi-heure ! Cela signifie que chaque minute représente dix mille francs, au bas mot ! Donc, tu permets ? je vais résumer : le mathématicien Arnaud cachait à sa famille — qu'il haïssait — un objet représentant une fortune. Il y a quinze jours, Arnaud meurt. Il y a trois jours, Marcellin achète aux héritiers du professeur un lot de bric-à-bras dans lequel Pourcel, et moi-même, avons des raisons de penser que pourrait se trouver l'objet en question. (Marcellin, évidemment, ne se doute de rien !...) Cette nuit, un peu avant l'aube, vous vous

(Lire la suite page 20)

Cette Nouvelle Crème avec "Vitamine-Cutanée" aide plus directement à Embellir la Peau

*'Fait disparaître les
petites rides d'une façon
merveilleuse — la peau
paraît plus fine'*

MRS. HENRY LATROBE ROOSEVELT, Jr.



UN NOUVEAU GENRE DE CRÈME apporte une nouvelle aide à la peau des femmes!

Les femmes qui l'emploient disent que son usage régulier rend leur peau plus jolie, la fait paraître plus fine, et la garde merveilleusement douce et lisse!

Et la crème dont ces femmes parlent est tout simplement le nouveau Pond's Cold Cream avec la "vitamine-cutanée" si importante!

Essentielle à la santé de la peau

Au cours des dernières années, les docteurs ont appris qu'une des vitamines avait un rapport spécial avec la santé de la peau. Quand le régime alimentaire ne contient pas suffisamment de cette "vitamine-cutanée", la peau peut en souffrir, être mal nourrie, devenir sèche et rêche, et paraître vieillie!

Pendant plus de trois ans, Pond's essaya cette "vitamine-cutanée" dans ses crèmes. Dans les essais faits sur des animaux, la peau devint rugueuse et desséchée, quand la "vitamine-cutanée" fut supprimée du régime alimentaire. Mais quand le Pond's Cold Cream avec "vitamine-cutanée" fut appliqué quotidiennement sur la peau, celle-ci redevint douce et souple — en 3 semaines!

Alors, les femmes commencèrent à employer le nouveau Pond's Cold Cream avec "vitamine cutanée". Au bout de 4 semaines, elles déclarèrent avoir les pores plus fins, la peau plus douce et le teint plus beau.



Mrs. Henry Latrobe Roosevelt, Jr.

renommée pour sa beauté, ici et à l'étranger: "Le nouveau Pond's Cold Cream avec "vitamine-cutanée" est un grand progrès — un produit de beauté vraiment scientifique. Je ne craindrai plus jamais que les sports ou les voyages sèchent ma peau, maintenant que je me sers de cette nouvelle crème pour lui redonner la vitamine-cutanée qu'elle perd".

(à gauche) Mrs. Roosevelt avec son cheval de chasse, Nutmeg.

(à droite) Se rendant à un dîner d'ambassade, à Washington.



Mêmes pots, mêmes étiquettes, même prix

Maintenant, chaque pot de Pond's Cold Cream que vous achetez contient cette nouvelle crème avec "vitamine-cutanée". Vous la trouverez dans les mêmes pots, avec les mêmes étiquettes et au même prix. Employez-la de la façon habituelle. Au bout de quelques semaines, voyez si votre peau n'est pas plus douce, si votre teint n'est pas plus clair.

Cette nouvelle crème fournit à votre peau la vitamine qui aide tout spécialement à conserver la beauté du teint — la "vitamine-cutanée" active.

**FAITES VENIR LA
NOUVELLE CRÈME!** ESSAYEZ-LA EN
9 TRAITEMENTS

Pond's Extract Company of Canada, Ltd., Dépt. CT-100 Brock Avenue, Toronto, Ontario. Veuillez m'envoyer immédiatement un tube spécial de Pond's Cold Cream avec "vitamine-cutanée", suffisant pour 9 traitements, des échantillons de 2 autres Crèmes Pond's avec "vitamine-cutanée", et 5 nuances différentes de Poudre Faciale Pond's. Ci-joint 10¢ pour les frais d'emballage et d'envoi.

Nom _____

Rue _____

Ville _____ Province _____

Fabrication canadienne. Tous droits réservés par Pond's Extract Co. of Canada, Ltd.

(Suite de la page 18)

introduisez chez le brocanteur. Par malheur, au petit jour, le concierge vous dérange. Vous l'assommez à moitié. Lorsqu'il reprend connaissance, vous déclarez : « Nous sommes la police ! »

« De mon côté, moi qui suis aussi sur l'affaire, et qui vous surveille, je suis venu, vers sept heures un quart, faire un tour rue Monsieur-le-Prince. Entre les volets, je vous vois occupés à « rechercher des empreintes ! » Je monte aussitôt la mise en scène gare d'Orsay-Clinchard-Danton 19-30... Procédé original pour entrer dans le jeu. J'espérais que Pourcel ne me reconnaîtrait pas, et que je trouverais avant vous la solution du problème. Mais Pourcel m'a reconnu. »

Lamy s'était exprimé sur un mode extrêmement rapide. Antonio hochait le front, affirmativement.

— Et maintenant, reprit Lamy : à toi d'abattre tes atouts !

— Depuis quelque temps, dit Antonio, nous avons placé — comme valet de chambre — un homme à nous, chez Arnaud. Sur la fin, le professeur « déménageait ». Pendant son agonie, dans le délire, il n'a pas arrêté de répéter : « Le secret de Pierre II... Le secret de Pierre II... » C'est tout ce que nous savons ! Le dictionnaire dit que Pierre II a été tzar, dans le temps. Il est né en 1716, et mort en 1730. Il a régné trois ans. Comme « tuyau », c'est plutôt maigre ! Entre nous, j'avoue que...

— Tais-toi ! dit Lamy. Laisse penser le monsieur, veux-tu ?

Il se prit le front à deux mains. Longtemps, Antonio le considéra, avec un respect admiratif. Ainsi, c'était là le célèbre aventurier, l'homme-protée qui se dissimulait sous mille visages, sous mille pseudonymes : aujourd'hui : Lamy ; hier : Combarioule ; avant-hier : Vaillant. Et demain ?... C'était là le génial cambrioleur dont la subtilité faisait, à la fois, l'émerveillement et le désespoir des milieux policiers !... Antonio attendait. « Le secret de Pierre II. Dix mille francs la minute... » Même avec son étourdissante intuition, Lamy serait-il de force à résoudre l'énigme ? Antonio arrivait à en douter.

Dix minutes... Un quart d'heure... Vingt minutes...

Lamy avait dit : « Une demi-heure, au maximum... »

Lamy, enfin, écarta ses paumes. Un mince sourire fleurissait sa lèvre.

— Vous... Vous avez deviné ? s'ébahit Antonio.

— Viens ! se contenta de répondre l'homme de l'avenue Henri-Martin.

Rue Monsieur-le-Prince, ils trouvèrent Pourcel en train d'étudier, avec un soin particulier, une icône russe du XVIII^e siècle. Séance terminée, Pourcel enjoignit à Marcellin et au concierge de se retirer dans l'arrière-boutique, sous prétexte qu'il allait procéder à un interrogatoire qui devait demeurer secret.

— Je suppose, mon cher, déclara sarcastiquement Lamy, que vous avez fait des mathématiques, comme tout le monde à l'école primaire ? Mais vous les avez oubliées ! C'est un tort !

— Qu'est-ce que... fit Pourcel, abasourdi.

— Et vous avez eu tort, également, d'oublier que le professeur Arnaud était un mathématicien, et non pas un historien ! Vous pouvez lâcher

cette icône ! Elle ne vous apprendra rien sur le secret de Pierre II !

Il éclata de rire.

— Pierre II... Tzar, né en 1716, mort en 1730... Ah ! la bonne farce ! Le secret de Pierre II... Pourquoi pas le secret des deux Pierre ?

Il redevint sérieux.

— Pierre II, mon bon Pourcel, fut sans doute un tzar, je n'aurai pas l'audace de contredire le dictionnaire sur ce point ! Mais connaissez-vous la formule algébrique qui permet de calculer la surface d'un cercle ? Elle se prononce comme « Pierre II », toutefois, elle s'écrit : $Pi R^2$, Pi représentant le nombre 3.1416, et R^2 le carré du rayon d'un cercle. De même, la longueur d'une circonférence est donnée par deux pierres ($2 Pi R$...!!!) Les gamins du certificat d'études savent cela ! En fait, Arnaud commettait une erreur impardonnable ! Ce n'est pas $Pi R^2$ qu'il aurait dû dire, mais $Pi D^2$, car $Pi D^2$ permet de mesurer la surface de la sphère ! Il est vrai que, dans le délire... D'ailleurs, peu nous importe ! J'espère que vous commencez à comprendre ! Le cercle... La circonférence... La sphère... Vous y êtes ?

Son index décrivait des courbes dans l'air. Lentement, il s'abaissa, et désigna dans un angle, plusieurs objets de forme ronde.

— Nom d'un chien ! s'écria Pourcel.

Clinchard flânait sur le boulevard du Montparnasse.

Dans sa poche, il caressait avec amour un objet pas plus gros qu'une

mandarine. Clinchard, l'honnête Clinchard avait volé cet objet dans la boutique du brocanteur, sous les yeux des policiers ! (plus exactement, des cambrioleurs). Oh ! il ne s'agissait que d'un taille-crayon, qui valait tout au plus deux francs ! Clinchard l'avait remarqué sur une pile de bouquins ; machinalement, il l'avait pris, manipulé, et, finalement, tenté comme un gamin, il l'avait glissé dans sa poche ! Même, il avait bien cru être surpris : c'est pourquoi il avait rougi, lorsque l'un des pseudo-inspecteurs s'était dirigé vers lui.

Ce taille-crayon, fabriqué en Allemagne, était enchâssé dans une petite boule métallique, creuse, et dévissable en son milieu. La calotte supérieure était destinée à recueillir les menus copeaux arrachés au crayon. Cet objet de bureau avait le mérite de joindre l'instructif à l'utile, en ce sens que, sur la sphère, étaient peintes les quatre parties du globe et les océans, ce qui en faisait un globe terrestre en miniature.

D'abord, Clinchard prit un plaisir enfantin à bouleverser le monde en faisant pivoter les deux hémisphères, selon la ligne de l'Equateur, de manière à amener l'Amérique du Sud sous l'Afrique du Nord, l'Afrique du Sud sous la Chine, l'Australie au beau milieu de l'Océan Atlantique, et ainsi de suite !...

Puis, il se prit à regretter de ne pas posséder de crayon pour pouvoir utiliser cet appareil qui le séduisait comme un jouet !

Il se rappela qu'il disposait de 17 fr. 85 ; une fortune !

Il entra dans une papeterie.

Peu après, installé sur un banc, il entreprit de tailler le crayon dont il venait de faire l'emptette. Cela marcha d'abord admirablement... puis, la pointe de la mine cassa !

« J'y vais trop fort ! » se dit Clinchard.

Il recommença l'opération, délicatement. La pointe de la mine cassa encore. Et, la troisième expérience, elle cassa également.

« Pas possible ! se dit Clinchard. Il y a quelque chose, à l'intérieur, qui bouche ! »

Il dévissa la boule.

Alors, il pâlit, et se mit à trembler de tous ses membres.

A l'intérieur de la mappemonde miniature, il y avait un diamant de taille impressionnante !

La déduction du subtil cambrioleur Lamy était exacte ! Le mathématicien Arnaud, désirant soustraire une partie de sa fortune à la rapacité de sa famille, alors que sa raison déclinait, avait eu l'idée ahurissante de cacher un diamant dans une mappemonde ! Et quelle mappemonde ! Un taille-crayon !

Tel était le secret de $Pi R^2$!!! cette formule algébrique qu'il répétait dans son délire.

Clinchard se précipita vers le plus proche commissariat.



Le "Horse-Guard" qui veille à la porte du ministère de la guerre, à Londres. Ce cavalier, immobile sur un cheval également immobile, reste ainsi deux heures d'affilée au garde à vous. C'est un des spectacles les plus intéressants de Londres.

(Exclusivité LE SAMEDI)

Dans la boutique du brocanteur de la rue Monsieur-le-Prince, Lamy, Pourcel et sa bande étaient frénétiquement occupés à éventrer, à coups de couteau, les globes terrestres qui faisaient partie du stock du père Marcellin ! Il y en avait de toutes tailles : certains gros comme le poing, d'autres gros comme une tête d'enfant, et d'autres, énormes. Il y en avait qui étaient montés sur pied, tandis que d'autres reposaient, tels des ballons de couleur, sur le bric-à-brac du brocanteur. Des mappemondes modernes voisinaient avec des mappemondes très anciennes. Les modernes étaient plus précises, mais les anciennes, patinées par le temps, étaient bien plus belles.

Le couteau n'allait pas assez vite ! Les cambrioleurs, dépités de leurs vaines recherches et excités par la pensée de « cet or qui se trouvait au centre de la terre », se mirent à défoncer les sphères à coups de talon, furieusement ! Ainsi, ils semblaient pareils à des cultivateurs saisis de folie, et qui feraient éclater une récolte fabuleuse d'oranges, de melons, de citrouilles !...

Des jurons leur échappaient. Marcellin et le concierge, dans l'arrière-boutique, se demandaient, terrifiés, ce qui se passait !

Ce fut sur ces entrefaites qu'arriva une troupe d'authentiques agents, sous la conduite de Clinchard, détective malgré lui !

Les malfaiteurs arrêtés, le commissaire de police félicita chaudement le miséreux.

— Est-ce que... Avec votre permission, monsieur le commissaire, est-ce que je puis... garder le taille-crayon ? demanda timidement Clinchard.

Elle a Soins des Sous! A-t-il Soins des Piastres?

Les ingénieurs Chrysler fournissent bien des raisons pour l'économie du Plymouth—sait-il ce qu'elles sont?



1 Ils savent que les sous comptent. Et il faut être aussi prudent lorsque l'on dépense que lorsque l'on fait des épargnes. Le choix d'une automobile ne cède en importance qu'au choix d'une maison. Vérifiez les épargnes que Plymouth vous fera en essence, huile et frais d'opération.

2 4 segments par piston (la plupart des autos de bas prix n'en ont que trois) — Consommation d'huile amoindrie, meilleure compression.

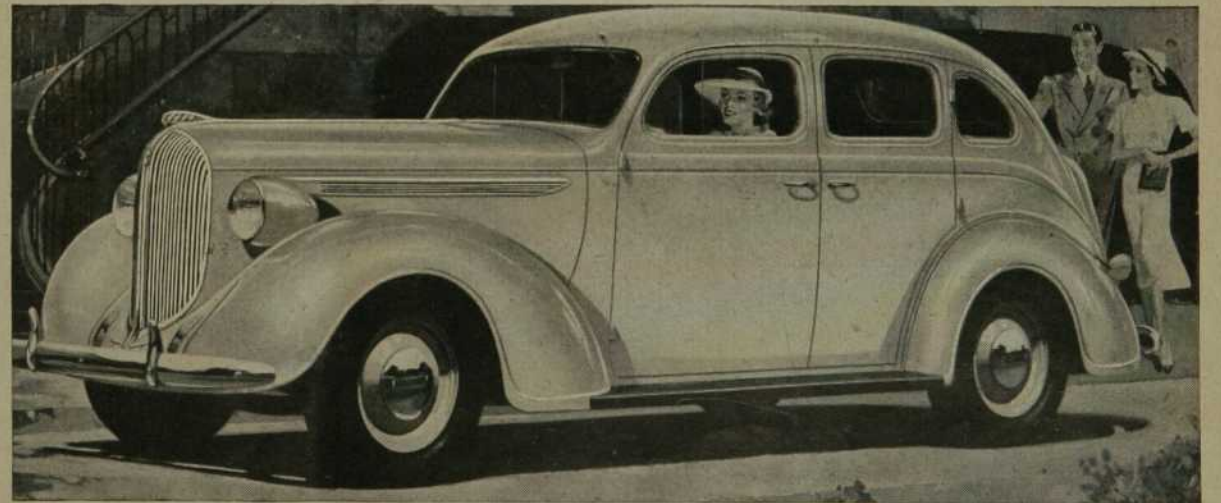
3 La facilité de maniement de Plymouth est une des raisons de sa valeur. Son essieu arrière hypoïde, son armature en X et les anneaux insérés dans les soupapes d'échappement sont des sources d'épargnes.



4 Les ingénieurs se servent de microphones pour localiser les sons... et ils les isolent à cinq endroits. En plus, pour les mieux contrôler, ils ont placé des rondelles en caoutchouc élastique entre la carrosserie et l'armature.

5 Douceur du Pouvoir Flottant. Ce mode de montage du moteur ne se rencontre dans le domaine des prix modiques que dans Plymouth.

6 Un pare-brise sans obstacle... des amortisseurs de chocs type-avion... des sièges hauts comme un fauteuil... un riche capitonnage... des pièces métalliques luxurieuses... voilà autant d'apports au confort et à l'agrément.



7 Nuls freins sont aussi sûrs que les freins hydrauliques, auto-égalisateurs et à double effet de Plymouth. Vous avez, en outre, la sûreté d'une carrosserie tout-acier dessinée en vue d'assurer la sécurité. L'intérieur offre la même sécurité!

8 Ce brillant Sedan Plymouth de 1938 avec 4 Portières est dans le domaine des plus bas prix. C'est un produit de Chrysler... ce qui veut dire longue durée, confort

incomparable et bas frais d'opération! Voyez ce joli Plymouth de 1938 chez votre dépositaire... Conduisez-le... comparez les prix locaux de livraison!

Ecoutez à l'heure des Amateurs du Major Bowes, Réseau Columbia, tous les Jedis, 9 à 10 p.m., H.A.E.

ACHETEZ PLYMOUTH



"Je vais avoir deux mamans : maman Rose et maman Suzanne."

La Jolie Couturière

par *Emile Richebourg*

Dessin de Saint-Loup

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

René de Lineuil est un jeune homme au physique agréable, si bien qu'il a la réputation d'un irrésistible don Juan. Les plaisirs et sa frivolité lui ont coûté sa fortune et celle de sa tante. Il décide de remédier à cet état de choses en épousant Suzanne Vernon qui lui apportera en dot un million de francs. René semble avoir oublié Rose, la jolie couturière; elle l'aime encore d'un amour aveugle...

Rose et René se sont rencontrés de la façon la plus romanesque. Aussi est-ce pour ainsi dire sans scrupule et sans regret qu'il épouse Suzanne Vernon. Le jour du mariage, Rose a la surprise et la douleur de reconnaître dans le marié celui de qui elle se croyait tellement aimée. Elle s'évanouit...

Fernande, femme fatale s'il en fut jamais, jure de se venger subtilement de René qui l'a abandonnée après l'avoir aimée avec passion. Elle tend à l'innocente Rose un piège, premier mouvement de sa haine.

Elle fait enlever l'enfant de Rose. Inutilement, puisqu'il faut le remettre à la mère pour éviter le scandale et les représailles de la police. Alors Fernande essaiera de briser le ménage de Suzanne et de René. Elle n'y réussira que trop. A force de charme, d'hypocrisie et de mensonges, elle attire à elle de nouveau le faible René et exerce sur lui une domination qui le perd. Peu à peu, René délaisse sa femme; et, repris par la passion du luxe et du jeu, se ruine tout à fait pour les beaux yeux de Fernande devenue maintenant l'épouse intrigante du riche M. Grégoire...

René tue en duel son adversaire. A la suite de quoi il perd la raison. En vain Suzanne tente-t-elle de ramener à elle son mari. Elle n'avoue sa ruine à personne. Ce que voyant, Rose et la petite soeur des pauvres lui viennent en aide...

C'est une histoire tragique et émouvante que celle de la petite soeur des pauvres. Fille du marquis de Coriadeuc, elle est la soeur de ce diabolique Christian, assassin et voleur. Enfermée toute petite dans un couvent, elle en est un jour retirée par une femme à la solde de Christian, et précipitée dans la mer pour y être noyée. Par bonheur, un étudiant en médecine la sauve. Des années plus tard, ils s'épousent. Leur bonheur n'est pas de longue durée, car leur implacable ennemi réussit à faire enlever le docteur et l'enfant. Quant à la femme, on l'a poignardée et laissée pour morte...

Le petit Zizi est maintenant devenu un homme vigoureux. Après toutes sortes d'aventures extraordinaires, il revient en France. Les diamants l'ont enrichi d'une manière fabuleuse. Il a promis au mari mourant de Germaine de Coriadeuc de retrouver à tout prix la femme et l'enfant. Dès son arrivée à Paris il se met à leur recherche et rencontre sur son chemin d'innombrables difficultés...

HÉLAS! je comprends, maintenant, je comprends!
— Ne perdez pas courage, ma pauvre enfant je vous le répète, il y aura à détruire l'œuvre de la calomnie, alors les femmes, les dames, les mères de familles qui vous ont quittée, feront comme moi, elles vous reviendront.

— Ainsi, madame la comtesse, vous voulez bien me rendre votre confiance?

— Oui, et vous allez avoir à habiller mes filles et moi pour toute la saison d'été. Mais il y a une autre chose dont je ne vous ai point parlé; j'hésite à le faire.

— Dites, madame la comtesse, dites, je vous en prie.

— Dans sa lettre, voulant fournir une preuve de votre inconduite, la soi-disant Laurence d'Agécourt affirme que vous avez un enfant, un petit garçon — vous voyez, elle précise — elle ajoute que, mère dénaturée, au lieu de vous occuper de votre enfant, vous l'avez abandonné, livré à des mains mercenaires. Est-ce encore une calomnie?

Maman Rose se dressa debout, ayant dans le regard un rayonnement
Notre feuilleton — Numéro 27

qui révélait la grandeur de son amour maternel.

— Madame la comtesse, répondit-elle d'une voix ferme et la tête haute, dans cela il y a vérité et calomnie; vérité, puisque j'ai un enfant, un petit garçon, qui est dans sa sixième année; calomnie, car j'adore mon fils, mon petit René; calomnie, quand on ose dire que je ne m'occupe pas de mon enfant, que je l'ai en quelque sorte abandonné, que je suis une mère dénaturée.

Ah! mon enfant, mon fils!... Mais je l'adore, madame la comtesse; depuis sa naissance, il est mon unique joie, il est toute ma vie!...

Je ne cherche pas à excuser ma faute, madame la comtesse; cependant, je dois à l'intérêt que vous me portez, de vous dire comment j'ai pu la commettre.

Et aussi brièvement que possible et dans ses grandes lignes, Rose raconta à Mme de Morlande de toute son histoire depuis cette nuit où, toute petite, la bonne mère Catherine l'avait trouvée à la porte de sa loge dans l'allée de la maison de la rue Monsieur-le-Prince.



EST-CE QUE JE GROSSIS ?

LES premiers signes d'embonpoint sont un avertissement que vous donne la nature, d'avoir à changer vos habitudes, en ce qui concerne le régime alimentaire et l'exercice. Mais votre balance ne saurait vous dire ce que vous devriez peser. Si vous voulez enrayez de façon rationnelle votre augmentation de poids, vous aurez avantage à consulter la brochure de la Metropolitan, intitulée "Obésité et Maigreux".

Si vous avez passé la trentaine, il est préférable que vous soyez de 10 à 20 livres au-dessous de la moyenne. L'excès de graisse s'accompagne souvent de maladies de cœur ou des reins, de diabète et de pression artérielle. Il peut, en outre, causer des difficultés en cas d'opérations chirurgicales et dans certaines maladies aiguës, en particulier la pneumonie. En général, les personnes obèses ne vivent pas aussi longtemps que celles dont le poids est normal.

Avant l'âge de trente ans, il vaut mieux peser 5 à 10 livres de plus que la moyenne. Chez les jeunes personnes, une minceur exagérée peut mettre la vie en danger. Dans le jeune âge, quelques livres de plus sont une protection additionnelle contre la tuberculose.

Exercice et régime alimentaire—

Fort heureusement, il est possible, dans la plupart des cas, de combattre sans inconvénients l'obésité, en faisant de l'exercice

et en étant sobre d'aliments engraisants. Toutefois, avant de recourir à des moyens héroïques pour vous faire maigrir, consultez un médecin.

Il vous dira exactement ce que vous devriez peser normalement; il vous aidera à organiser votre régime alimentaire, et il vous indiquera ce qu'il faut faire pour obtenir une diminution graduelle et modérée de votre embonpoint. C'est un moyen beaucoup plus rationnel que celui qui consiste à vous faire maigrir brusquement.

L'enfant obèse a besoin de soins—

L'obésité peut être due à des troubles glandulaires qui réclament l'intervention du médecin. L'enfant obèse est souvent la victime des railleries et des taquineries de ses petits camarades. Il faut le faire soigner sans tarder.

Pour maigrir, il n'est pas nécessaire de vous laisser mourir de faim, ni de vous infliger des privations. Vous pouvez faire quotidiennement trois bons repas, et perdre du poids malgré cela. Demandez la brochure de la Metropolitan, "Obésité et Maigreux", dans laquelle vous trouverez des conseils pour vous faire maigrir de façon rationnelle et sans danger, avec l'assentiment de votre médecin. Il vous en sera adressé un exemplaire gratuit sur demande. Ecrivez au Service des Brochures 6-S-38.

METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

NEW-YORK

FREDERICK H. ECKER
président du conseil



LEROY A. LINCOLN
président

BUREAU PRINCIPAL POUR LE CANADA—OTTAWA

AU SERVICE DU CANADA DEPUIS 1872

Elle reçoit
\$10 PAR MOIS
pendant 30 ans
et 11 mois

PUIS
\$1000.00
EN ESPÈCES

Mutual Life Assurance Company of Canada
Waterloo Ont.
PAYER *au Bénéficiaire*
MUTUAL LIFE OF CANADA \$ 10 00 00
À LA BANQUE WATERLOO ONT.

1938 1939 1940 1941 1942 1943 1944 1946 1947 1948 1950 1951

Tout cela parce que
SON MARI PAYA \$19.85

Le 1^{er} septembre, 1937, le gérant d'un bureau de téléphone d'une ville du Saskatchewan, âgé de 29 ans, obtint une POLICE DE RENTE FAMILIALE de \$1,000 de la Mutual Life of Canada. La prime annuelle était de \$19.85.

Un mois après, traversant un lac en canot, il se noya avec ses deux compagnons.

Selon les termes de cette POLICE DE RENTE FAMILIALE de la Mutual Life, les \$19.85 payés à la Compagnie procureront à sa veuve

- (1) UNE RENTE DE \$10 PAR MOIS PENDANT 30 ANS ET 11 MOIS—jusqu'au jour où il aurait atteint la soixantaine de son vivant.
- (2) DES DIVIDENDES ANNUELS DURANT CETTE PERIODE.
- (3) \$1,000 LUI SERONT VERSES EN ESPÈCES A LA FIN DE CETTE PERIODE DE RENTE.

Elle aura reçu en tout \$4,710 plus les dividendes.

D'après les renseignements fournis c'est la seule police d'assurance sur la vie qu'ils possédaient. Si la police avait été de \$2,000 la veuve aurait reçu \$20 par mois et \$2,000, et une de \$5,000 lui aurait assuré \$50 par mois et \$5,000.

La protection dont VOTRE famille a besoin est

**UNE GARANTIE D'UN REVENU PAYE
REGULIEREMENT**

Veuillez demander de plus amples renseignements sur la Police de RENTE FAMILIALE de la Mutual Life en écrivant ou téléphonant à notre succursale la plus proche, ou à notre Siège Social à Waterloo, Ontario.

MUTUAL LIFE
OF CANADA
Fondée en 1869

SIEGE SOCIAL WATERLOO, ONT.

"La Propriété des Assurés"

The Mutual Life Assurance Company of Canada, S-6
Waterloo, Ont.

La POLICE DE RENTE FAMILIALE de la Mutual Life m'intéresse. Veuillez m'envoyer de plus amples détails à mon âge.

Nom

Adresse

Occupation Né le

— Ainsi, dit la comtesse, Mme Lefèvre connaissait votre malheur lorsqu'elle vous a cédé sa maison.

— Mme Lefèvre, ma bien-aimée patronne, a toujours été aux heures difficiles, ma consolatrice.

— Je sais quelle vous a cédé sa clientèle moyennant une somme qui lui a été payée comptant; comment vous êtes-vous procuré cette somme assez forte ?

— Après le mariage de M. de Lineuil, une religieuse, soeur Marie-Anne, de l'ordre des Petites Soeurs des Pauvres, m'a prise en affection. Soeur Marie-Anne, qui cache son véritable nom et son immense fortune sous l'humble robe de religieuse, a absolument voulu, presque malgré moi, que je succédasse à Mme Lefèvre; c'est elle qui a payé.

— Voilà, en effet, une preuve de grande affection.

— Je ne suis pas ingrate, madame la comtesse, j'aime soeur Marie-Anne autant que si elle était ma mère.

— Naturellement, elle sait que vous avez un enfant.

— Et elle aime, elle adore mon petit René.

— Pouvez-vous me faire connaître le véritable nom de cette religieuse ?

— Le véritable nom de soeur Marie-Anne est Germaine de Coriade.

La comtesse ne put réprimer un mouvement de surprise.

— Je n'ai pas l'honneur de connaître Germaine de Coriade, qui possède, en effet, en Bretagne et en Normandie, des biens considérables; mais, jeune encore, j'ai connu son père, le marquis de Coriade, qui était un ami du mien.

Mademoiselle Rose, je ne suis pas de ces femmes devant lesquelles une malheureuse fille trompée ne trouve ni indulgence ni pitié. Si je ne connais pas Germaine de Coriade, en religion soeur Marie-Anne, j'ai beaucoup entendu parler d'elle et je sais qu'elle est considérée comme une sainte. Soeur Marie-Anne suffit seule à vous défendre contre toutes les méchancetés et toutes les calomnies.

Je me félicite d'être venue vous voir, mademoiselle Rose, car, à présent, je ne puis voir en vous qu'une victime et non une coupable.

— Oh! madame la comtesse!...
— Je comprends que vous ne puissiez avoir avec vous votre enfant; mais où est-il ?

— Je l'ai placé au petit collège Sainte-Barbe.

— Ah bien.

— Je ne laisse pas passer un dimanche sans aller l'embrasser; c'est mon seul bonheur. Je vous l'ai dit, madame la comtesse, mon fils est toute ma vie.

— Vous êtes toute jeune, à peine vingt-cinq ans, vous vous mariez.

La jeune fille secoua la tête.

— Je ne le crois pas, fit-elle.

— Pourtant, il me semble que dans votre intérêt et celui de votre maison...

— Il y a mon enfant, madame la comtesse.

— Alors vous craignez qu'il ne soit un empêchement ?

— Ce n'est pas ce que je veux dire, madame la comtesse. Depuis plusieurs années, je suis sincèrement et ardemment aimée; celui qui m'aime ainsi est un jeune artiste, déjà connu et certainement appelé à un bel avenir; il se nomme Maurice Vibert.

— Ce nom ne m'est pas inconnu.

— Eh bien, madame la comtesse, M. Vibert m'a proposé de m'épouser.

— Voilà un brave garçon.

— Oui, c'est un brave et honnête garçon; mais j'ai refusé.

— Vous ne l'aimez pas.

— Je pourrais l'aimer; car si je devais une seconde fois donner mon coeur, ce serait à lui.

— Eh bien, alors ?

— C'est à cause de mon enfant, madame la comtesse, que je ne veux pas me marier; je me suis juré à moi-même de lui consacrer ma vie, d'être à lui tout entière. Ah! vous êtes mère et vous me comprenez; j'aurais peur, si j'ouvrais mon coeur à un autre amour, de voir s'affaiblir la tendresse que je fais à mon cher petit.

— Oui, il y a là un sentiment que je comprends.

— Et cette femme, cette misérable est assez odieuse pour écrire ou faire écrire que je n'aime pas mon enfant, que je suis une mère dénaturée!... Et pourtant, l'infâme, elle sait bien que je l'aime, que je l'adore, puisqu'elle a exploité mon amour maternel pour m'attirer dans le guet-apens d'Auteuil!

Il y eut un silence.

— Tout à l'heure, mademoiselle Rose, reprit Mme de Morlande, vous m'avez laissé deviner que la haine de cette femme était née de la jalousie.

— Oui, madame la comtesse, et bien que sa jalousie soit maintenant sans raison, je ne saurais expliquer cette haine dont elle ne cesse de me poursuivre, qu'en la disant jalouse jusqu'à la férocité.

— Je vous ai demandé quelle pouvait être la cause de cette terrible jalousie.

— Si je n'ai pas répondu à votre question, madame la comtesse, c'est que j'hésitais à prononcer le nom de M. de Lineuil à présent, je n'ai plus rien à vous cacher. Cette femme a été, en même temps que moi, et je l'ignorais, l'amie de M. de Lineuil.

— Mais c'est sur Mme de Lineuil et non sur vous que devait porter sa jalousie, sa haine et sa soif de vengeance.

— Hélas je vous l'ai dit déjà, madame la comtesse, Mme de Lineuil n'a pas été épargnée.

— Comment cela ?

— L'abominable créature a repris M. de Lineuil à sa femme, peu de temps après leur mariage.

— Oh!

— Et peut-être n'a-t-elle pas été étrangère à l'aliénation mentale du malheureux. En ce qui me concerne, je ne comprends, ni ne m'explique la fureur dont elle est toujours animée contre moi. Peut-être ne me pardonne-t-elle pas d'avoir été aimée de M. de Lineuil et d'être mère.

— Cela serait bien étrange; il doit y avoir autre chose que vous ignorez.

— Mais quoi, mon Dieu! quoi ?

— Peut-être le saurez-vous un jour. Enfin, même à Mme de Lineuil,

— Deux amis de M. de Lineuil, M. Jacques Dalbret et M. Ludovic de Langeon ont connu mes relations avec leur ami; ces messieurs savaient que M. de Lineuil avait aussi fréquenté cette femme.

— Alors ils doivent la connaître, savoir qui elle est.

— Ils le savent, mais ne veulent pas la faire connaître.

— Liés sans doute par un serment.

— Ou par un scrupule de conscience.

— Il est des hommes en effet, pour qui trahir le secret d'une femme, quelle qu'elle soit, est un manquement à l'honneur.

— C'est certainement cela, madame la comtesse, car en tout ce qui touche aux choses de l'honneur. C'est un ami précieux, qui n'abandonne pas ceux qui sont dans le malheur. Je le crois, momentanément, absent de Paris, car autrement, il serait déjà venu me faire une visite.

De tous les anciens amis de M. de Lineuil, il est le seul qui lui soit resté fidèle, le seul qui aille voir le malheureux aliéné à la maison de santé.

(Lire la suite page 33)



CONFORT et BON GOÛT

Très versé en art et littérature, Mischa Auer, originaire de Russie, a su se créer une retraite sobre et confortable, que tout célibataire ne dédaignerait pas. Au-dessus du foyer, une toile du grand peintre espagnol Zuloaga, dont l'atelier fut saccagé par les rouges; entre les fenêtres, une vieille gravure représentant le poète anglais lord Byron.

A droite, le grand salon dans la villa d'Isa Miranda, à Hollywood; les Américains lui ont offert un contrat après sa brillante interprétation du "Mensonge de Nina Petrovna".



A gauche, la belle salle à manger de Jeanette Mac Donald qui, comme vous savez, est Mme Gene Raymond. Et ci-dessous, Jean Hersholt dans sa bibliothèque voûtée; surmontant les rayons, une fresque reproduisant l'illustration d'un manuscrit moyenâgeux. Voilà la "tour d'ivoire" idéale pour un intellectuel!





PAT O'BRIEN
d'après sa plus récente photographie.

Un acteur sympathique: **PAT O'BRIEN**

Pourquoi Pat O'Brien, l'acteur irlandais de la Warner Brothers, s'en tient à la pratique du "cinquante pour cent" dans la vie domestique—But du prochain voyage de Pat au Canada.

par Louise GILBERT-SAUVAGE

VOULEZ-VOUS faire la connaissance d'un acteur « sincère » ? J'ai le plaisir de vous présenter Pat O'Brien, irlandais pure laine, bien que né aux Etats-Unis. Pat, vous le savez aussi bien que moi pour peu que vous ayez fréquenté au cinéma les meilleures vedettes, et que vous vous soyez donné le mal de les suivre dans quelques-unes des productions de l'écran où on les met au premier plan, est un homme sincère.

Pat O'Brien est en plus un catholique, j'entends un vrai catholique, c'est-à-dire un homme à convictions religieuses inébranlables et qui, dans un pays où il ne faut pas avoir de respect humain, mais du courage et de la volonté pour être militant, passe aux yeux de tous ceux qui le connaissent, non seulement pour croyant, mais pour un pratiquant.

C'est parce que l'on m'avait ainsi dépeint O'Brien et aussi parce que je l'avais admiré dans *China Clipper*, dans *I Married a Doctor*, et plusieurs autres de ses films, que je résolus de me trouver un de ces quatre matins devant sa loge au studio déjà nommé.

Et voilà, c'est arrivé. J'ai connu, non pas mon « idole », car je ne m'emballe pas pour les pensionnaires du cinéma, mais un de mes acteurs préférés.

L'acteur m'est apparu comme un bon papa, tenant par la main sa petite fille, Mavourneen, venue avec sa maman, une charmante jeune femme, visiter le chef de l'intéressante famille occupé à filmer *Angle Shooter*.

« Après avoir fait mes études chez les jésuites, à Milwaukee », me dit Pat O'Brien, « j'ai fait un peu de théâtre à New-York. J'y ai joué à peu près tous les rôles. Mais ceux que j'ai tout de suite préférés furent les rôles dramatiques.

« C'est là, ajoute-t-il, que j'ai connu ma femme. Mais comme je possédais alors plus de flamme dans le cœur que de dollars dans le gousset, nous avons dû remettre notre mariage à une date indéfinie. C'est Hollywood qui nous a permis de mettre nos projets à exécution, et pour cela seulement il vaudrait la peine que j'aime la capitale du film.

« Nous sommes bien heureux tous les quatre, car, à part ma petite Mavourneen, nous avons aussi un fils de dix-huit mois, Patrick. »

On peut voir sur une des photos qui illustrent mes deux pages, comment l'acteur sympathique emploie ses loisirs chez lui, et quel est le genre d'équitation que sa petite fille pratique déjà.

— « Alors vous êtes en faveur du mariage pour les acteurs ? »

— « Cela est assez personnel, tout dépend des individus. Les êtres capricieux, égoïstes, habitués à ne songer qu'à eux-mêmes, et à contenter toutes leurs impulsions sont sans doute mieux de demeurer seuls



Après ses longues séances au studio, l'excellent acteur se délasse en faisant la joie de sa fille Mavourneen.

En compagnie d'un bon cigare et du journal du soir, l'acteur américain se repose de sa journée de travail.





Notre correspondante à Hollywood, Madame Louise GILBERT-SAUVAGE, conversant avec PAT O'BRIEN aux studios de la Warner Brothers.

le plus longtemps possible, car le mariage ne les satisferait pas longtemps, et ils ne sauraient rendre « l'autre » heureux. Il est indispensable pour les deux, selon moi, d'apporter chacun « cinquante pour cent » de coopération. Autrement il est impossible de s'entendre longtemps. La vie à deux ressemble tellement à la vie sociale que vous remarquerez que ceux qui ne s'y adaptent pas, refusent souvent de se hausser à une condition sociale qui leur apporterait par le travail le succès auquel l'homme ambitieux aspire. Ce sont des nomades de cœur et d'esprit. Ils sont à plaindre et font souvent le malheur des autres. »

— « Et les enfants ?... »

Le regard plein de tendresse que Pat jette alors sur la blonde Mavourneen est plus éloquent qu'un long discours, et je ne pose plus de questions sur ce sujet ; elles seraient superflues.

Je sais que Pat O'Brien a voyagé en Europe et par tous les Etats-Unis, et je lui demande :

— « Ne viendrez-vous jamais au Canada ? »

— « Si, et j'ai une excellente raison pour cela. Depuis trois ans je suis en correspondance avec une petite amie de la Province d'Ontario. C'est une infirmière de huit ans qui m'écrit avec une sincérité et une érudition de grande personne. Je ne laisse à quiconque le soin de lui répondre, et j'irai l'été prochain visiter ma jeune amie canadienne. »

N'est-ce pas touchant ? Et ce qui l'est par-dessus tout, c'est qu'il traite sa jeune admiratrice comme une grande amie, afin de lui laisser l'illusion qu'elle est utile à sa vie d'acteur en pleine gloire. Et cela, c'est toute la nature de Pat O'Brien ; c'est ce qui fait qu'il a gagné non seulement ses épaulettes à l'écran, où il fait comprendre les personnages qu'il incarne et les fait aimer, mais aussi le cœur de tous ses auditeurs.

NOUVELLES DES STUDIOS

■ Quand Marlène Dietrich, il y a cinq ans, fut « importée » à Hollywood, elle devait supplanter Greta Garbo ; c'était du moins l'intention de ses promoteurs. Rien n'a été négligé pour en faire la Vénus moderne, la femme ensorcelante qui bouleverserait tous les cœurs : toilettes somptueuses et extravagantes, partenaires célèbres, décors et scénarios hautement fantaisistes, enfin tout ce qui pouvait l'idéaliser. Mais Marlène a perdu la partie ; tous ses films, depuis deux ans, ont été des fiascos tant du point de vue artistique que du point de vue financier. Pendant ce temps, Greta Garbo, l'énigmatique et silencieuse Suédoise, voyait son étoile monter sans cesse, sans tapage, par la seule puissance de son talent. Il est vrai que Marlène n'a jamais eu de talent à revendre ; à part ses jambes, qui sont vraiment très bien, elle ne pouvait montrer grand'chose d'intéressant. Le public américain n'est donc pas si gogo qu'on le dit...

■ Dans *Algiers*, dont Charles Boyer et Sylvia Sydney sont les vedettes, nous avons le plaisir d'entendre la célèbre chanteuse du Metropolitan Opera : Nina Koshetz. Comme nous l'avons déjà écrit, ce film est basé sur un roman du détective français Ashelbè auquel Julien Duvivier a collaboré. Certaines scènes d'extérieur ont été tournées en Algérie.

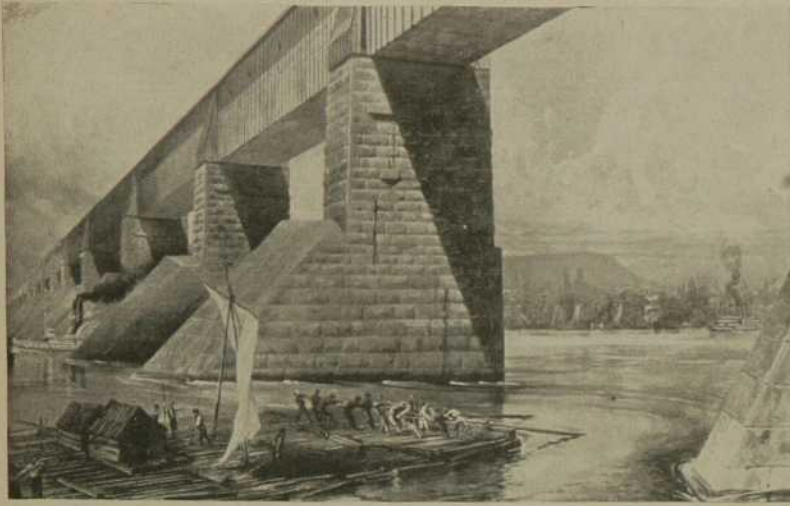
■ Gloria Blondell, la plus jeune sœur de Joan Blondell, a signé un intéressant contrat avec les Columbia Pictures. C'est Frank Capra qui, après un essai fort bien réussi, a proposé de l'engager. Joan Blondell est une artiste de la Columbia depuis plusieurs années.



En compagnie de ses parents, M. et Mme M. J. O'BRIEN, dans la maison que leurs fils vient de leur offrir à Hollywood. Ils avaient vécu pendant trente ans dans le même appartement à Milwaukee.



Le descendant de la verte Erin est un conservateur qui aime à exhiber devant ses amis cette ancienne boîte musicale occupant un coin de son living-room.



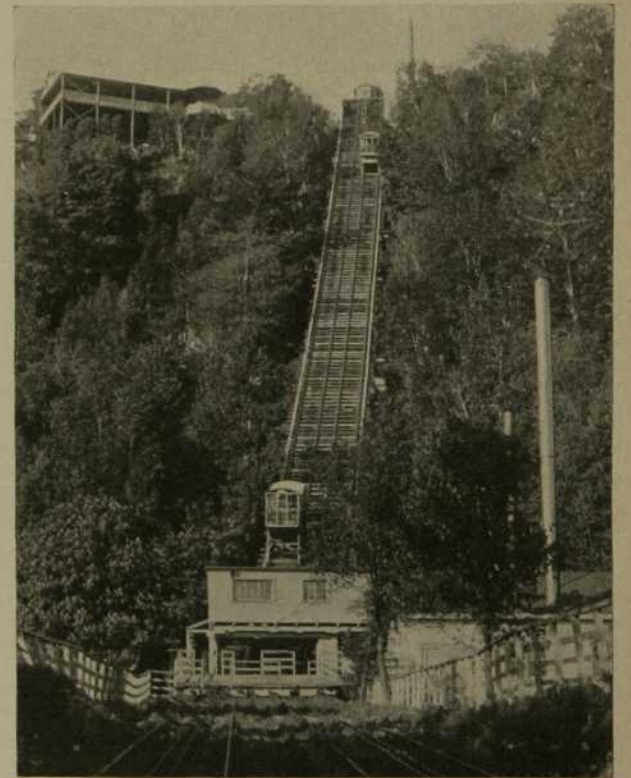
Le pont Victoria, aujourd'hui tout différent. A noter le vapeur et, au premier plan, la "cage", radeau ou train de bois flottant.



La Place d'Armes, dans l'état où elle était en 1889, sauf que le monument de Maisonneuve, fondateur de Montréal, ne fut érigé qu'en l'année 1895.



La rue Sherbrooke, à l'époque des beaux équipages. Cette rue est encore la plus élégante de toutes les villes du Canada.



Le funiculaire, aménagé aux flancs de la montagne, face au Parc Jeanne Mance, à l'arrière du monument de sir Georges-Etienne Cartier.

MONTREAL
EN 1889
 •
ANNÉE
DE LA FONDATION
DE L'HEBDOMADAIRE
"LE SAMEDI"

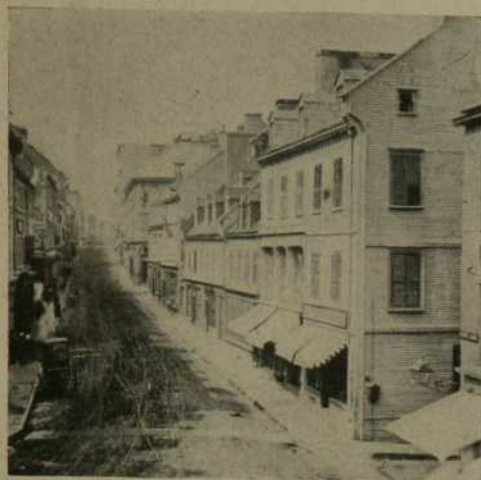
La place Victoria n'a pas sensiblement changé d'aspect depuis 50 ans. (Photos William Notman & Son, Montréal)





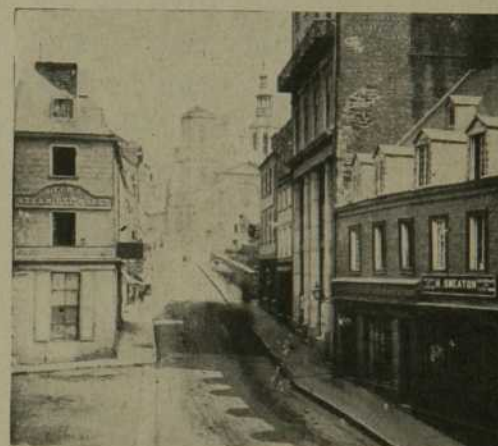
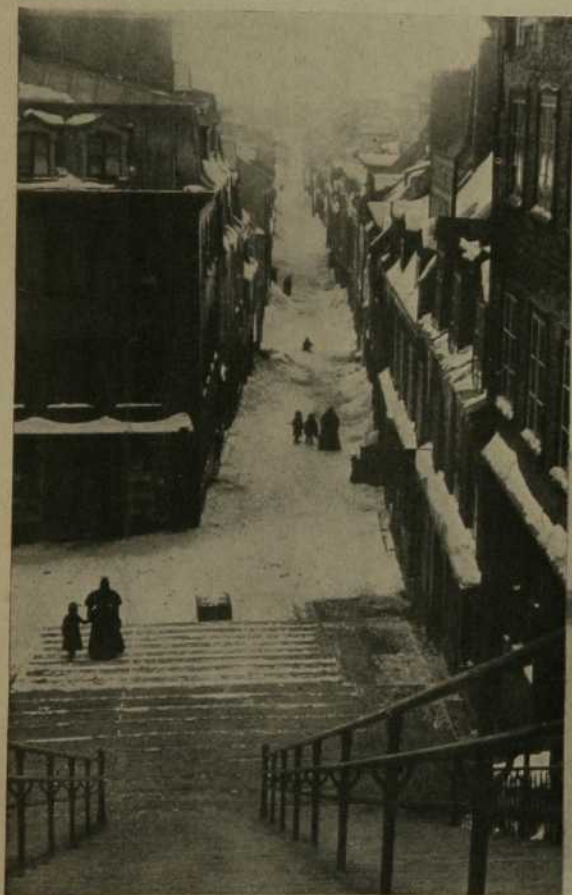
QUÉBEC

EN 1889

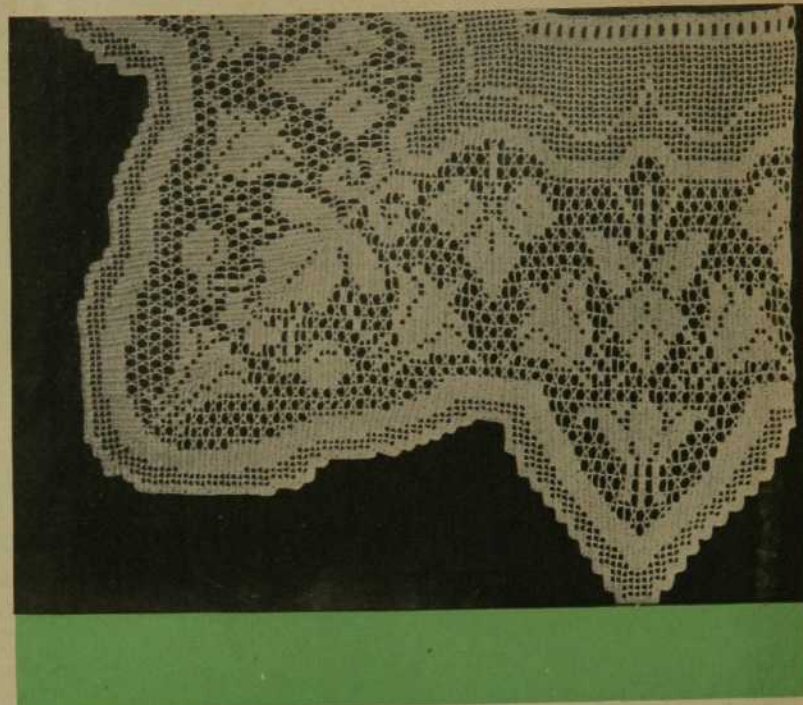
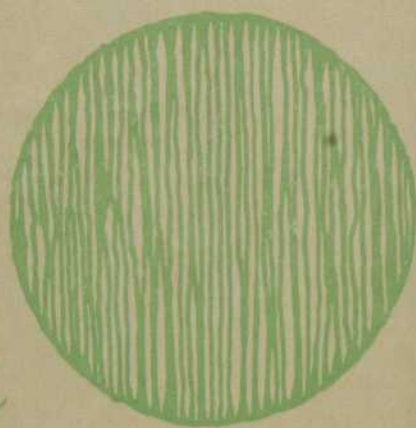


En haut, à gauche : rond de chênes devant le château Frontenac. Au-dessous : la rue Saint-Jean, avant son élargissement. A gauche, tout en bas : une très jolie photo de la rue Champlain, prise en hiver. Ci-dessous, à gauche : la côte de la Montagne, à la place de la pharmacie Mussen où s'élève aujourd'hui l'Hôtel des postes. A droite : la Côte de la Fabrique avec au fond, la Basilique. Enfin, tout au bas de la page : la rue Saint-Joseph.

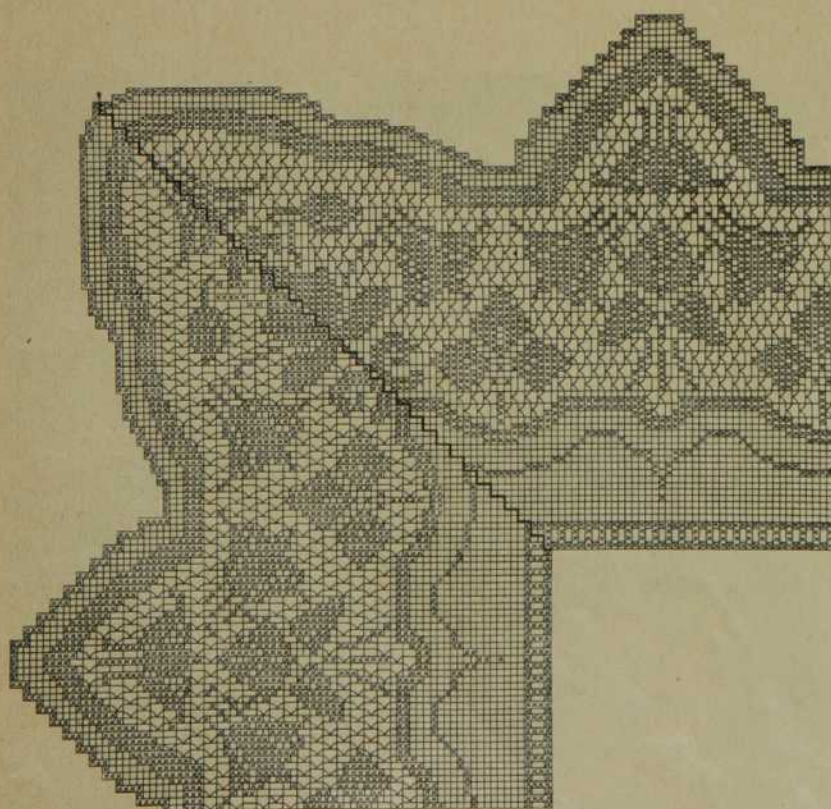
(Photos J. E. Livernois, limitée, Québec)



Bordure AU CROCHET



Cette bordure au crochet se travaille avec du fil Mercer-Crochet de Coats, No 60 (blanc) et un crochet d'acier à tricoter de Milward, No 6½ anglais ou No 13 américain.



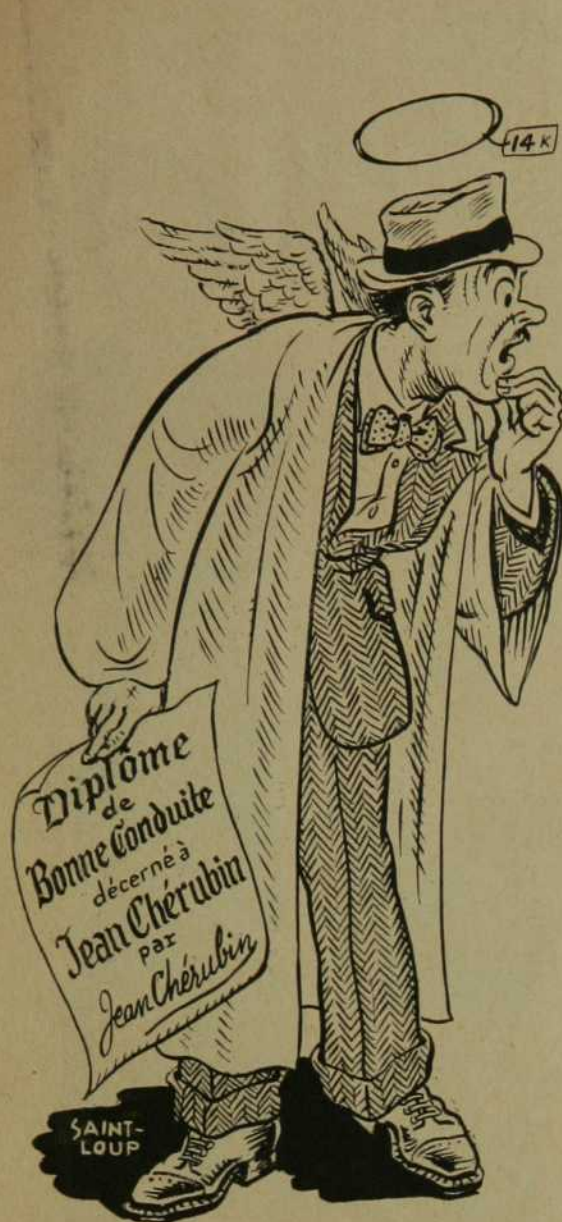
Monter une chaînette de 178 mailles.

1er rang : 1 s.b. dans le 5e p. de ch. à partir du crochet, 1 s.b. dans chacun des 2 p. de ch. suivants, 5 p. de ch., sauter 5 p. de ch., 1 s.b. dans chacun des 4 p. de ch. suivants, ★ 2 p. de ch., sauter 2 p. de ch., 1 s.b. dans le p. de ch. suivant, répéter depuis ★ encore 6 fois, 1 s.b. dans chacun des 3 p. de ch. suivants, ★ 2 p. de ch., sauter 2 p. de ch., 1 s.b. dans le p. de ch. suivant, répéter depuis le dernier ★ encore 3 fois, 1 s.b. dans chacun des 9 p. de ch. suivants, 2 p. de ch., sauter 2 p. de ch., 1 s.b. dans le p. de ch. suivant, 5 p. de ch., sauter 5 p. de ch., 1 s.b. dans le p. de ch. suivant, 2 p. de ch., sauter 2 p. de ch., 1 m.s. dans le p. de ch. suivant, 2 p. de ch., sauter 2 p. de ch., 1 s.b. dans le p. de ch. suivant, 5 p. de ch., sauter 5 p. de ch., 1 s.b. dans le p. de ch. suivant, 2 p. de ch., sauter 2 p. de ch., 1 s.b. dans chacun des 7 p. de ch. suivants, 2 p. de ch., sauter 2 p. de ch., 1 s.b. dans le p. de ch. suivant, 2 p. de ch., sauter 2 p. de ch., 1 s.b. dans chacun des 19 p. de ch. suivants, 2 p. de ch., sauter 2 p. de ch., 1 s.b. dans le p. de ch. suivant, 2 p. de ch., sauter 2 p. de ch., 1 m.s. dans le p. de ch. suivant, 2 p. de ch., sauter 2 p. de ch., 1 s.b. dans le p. de ch. suivant, 5 p. de ch., sauter 5 p. de ch., 1 s.b. dans le p. de ch. suivant, 2 p. de ch., sauter 2 p. de ch., 1 m.s. dans le p. de ch. suivant, 2 p. de ch., sauter 2 p. de ch., 1 s.b. dans le p. de ch. suivant, 5 p. de ch., sauter 5 p. de ch., 1 s.b. dans le p. de ch. suivant, 2 p. de ch., sauter 2 p. de ch., 1 m.s. dans le p. de ch. suivant, 2 p. de ch., sauter 2 p. de ch., 1 s.b. dans le p. de ch. suivant, 2 p. de ch., sauter 2 p. de ch., 1 s.b. dans chacun des 4 p. de ch. suivants, 2 p. de ch., sauter 2 p. de ch., 1 m.s. dans le p. de ch. suivant, 2 p. de ch., sauter 2 p. de ch., 1 s.b. dans chacun des 10 p. de ch. suivants, 2 p. de ch., sauter 2 p. de ch., 1 s.b. dans le p. de ch. suivant, 2 p. de ch., sauter 2 p. de ch., 1 s.b. dans chacun des 4 p. de ch. suivants, 15 p. de ch., tourner.

2e rang : 1 s.b. dans le 5e p. de ch. à partir du crochet, 1 s.b. dans chacun des 10 p. de ch. suivants, 1 s.b. dans chacune des 4 s.b. du rang précédent, 2 espaces, 3 blocs, 1 barre, 1 espace, 1 bloc, 3 barres, 1 lacet, 1 barre, 1 lacet, 4 blocs, 2 espaces, 4 blocs, 2 espaces, 1 barre, 1 lacet, 1 espace, 2 blocs, 5 espaces, 1 bloc, 7 espaces, 4 blocs, 4 p. de ch., tourner.
Suivre le diagramme. La ligne épaisse indique le tournant aux coins. Répéter les pointes autant que nécessaire pour la grandeur des côtés.

ABREVIATIONS

s.b. = simple bride p. de ch. = point de chaînette
m.s. = maille simple espace = 2 p. de ch., 1 s.b.
bloc = 4 s.b., ajouter 3 s.b. pour chaque bloc additionnel.
lacet = 3 p. de ch., 1 m.s. dans le p. de ch., ou dans la s.b., 3 p. de ch. barre = 1 s.b., 5 p. de ch., 1 s.b.



Apprenez À VOUS CONNAÎTRE

A l'examen, l'opinion que l'on a de soi-même apparaît souvent trop flatteuse. Répondez donc franchement aux questions ci-dessous en notant le résultat de votre enquête; puis reportez-vous aux réponses données ici. Cette méditation vous sera sûrement profitable...

QUESTIONS

- 1 (a) Avez-vous la manie de jouer avec votre cravate, ou avec un ornement de votre robe ?
(b) Au contraire, ignorez-vous ces mouvements inconscients ?
- 2 (a) Tenez-vous fermement votre cigarette entre vos lèvres ?
(b) La tenez-vous mollement ?
- 3 (a) Avez-vous l'habitude de jeter n'importe où la cendre de votre cigarette ?
(b) Avez-vous plutôt la précaution d'atteindre un cendrier ?
- 4 (a) Éteignez-vous soigneusement votre cigarette ?
(b) Ou la jetez-vous sans prendre garde qu'elle soit éteinte ou non ?
- 5 (a) Avez-vous la manie de vous passer la main sur le menton en parlant ?
(b) Avez-vous la manie de vous pincer le cou ou la gorge ?
- 6 (a) Marchez-vous rapidement à petits pas ?
(b) Votre allure est-elle lente, peu pressée ?
- 7 (a) Mangez-vous hâtivement ?
(b) Aimez-vous rester longtemps à table, manger sans précipitation ?
- 8 (a) Mettez-vous vos pantoufles dès que vous revenez à la maison le soir ?
(b) Passez-vous des soirées entières à la maison sans ôter vos souliers ?
- 9 (a) Avez-vous l'habitude de vous coucher tard ?
(b) Vous couchez-vous ordinairement à bonne heure ?
- 10 (a) Vous éveillez-vous sans difficulté et vous levez-vous frais et dispos ?
(b) Restez-vous au lit le plus longtemps possible ?
- 11 (a) Avez-vous l'habitude de lire dans votre lit ?
(b) Vous endormez-vous sans avoir besoin de lire ?
- 12 (a) En revenant de votre travail, votre premier soin est-il de vous laver les mains ?
(b) Ne le faites-vous qu'occasionnellement ?
- 13 (a) Déjeunez-vous avant de vous raser ou avant de vous habiller ?
(b) Avant de déjeuner, avez-vous la précaution de vous raser et de vous habiller ?

- 14 (a) Marchez-vous en gardant les mains ouvertes et pendant mollement ?
(b) Marchez-vous les mains à demi fermées ?
- 15 (a) Avez-vous soin de toujours tenir des timbres-poste en réserve ?
(b) N'achetez-vous des timbres-poste que pour un besoin immédiat ?
- 16 (a) Chaque fois que vous sortez, prenez-vous le temps de vous maquiller soigneusement ?
(b) Le maquillage ne vous préoccupe-t-il que très peu ?
- 17 (a) Avez-vous l'habitude de marquer la place dans un livre en cornant la page ?
(b) Au contraire, préférez-vous employer un signet ?
- 18 (a) Êtes-vous doué d'un esprit très critique pour les gens et les choses ?
(b) Manquez-vous d'esprit d'observation ?
- 19 (a) Gardez-vous en mémoire les dates d'anniversaire et autres faits concernant vos amis et amies ?
(b) Oubliez-vous facilement tous ces détails ?
- 20 (a) Tenez-vous à vous asseoir dans la direction de marche du train ou du tramway ?
(b) Au contraire, prenez-vous indifféremment n'importe quel siège ?

REPONSES

- 1 (a) Vous craignez toujours la critique. Ne vous inquiétez pas tant de l'opinion des autres à votre sujet.
- 2 (b) Vous avez pleine maîtrise de vous-même; vous avez confiance en vos capacités.
- 3 (a) La vie ne vous effraie pas; vous faites votre chemin énergiquement, même au risque de passer pour un peu effronté.
(b) Vous vous laissez constamment influencer et par les gens et par les événements.
- 3 (a) Vous êtes trop négligent, pas suffisamment préoccupé de l'actualité qui devrait vous intéresser.
(b) Cela indique un esprit actif, méthodique et logique.
- 4 (a) Vous avez une terreur inconsciente des incendies; l'ordre et la propreté sont vos principales qualités.
(b) Vous avez une très bonne opinion de vous-même; vous ramenez toute question à votre personne, à vos intérêts.
- 5 (a) Esprit très réfléchi; vous pesez le pour et le contre de chaque difficulté, de chaque question.
(b) Vous êtes sans cesse préoccupé; vous craignez toujours de vous tromper.
- 6 (a) Intelligence très alerte; la patience n'est pas votre «fort».
(b) Indice d'un esprit très logique; avant tout, vous êtes pratique et nullement émotif.
- 7 (a) Vous désirez avoir une vie bien remplie; pour vous, chaque minute doit compter pour votre succès.
(b) Vous savez apprécier les choses à leur valeur; mais votre égoïsme ne s'oublie pas souvent.
- 8 (a) Vous vous conformez aisément aux circonstances. Quand vous voulez vous reposer, vous mettez de côté toute préoccupation; optimisme constant et tenace.
(b) Esprit inquiet; vous n'aimez pas laisser en plan un travail commencé.
- 9 (a) Vous n'aimez pas perdre votre temps; pour vous, la vie est une affaire sérieuse.
(b) Vous exagérez les précautions et vous manquez de confiance en vous-même.
- 10 (a) Esprit ambitieux, vif et alerte.
(b) Vous avez la mauvaise habitude de tout remettre au lendemain et vous voyez tout en noir. Votre devise devrait être: « Ne pas s'en faire ».
- 11 (a) Vous êtes très actif et très ingénieux; un peu de discipline vous aiderait beaucoup.
(b) Esprit très pondéré; intelligence peu active, peu soucieuse de se développer.
- 12 (a) Esprit méthodique et qui apprécie surtout la franchise.
(b) Pour vous, ces soins nécessaires sont une perte de temps.
- 13 (a) Votre esprit (et sans doute votre vie elle-même) manque d'ordre. Vous croyez vraiment avoir raté votre existence.
(b) C'est par la raison et la logique que vous entendez régir vos actes. Vous avez du temps et de la place pour chaque chose.
- 14 (a) Vous avez tendance à vous laisser trop influencer; vous cédez trop facilement devant les objections et les difficultés.
(b) Vous êtes certainement très actif; mais pourquoi toujours vous tenir sur la défensive? Le monde est-il si méchant ?
- 15 (a) L'avenir vous préoccupe; aussi, non sans logique, vous êtes très prévoyant.
(b) Vous êtes dépensier et, pour tout dire, assez bohème. Vous vous dites: « Vivons dans le présent, qu'importe l'avenir! »
- 16 (a) Vous recherchez constamment l'admiration des hommes; indice d'un esprit non vaniteux mais tout simplement romanesque.
(b) Plus de fierté que de vanité; vous voulez être appréciée pour vous-même et non pour votre beauté ou vos toilettes.
- 17 (a) Tendance à l'impatience; égoïsme très accentué. Vous êtes peu soigneux de vos biens.
(b) Vous tenez à garder en bon état ce que vous possédez, et vous voulez que les autres en fassent autant.
- 18 (a) Vous êtes résolument altruiste. Ambitieux, curieux de tout, vous désirez développer votre personnalité, étendre sans cesse vos connaissances.
(b) Vous avez trop tendance à tout ramener à votre petite personne. Un peu plus de largeur de vues, un peu plus d'attention pour les autres ne vous nuiraient pas.
- 19 (a) Vous souffrez du complexe d'infériorité; vous voulez que votre entourage ait bonne opinion de vous.
(b) Vous avez la tête remplie de mille projets. Vous chechez avidement le succès, fût-ce avec égoïsme.
- 20 (a) A votre avis, l'incertitude est pire que tout. Pour être heureux, il vous faut une sécurité bien assurée.
(b) Fataliste, vous acceptez la vie telle qu'elle est, passivement. Efforcez-vous à acquérir plus d'initiative et d'ambition.

DU CHARME EN TOUTES OCCASIONS

2656 — Robe d'après-midi et jupon, gr. 32 à 42. Pour un 34 : la robe, $3\frac{1}{4}$ v. de 35", $2\frac{3}{4}$ v. de 39", $2\frac{5}{8}$ v. de 44" ou $1\frac{5}{8}$ v. de 72". Le jupon : $2\frac{1}{2}$ v. de 35"-39". Contrastant pour le jupon : $\frac{3}{8}$ v. de 35" ou $\frac{1}{4}$ v. de 39". Fermeture-éclair de 9". 25¢.

2773 — Robe, peignoir et barboteuse, gr. 1 à 6. Pour un 3 : la barboteuse, $1\frac{1}{8}$ v. de 32" ou $\frac{7}{8}$ v. de 35". $\frac{5}{8}$ v. d'élastique de $\frac{3}{4}$ ". $4\frac{1}{8}$ v. de ruban de $\frac{1}{2}$ " plié en biais. Le peignoir : $2\frac{1}{2}$ v. de 32" ou $2\frac{1}{4}$ v. de 35". $3\frac{1}{8}$ v. de ruban de $\frac{1}{2}$ " plié en biais. La robe : $1\frac{3}{4}$ v. de 35" ou $1\frac{1}{2}$ v. de 39". $3\frac{3}{8}$ v. de ruban ondulé. 15 cents.

2659 — Robe à dos ouvert et gilet, gr. 12 à 20. Pour un 14 : la robe, $2\frac{7}{8}$ v. de 35" ou $2\frac{1}{2}$ v. de 39". $4\frac{1}{2}$ v. de cordon, si désiré. Fermeture-éclair de 15". La robe et le gilet : $4\frac{1}{4}$ v. de 35" ou $3\frac{7}{8}$ v. de 39". Ceinture de votre choix. Fermeture-éclair de 9". 15 cents.



2689



2656



2777



2659

2659

2777 — Robe du soir avec boléro, pour gr. 12 à 20. Pour un 14 : la robe, $5\frac{5}{8}$ v. de 35"-39", $4\frac{5}{8}$ v. de 44", ou $2\frac{5}{8}$ v. de 72". Pour le ceinturon : $2\frac{3}{4}$ v. de ruban de 5". Le boléro : $\frac{7}{8}$ v. de 35", $\frac{3}{4}$ v. de 39" ou $\frac{5}{8}$ v. de 44"-72". 15 v. de ruché de $1\frac{1}{4}$ ". Fermeture-éclair de 9". 25 cents.



2773



2773



2773

2689 — Robe bien ajustée, gr. 32 à 42. Pour un 36 : $4\frac{5}{8}$ v. de 32", $4\frac{1}{8}$ v. de 35" ou $3\frac{7}{8}$ v. de 39". Ceinture de votre choix. Fermeture-éclair de 9". 20 cents.

Vous trouverez ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité.

La Jolie Couturière

(Suite de la page 24)

M. Jacques Dalbret est le meilleur ami de Mme de Lineuil et son dévouement ne se dément pas un instant; il ne cesse d'adresser des paroles consolantes et même rassurantes à la pauvre jeune femme, dont il relève le courage en lui disant de toujours espérer.

— Y a-t-il réellement à espérer ?

— Oui, madame la comtesse, tout espoir n'est pas perdu.

— J'en suis heureuse. Je ne connais pas Mme de Lineuil, que je viens de voir pour la première fois, mais je suis profondément touchée de son malheur.

Mme de Morlande se leva.

— Mais, reprit-elle, je suis venue vous voir, mademoiselle Rose, avec le désir de vous être utile, c'est-à-dire de faire ce qui dépendra de moi, non seulement pour arrêter la désertion de vos clientes, mais pour vous ramener celles qui, déjà, vous ont quittée.

— Ainsi, madame la comtesse, dit Rose très émue, vous voulez bien m'accorder votre appui ?

— Oui.

— Comme vous êtes bonne !

— Plusieurs de ces clientes qui vous ont quittée sont mes amies, je les verrai; j'écrirai aux autres ou leur ferai une visite. Veuillez mademoiselle Rose, me donner le nom et l'adresse de chacune de ces dames.

Sur une feuille de papier Rose écrivit les noms et les adresses d'une vingtaine de personnes, puis remit la note à la comtesse.

— C'est bien, dit celle-ci.

Avant de se retirer, elle prit les deux mains de la jeune fille.

— Ma pauvre enfant, dit-elle, tout ce que vous venez de me dire, en me faisant votre confession, m'est allé au cœur. Je suis mère, et les mères ont en elles des trésors d'indulgence pour les autres mères, celles qui le sont véritablement; vous aimez votre enfant, mademoiselle Rose, vous êtes une bonne mère; depuis longtemps l'amour maternel a effacé votre faute. Laissez-moi vous embrasser.

IV

UN AMI INCONNU

Pendant toute cette journée, les visites se succédèrent, et à la couturière ne put faire que de courtes apparitions dans l'atelier de couture.

Le lendemain, les visites furent nombreuses, et le quatrième jour après le drame du pont des Arts, la jeune fille put enfin rester au milieu de ses ouvrières et se remettre au travail.

Elle avait, d'ailleurs, complètement recouvré ses forces et n'éprouvait plus aucun malaise.

Déjà elle avait la preuve que la comtesse de Morlande agissait en sa faveur, car trois des anciennes clientes qui s'étaient retirées, lui avaient écrit qu'elles continueraient à se faire habiller par elle et que, même, pour répondre au désir de la comtesse de Morlande, elles lui feraient avoir de nouvelles clientes.

De ce côté, maman Rose se trouvait rassurée; elle ne perdrait point cette riche clientèle, faite avec tant de peine par Mme Lefèvre, ce qu'elle avait craint.

Ainsi tout le mal que la jalouse et haineuse Fernande avait voulu lui faire, au moyen de ces lettres écrites par l'ancienne institutrice, était non seulement conjuré, mais tout lui faisait espérer que, grâce à l'influence de Mme de Morlande et des autres

dames qui s'intéressaient à elle, la prospérité de sa maison deviendrait plus grande encore.

Cette autre noire méchanceté de son ennemie tournerait à sa confusion.

Mais la misérable femme allait-elle enfin la laisser tranquille ? Hélas ! Rose ne pouvait compter que, lasse de voir la non-réussite de ses criminels projets, sa cruelle ennemie désarmerait.

Et la jeune fille était inquiète. Et quand elle pensait au grand danger qu'elle avait couru, elle se sentait traversée par un frisson.

Quel nouveau complot allait être formé contre elle ?

Quel nouveau danger la menaçait ?

Quel nouveau piège lui tendrait-on ?

Dans quel guet-apens tomberait-elle encore ?

On comprend les inquiétudes, les cruelles angoisses de la pauvre maman Rose.

Mais elle n'oserait plus sortir de chez elle, la nuit, enfermée dans sa chambre, elle serait effrayée par le moindre bruit. Quand elle dormirait — car après une journée de travail on a besoin de repos — son sommeil serait constamment troublé par d'horribles cauchemars.

Ainsi, plus une minute de tranquillité; les jours elle serait assaillie par des craintes que la férocité de son ennemie ne justifiait que trop.

Sans doute, elle se tiendrait sur ses gardes, mais vivre dans des alarmes continuelles, était une vie ?

Elle, naguère encore si heureuse, le dimanche, d'aller voir son petit René, ce ne serait plus qu'en tremblant qu'elle prendrait le chemin du collège; et même dans une voiture elle ne se sentirait pas rassurée, car à chaque instant elle s'imaginait que la portière va s'ouvrir et que l'homme, l'homme du pont, armé d'un poignard, se dressera devant elle et lui plongera son couteau dans la poitrine.

Maman Rose se disait bien que ses craintes étaient chimériques, que dans le jour, en tout cas, elle n'avait rien à redouter; mais malgré toutes les bonnes raisons qu'elle se donnait, elle était obsédée par cette pensée troublante que sa terrible ennemie ne cesserait point de la poursuivre de sa haine.

Rose, tout en travaillant, se livrait à ces sombres réflexions, lorsque Clarisse entra sans bruit dans l'atelier.

Elle avait à la main une lettre qu'elle remit à sa maîtresse.

La suscription était d'une écriture grosse et informe, laquelle trahissait une main lourde et peu habituée à écrire.

La jeune fille était sous l'impression de ses craintes et elle hésitait à ouvrir le pli, comme si elle eût redouté quelque piège.

Cependant, au bout de quelques instants, elle se décida à déchirer l'enveloppe et à lire la lettre.

Aussitôt son visage, tout à l'heure enténébré, s'épanouit, son regard eut un rayonnement et elle laissa échapper un petit cri de surprise.

Les ouvrières, qui avaient les yeux sur elle, se mirent à chuchoter.

— Ça va mieux, se disaient-elles, voilà mademoiselle qui prend son air de gaieté; elle va être plus gracieuse et moins bougon.

Rose venait de lire les quelques lignes que Sam lui avaient adressées immédiatement après sa visite à Mme Grégoire.

Elle relut la lettre, puis la glissa dans sa poche, et, quoiqu'elle fût in-

“Je n'avais jamais d'amis, semblait-il...”

Ecrit Miss Rose Madia

Lisez cette HISTOIRE VRAIE du problème tragique d'une jeune fille

ROSE MADIA QUI RACONTE SA PROPRE HISTOIRE...ELLE AIDE ICI SA MÈRE

MES AMIES DISAIENT QUE J'ÉTAIS "UN CHIC TYPE," MAIS LES GARÇONS SEMBLAIENT TOUJOURS M'ÉVITER

QUE J'ENVAIS LE PLAISIR DES AUTRES JEUNES FILLES!

BLESSEE, EMBARRASSÉE, DÉSPÉRÉE... JE FINIS PAR PRIER MA MEILLEURE AMIE DE MÊ DIRE LA FRANCHE VÉRITÉ...

ALLO ROSE!

JEANNE, NE CRAINS PAS DE ME BLESSER... DIS-MOI FRANCHEMENT... POURQUOI LES GARÇONS NE S'OCCUPENT JAMAIS DE MOI.

LES GARÇONS REMARQUENT UNE JOLIE PERSONNE COMME TOI, ROSE... MAIS ILS REMARQUENT AUSSI TES VILAINES DENTS TERNES! ...C'EST ÇA QUI TE FAIT DU TORT!

QUELQUES JOURS APRÈS, JE LISAIS UNE ANNONCE, ET FRANCHEMENT J'ÉTAIS TRÈS SCEPTIQUE

CET ÉCHANTILLON DE PEPSODENT ME PLUT TELLEMENT QUE J'ACHETAI ET EMPLOYAI RÉGULIÈREMENT LA PEPSODENT PENDANT DES MOIS... PUIS UN JOUR, UN GARÇON ME DIT...

PEPSODENT Fait BRILLER les dents!

Envoyez le Coupon Aujourd'hui POUR RECEVOIR UN TUBE POUR GRATUIT DE 7 JOURS DE PEPSODENT

MAIS SACHANT QUE JE N'AVAIS RIEN À PERDRE, JE DÉCIDAI DE METTRE LE COUPON À LA POSTE...

DIS DONC, ROSE, TU DEVRAIS SOURIRE PLUS SOUVENT! QUAND UNE JEUNE FILLE A LES DENTS COMME DES PERLES, ELLE DEVRAIT ÊTRE FORCÉE DE LES MONTRER!

EH BIEN, CE N'EST PAS POUR ME VANTER... MAIS J'AI MAINTENANT BEAUCOUP D'AMIS... (GRÂCE À PEPSODENT) *Rose Madia*

TU AS DÙ SOURIRE À CETTE BALLE DE GOLF POUR QU'ELLE AIT SI BIEN TOMBÉ POUR TOI!

C'EST COMME CELA QU'ELLE M'ENSORCELLE!

ROSE, RÉSERVE-MOI DE CES SOURIRES ENCHANTEURS POUR LA DANSE DE CE SOIR!

GRATIS TUBE DE 7 JOURS DE PEPSODENT!

LE FAIT DE POSTER UN COUPON COMME CELUI-CI CHANGEA TOUT LE COURS DE MA VIE!

Vous avez tout intérêt à poster ce coupon MAINTENANT... et à VOIR, AUX FRAIS DE PEPSODENT... ce que L'IRIUM peut faire pour VOTRE SOURIRE!

Qui sait... le fait de poster ce coupon aujourd'hui pour avoir un TUBE GRATUIT DE PEPSODENT... pourrait peut-être changer le cours de VOTRE vie! Ne tardez pas...

FAITES-LE MAINTENANT!

— POSTEZ LE COUPON AUJOURD'HUI —

THE PEPSODENT CO. OF CANADA LTD. Dépt. 5206, Toronto, Ont.

Veillez m'envoyer, gratis et franco, (indiquer l'un ou l'autre) un tube de 7 jours de Pâte à Dents Pepsodent contenant de L'IRIUM ou une boîte de 7 jours de Poudre à Dents Pepsodent contenant de L'IRIUM.

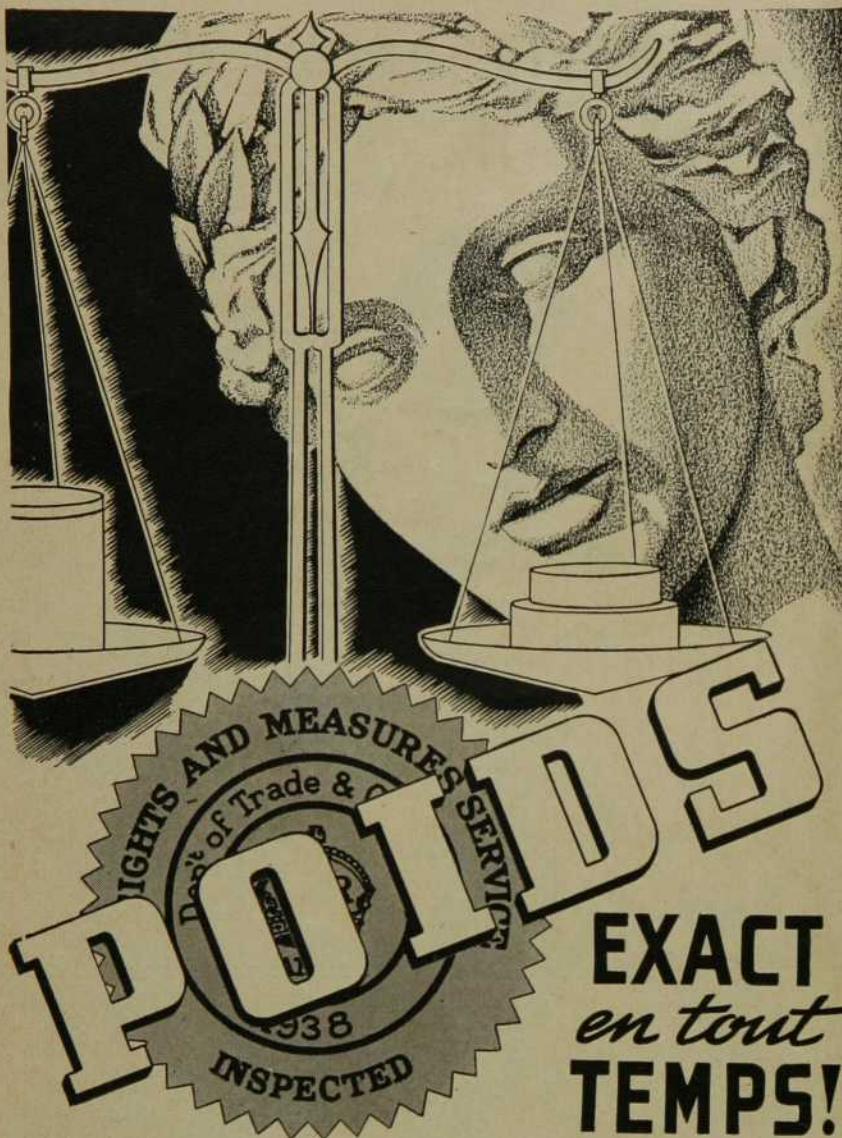
Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

(Un seul échantillon par famille)

25c ET PLUS GRANDS MODÈLES



NE vous êtes-vous jamais rendu compte, chaque année, de la somme totale de vos achats AU POIDS, et de ce que cela voudrait dire pour vous en argent perdu, s'il vous manquait une once ou deux dans la pesée de chacun de ces achats?

Au Canada, toute personne peut, aujourd'hui, faire ses emplettes avec une confiance absolue, grâce à la surveillance continue du service des Poids et Mesures, maintenu par le Ministère du Commerce et de l'Industrie.

Tous les poids et mesures en usage au Canada pour fins commerciales sont vérifiés d'après un étalon officiel de mesure, à l'instar des horloges de l'univers se réglant sur l'observatoire de Greenwich. L'univers compte sur Greenwich pour avoir l'heure EXACTE. Le Canada compte sur le Ministère du Commerce et de l'Industrie pour être certain du poids EXACT.

Ce service est une protection égale pour le marchand et l'acheteur. Le marchand honnête peut vendre avec confiance, sachant qu'il est protégé contre la compétition du marchand peu scrupuleux qui pourrait couper les prix et donner une fausse mesure pour se rembourser. Le client peut aussi acheter en toute confiance que ses intérêts sont sauvegardés, en tant qu'il est humainement possible, par la vérification et la surveillance continues des Inspecteurs du Ministère.

Toutefois, le succès de ce service dépend aussi, en grande partie, de VOTRE coopération. Vérifiez la pesée et la mesure lorsque vous faites vos emplettes. Achetez au poids et en la quantité déterminés. Faites vous-même vos calculs. Surveillez et assurez-vous de recevoir une mesure exacte pour le prix convenu.

TC-381M

MINISTÈRE DU COMMERCE

L'HON. W.-D. EULER, M.P.
Ministre

Ottawa

J.-G. PARMELEE,
Sous-Ministre

tièrement très agitée, elle se remit à l'ouvrage, en poussant un long soupir de soulagement. Il lui semblait qu'elle venait d'être subitement débarrassée d'un poids énorme qui l'écrasait.

Mais qui pouvait-il être cet homme, qui lui disait qu'elle n'avait plus rien à redouter de son ennemie, qui veillait sur elle et se déclarait son protecteur?

Et cet homme était celui-là même qui s'était jeté à l'eau pour la sauver.

Mais, alors, ce n'était donc pas par hasard qu'il s'était trouvé sur le pont au moment de l'attentat? Devait-elle croire que, déjà, il veillait sur elle?

Elle ne savait pas qui il était; mais lui, depuis longtemps, peut-être, la connaissait.

Avait-il donc des raisons pour vouloir rester inconnu? Oui, sans doute, mais quelles raisons?

Rose voulait bien admettre que, par un sentiment de modestie, son sauveur se fût soustrait à ses remerciements, aux témoignages de sa reconnaissance et à l'interrogatoire du commissaire de police; seulement, si sérieuses que fussent les raisons qu'il pouvait avoir à cacher son nom, elle ne comprenait pas pourquoi il ne se faisait point connaître à elle.

Pourquoi, au lieu de lui écrire, n'était-il pas venu la voir pour lui donner des explications qu'elle s'ingéniait à trouver, mais qui ne se présentaient pas à son esprit?

Cette suite de questions que la jeune fille s'adressait, ouvrit un vaste champ à son imagination et aux plus invraisemblables suppositions.

Elle en venait à se demander si celui qui l'avait longtemps poursuivie de ses déclarations d'amour et qui, finalement, dans la maison d'Auteuil lui avait proposé de l'épouser, n'était pas ce mystérieux personnage qui déclarait la prendre sous sa protection; mais elle se souvenait assez de l'écriture de M. Grégoire pour être bien sûre qu'elle ne ressemblait en rien à celle du billet qu'elle avait dans sa poche; et puis, en se rappelant M. Grégoire, cet homme gros et court, obèse, aux grosses joues vermillonnées, elle souriait et secouait la tête, en se disant que ce ne serait jamais ce gros homme, lourd comme un sac de plomb, qui se jetterait dans la Seine pour repêcher quelqu'un prêt à se noyer.

Rose n'en pouvait douter, tout le lui disait, celui qui l'avait sauvée connaissait son implacable ennemie et soit en la menaçant, soit par tout autre moyen, la forcerait à renoncer à ses tentatives de vengeance.

Mais la jeune fille en revenait toujours à se demander:

— Où donc m'a-t-il connue? Que sait-il de moi? A quoi dois-je cet intérêt qu'il me porte?

Elle cherchait dans sa mémoire à qui elle avait pu rendre un service pouvant donner lieu à un pareil dévouement.

Naturellement, elle ne trouvait pas. Était-ce soeur Marie-Anne qui, occultement, à présent, veillait sur elle? Cela n'était guère admissible.

Comme on le voit, maman Rose se perdait dans les conjectures et à travers les hypothèses.

Toutefois elle pensait, et cela avec certitude, qu'il y avait là un nouveau mystère.

Peut-être une autre que Rose aurait pu croire à une farce grossière d'un mauvais plaisant, à une de ces fumisteries, dont la police elle-même et la magistrature ont souvent à se plaindre.

Mais la pensée qu'on eût l'intention de se jouer d'elle, ne vint même pas à maman Rose. Et ce fut heureux pour elle, car le soulagement qu'elle éprouvait de se sentir délivrée d'une

partie de ses craintes, eût été suivi d'une douloureuse déception, qui aurait encore augmenté ses angoisses.

Le soir, elle mangea avec un appétit qui fit grand plaisir à Clarisse.

Celle-ci, qui prenait ses repas avec sa maîtresse, remarqua qu'elle était moins préoccupée et qu'il n'y avait plus sur son visage aucune ombre d'inquiétude et de tristesse.

— Ah mademoiselle, dit-elle, je suis bien contente.

— Pourquoi cela, ma bonne?

— Parce que je vous vois plus gaie.

— Oh! gaie, je ne le suis jamais beaucoup.

— C'est vrai, mademoiselle, mais je vous bien que vous pensez moins à ce qui vous est arrivé l'autre nuit.

— Je n'y veux plus penser du tout, Clarisse.

— Et vous ferez bien, mademoiselle; car, voyez-vous, ça aurait fini par vous rendre malade. Je ne vous le cache pas, ça m'inquiétait de vous voir comme ça toute songeuse, sombre et me parlant à peine, sans compter que vous ne fermiez pas les yeux de la nuit. Enfin je vous retrouve ce soir avec un bon regard, très doux.

Un sourire courut sur les lèvres de la jeune couturière.

— Bien sûr, reprit Clarisse, cette lettre qui est venue ce soir et que je vous ai remise dans l'atelier vous a encore apporté une bonne nouvelle.

— Oui, Clarisse, une excellente nouvelle.

— Quand vous êtes contente, mademoiselle, ça se voit tout de suite. Une autre bonne cliente qui revient; moi, j'ai tout de suite deviné ça; vous verrez elles reviendront toutes, ces belles dames, vous n'en perdrez pas une seule... Par exemple, je voudrais bien savoir où elles pourraient se faire habiller mieux que par vous.

— Il ne manque pas, à Paris, de très bonnes couturières.

— Tout ce que vous voudrez, mademoiselle; mais je prétends, moi, et ce n'est pas pour vous flatter, que pour le bon goût, le cachet, le chic à donner à une robe de soirée ou à un costume, il n'y a pas votre pareille. Allez, elles le savent bien, toutes ces grandes dames; et celles qui vous avaient quittée, on en est encore à se demander pourquoi, sont très heureuses de revenir.

Ah! Dieu de Dieu, quand je vais, le dimanche, me promener aux Champs-Élysées, j'en vois de ces dames, dans de beaux équipages, que ce n'est rien de dire comme elles sont fagotées; c'est à se demander quelle espèce de ravaudeuse ou de couturière de quatre sous les a habillées.

— Vous n'êtes pas généreuse pour les dames qui vont en équipage, Clarisse.

— Peut-être bien, mademoiselle; mais depuis que je suis à votre service, je sais ce que c'est qu'une robe bien faite et qui va bien, et on ne m'empêchera pas de dire que pour le cachet, l'élégance, le grand chic, il n'y a que vous; voilà!

— Dans vos paroles élogieuses, Clarisse, et le feu que vous mettez à les prononcer, je ne veux voir qu'une chose: votre affection pour moi.

— Oh! quant à ça, mademoiselle, c'est vrai, je vous aime beaucoup; c'est que vous êtes bonne, pas fière du tout et que vous méritez bien qu'on vous aime!

— C'est assez, Clarisse; si je vous laissais continuer, vous me feriez rougir.

— C'est bien, mademoiselle, tout ce que l'on ne dit pas, on le pense, et ce que l'on a là, dans le coeur, on le garde.

Rose se retira de bonne heure dans sa chambre, se coucha et ne fit qu'un somme jusqu'au lendemain matin.

Elle avait distribué l'ouvrage à ses ouvrières et travaillait au milieu d'elles, à sa place habituelle, lorsque Clarisse, ouvrant la porte de l'atelier, lui fit un signe qui signifiait :

— Venez !
Elle sortit aussitôt.
— Qui est-ce ? demanda-t-elle.
— M. Jacques Dalbret, répondit Clarisse.

Rose s'élança vers le salon où elle entra comme une bombe.

— Ah ! mon ami, mon ami ! s'écria-t-elle en tendant ses deux mains au jeune homme, je vous attendais.

— Absent de Paris depuis plusieurs jours, je suis revenu hier soir.

— En ne vous voyant pas venir, j'ai bien pensé que vous n'étiez pas à Paris. Je ne vous demande point si vous savez...

— J'ai appris cela à Naples, par un journal français, et j'ai hâte mon retour. C'est épouvantable !

— Heureusement, comme vous le voyez, j'en ai été quitte pour la peur. Une petite toux et encore un peu d'oppression, c'est tout.

— Et vous ne soupçonnez pas qui est l'auteur de ce crime ?

— Comment me faites-vous cette question, monsieur Dalbret ? Vous savez bien qui peut m'en vouloir assez pour me faire assassiner.

— Alors, mademoiselle Rose, vous croyez...

— Je suis sûre... Où donc aurais-je un autre ennemi ? C'est cette femme, toujours cette femme !

— La misérable ! prononça sourdement Dalbret.

— Vous la connaissez, monsieur Dalbret, et vous ne dites pas qui elle est, sachant sans doute que vous ne parlerez pas, votre silence qui semble la protéger, la rend de plus en plus audacieuse. Mais quelle raison a-t-elle encore de m'en vouloir ? Pourquoi continue-t-elle à me poursuivre de sa haine ?

— Je n'en sais rien, je ne comprends pas.

— Rien ne peut donc atteindre cette femme ? Il n'existe donc aucun châtement pour elle ?

Un double éclair sillonna le regard du jeune homme.

— Si, répondit-il d'une voix creuse, il y a un châtement pour cette femme.

— Je le crois, monsieur Jacques, mais, en attendant, elle brave la justice des hommes et celle de Dieu.

— Oui, mais elle sonnera l'heure de son châtement. Si j'étais un justicier, elle aurait été punie depuis longtemps comme elle le mérite. De même que vous n'avez point dénoncé votre ennemie au commissaire de police, retenue par les conséquences qui auraient résulté de vos révélations, je ne peux pas, en démasquant cette femme, provoquer un immense scandale. A une époque, la discrétion m'était imposée et j'en faisais une question d'honneur.

Si je me crois encore obligé à ne pas faire connaître le nom de cette femme, très en vue dans le monde parisien et qui y jouit d'une grande réputation d'honnêteté acquise par son hypocrisie; s'il me répugne de m'ériger en vengeur et de frapper cette femme, je ne suis plus lié aujourd'hui, cependant, par les mêmes considérations qu'autrefois, et, dans l'intérêt de votre tranquillité, mademoiselle Rose, je me propose d'agir.

Après ce monstrueux attentat qui a failli vous coûter la vie, je me reprocherais de ne pas vous défendre, je me considérerais même comme complice de ce crime, si je ne sortais pas de la réserve dont, jusqu'ici, je m'étais fait un devoir.

Silencieusement Rose prit la main de M. Dalbret et la pressa dans la sienne.

Jacques reprit :
— Ne savez-vous pas, maintenant, que est ce brave homme qui vous a sauvée ?

— Il tient absolument à ne pas se faire connaître : mais il m'a écrit.

— Ah !
— Quelques lignes seulement; je vais vous les faire lire, monsieur Jacques.

Rose ouvrit le tiroir d'un meuble et y prit le billet de Sam qu'elle remit au jeune homme.

Après avoir lu, Dalbret resta pendant quelques instants songeur.

— Mademoiselle Rose, dit-il, c'est certain que celui qui a écrit cela, c'est l'homme qui vous a sauvée, il n'y a pas à en douter; il est certain que cet homme connaît votre ennemie et que, ayant en main des preuves de sa culpabilité, il l'a menacée de la livrer à la justice si elle ne renonçait pas à ses odieux projets de vengeance contre vous.

— C'est ce que j'ai pensé, monsieur Jacques.

— Ah ! je donnerais beaucoup pour savoir qui est cet homme, pour le connaître.

— Malheureusement, vous le voyez, il ne veut pas être connu; il faut croire qu'il a pour cela des raisons.

— C'est de toute évidence. Ce personnage mystérieux excite vivement ma curiosité.

— Ne pensez-vous pas, monsieur Jacques, qu'il finira pas par se faire connaître ?

— Peut-être. En attendant, il vous sert occultement. D'ailleurs, il vous le dit dans ces mots : — « Vous n'avez plus rien à craindre; un ami, celui qui vous a sauvée, veille sur vous et vous protège. » Et comment peut-il vous protéger, si ce n'est en mettant votre terrible ennemie dans l'impossibilité absolue de diriger contre vous un nouvel attentat ? Donc il est absolument certain que cet homme connaît la misérable et qu'il la tient par la crainte qu'il a de voir divulguer ses infamies, ses crimes.

— Alors, monsieur Jacques, vous croyez que je puis être tranquille, rassurée ?

— Je n'hésite pas à répondre oui. Votre protecteur inconnu, mademoiselle Rose, a fait, j'en suis convaincu, ce que je me proposais de faire moi-même pour désarmer votre ennemie et l'obliger à ne plus rien tenter contre vous. Mais comme il n'est pas inutile que vous ayez deux défenseurs avec une femme pareille, elle saura qu'elle a en moi, maintenant, un second adversaire qui n'hésiterait pas à la briser.

Tout à l'heure, mademoiselle Rose, vous vous demandiez pourquoi elle continuait à vous poursuivre de sa haine ?

— Je me le demande toujours, monsieur Jacques.

— Je m'adresse cette même question. Cette femme est jalouse et haineuse; qu'à une époque elle ait été jalouse de vous et vous ait prise en haine, alors que vous étiez sa rivale et que vous pouviez, croyait-elle, l'empêcher de mettre à exécution ses infâmes projets de vengeance concernant ce pauvre de Lineuil — elle n'a que trop bien réussi hélas ! à se venger — son animosité contre vous s'expliquerait jusqu'à un certain point; mais elle s'est vengée comme elle le voulait, peut-être mieux encore qu'elle ne le voulait, de ce malheureux qui l'avait quittée, comme vous, d'ailleurs, pour en épouser une autre, et les motifs qui la faisaient agir n'existant plus, il est difficile d'admettre que ses sombres fureurs de ce temps-là ne se soient pas apaisées.

"Vous adorerez protéger ce CHARME DÉLICAT ainsi"

dit JOAN BLONDELL



VOICI LA MEILLEURE FAÇON DE PROTÉGER CE CHARME FÉMININ DÉLICAT - EMPLOYEZ LE SAVON DE TOILETTE LUX COMME BAIN DE BEAUTÉ

SI CE CHARME DÉLICAT MANQUE, AUCUN AUTRE NE COMPTE - ÉVITEZ DONC DE FROISSER !

ÉTOILE DES WARNER FRÈRES

Son charme vous a séduit sur l'écran. Maintenant vous voyez cette charmante petite étoile captivante dans sa salle de bains à Hollywood. "J'emploie toujours le Savon de Toilette Lux pour le bain également," dit-elle.

Partout les jeunes filles avisées adoptent ce conseil de Joan Blondell — donnez un *doux* parfum à votre peau à la manière de Hollywood ! La mousse ACTIVE du Savon de Toilette Lux enlève transpiration, poussière et souillures à *fond* ! Vous adorerez ce doux savon blanc pur qui parfume la peau, la rend séduisante !

LA MOUSSE ACTIVE RAFRAÎCHIT LA PEAU, LUI DONNE UN PARFUM DOUX ET EXQUIS - ESSAYEZ CE BAIN DE BEAUTÉ ! VOUS L'ADOREREZ !



9 Etoiles de l'Ecran sur 10 l'emploient



A son anniversaire,
offrez-lui le cadeau
par excellence

•
**LES
TROIS GRANDS
MAGAZINES**

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

Si vous avez l'intention de lui offrir à sa fête un cadeau de cinq dollars, envoyez-nous cette somme et nous lui adresserons régulièrement ces trois magazines. Remplissez tout simplement le coupon ci-dessous.

Cette offre exceptionnelle de \$5.00
est pour le Canada seulement

**COUPON D'ABONNEMENT
POUR ANNIVERSAIRES**

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
878, rue de Bullion, Montréal, Canada.

Il faut donc qu'il y ait autre chose que vous et moi ignorons. Qu'est-ce ? Voilà ce qu'il faudrait savoir.

— Mais, monsieur Jacques, je ne vois pas...

— Je ne vois pas plus que vous, mademoiselle Rose; mais j'en ai la conviction, il y a autre chose.

— Je n'avais point pensé qu'elle pût avoir un nouveau sujet de haine contre moi.

— Il existe, pourtant, et il faut qu'il soit bien puissant pour qu'elle n'ait pas reculé devant un crime.

— Mon Dieu, vous m'effrayez !

— Non, ne soyez pas effrayée. Vous devez être rassurée, au contraire, puisque vous avez contre votre ennemie deux défenseurs. Non, mademoiselle Rose, ne vous tourmentez pas; comptez sur vos amis, celui qui ne veut pas se faire connaître et moi; oui, comptez sur nous et laissez-nous faire.

— Oh ! m'en vouloir ainsi, à moi, qui ne suis qu'une pauvre fille !

— Oui, mademoiselle Rose, mais vous êtes jolie.

La jeune fille regarda anxieusement Dalbret.

— Monsieur Jacques, fit-elle, je ne comprends pas.

— Vous ne pouvez pas comprendre, répliqua le jeune homme, ébauchant un sourire. Je vous ai dit : Il y a autre chose... Eh bien, je chercherai et je trouverai : cette autre chose, je la connaîtrai !

Il hocha la tête et continua :

— Quelque chose me dit que pour cette femme l'heure du châtement ne tardera pas à sonner.

Jacques Dalbret prit congé de maman Rose, après lui avoir encore adressé des paroles tout à fait rassurantes.

Il descendit l'escalier tout songeur. Il se disait :

— Maurice Vibert s'est chargé des illustrations du livre posthume de ce malheureux jeune homme, tué par de Lineuil, et dont on a peut-être beaucoup trop vanté le talent; Maurice est reçu chez M. Grégoire, je le sais; il est joli garçon, de plus un artiste de réelle valeur... et je connais Fernande. Mais Maurice aime Rose, il l'aime de toute la puissance de son âme... Moins faible que le pauvre René, il a résisté aux tentatives de séduction de la charmeuse... Alors tout s'explique.

Pourtant, ajouta-t-il après un silence, je peux me tromper... Il faut voir !

V

NOUVELLE TENTATIVE

MME GRÉGOIRE était bien la femme la plus extraordinaire qui eût peut-être jamais existé.

Nous l'avons vue trembler, écrasée sous le regard terrible de William Sam, mais son épouvante et le grand trouble de son esprit n'avaient pas été de longue durée; dès le lendemain de la visite de l'ancien marin, elle s'était ressaisie, avait retrouvé tout son sang-froid et repris complètement possession d'elle-même.

La nuit avait passé sur les furieux coups de lanière que lui avait administrés le bon Sam, qui n'avait jamais complètement étouffé en lui la nature sauvage, révoltée et indomptée de notre ami Zizi d'autrefois.

Et elle s'était dit :

— Retenu par son affection bête pour M. Grégoire, il ne dira rien; du reste, il m'en a donné l'assurance.

Et elle s'était rassurée.

Malgré le grand danger qu'elle venait de courir, qui, en somme, la menaçait encore et ne pouvait cesser d'être, comme l'épée de Damoclès, suspendu sur sa tête, après avoir été

si près de sa perte et du châtement, elle n'éprouvait pas le moindre regret de ses actions criminelles et moins encore la pensée de se repentir.

Toujours impunie, il semblait qu'elle n'en devint que plus audacieuse. On aurait pu dire que son audace bravait tout et, nous l'avons dit déjà, défiait Dieu lui-même.

Tout a une fin cependant. Mais elle n'était point troublée par cette pensée que le moment viendrait où, fatalement, elle serait brisée.

Elle ne prévoyait rien, ne voulait voir que ses satisfactions personnelles, et elle s'aveuglait à ce point de se croire inattaquable.

L'abîme devant elle, à ses pieds, ne lui aurait pas fait faire un bond en arrière. Comme le taureau dans l'arène, rendu furieux, elle se précipitait en avant, tête baissée. Encore pareille au taureau, affolé par l'étoffe rouge aussi, quand un obstacle se dressait en face d'elle.

Maman Rose avait été un de ces obstacles et nous savons si la jolie couturière avait excité les sombres fureurs de la terrible Fernande.

Cependant, malgré sa haine pour la mère du petit René et la jalousie qui la mordait cruellement au cœur, Mme Grégoire, avait décidé de ne plus rien tenter contre la couturière, de ne plus s'occuper d'elle, ou plutôt de ne plus avoir de préoccupation à son sujet.

C'est que, d'une part, il y avait la menace de Sam, prêt à devenir un vengeur, et que, d'autre part, elle avait appris que si Maurice Vibert aimait la couturière, celle-ci restait absolument insensible à l'amour de l'artiste, et avait même repoussé très froidement l'offre qu'il lui avait faite de l'épouser.

Elle ne pouvait donc plus considérer l'ancienne amie blonde de René de Lineuil comme une rivale dangereuse, et elle n'avait pas à désespérer de vaincre la résistance que Maurice opposait à ses manoeuvres suggestives et de le voir un jour, finalement, tomber à ses pieds.

Il fallait que son amour pour l'artiste fût bien puissant pour avoir résisté à la froideur du jeune homme, et surtout aux humiliations, si blessantes pour une femme, qu'elle avait supportées sans colère.

Loin de là, l'extrême froideur de Maurice, son calme devant elle, son parti pris de ne pas vouloir comprendre avaient donné plus de force encore à son amour.

Pendant quelque temps, elle s'était abstenue, non sans se faire violence, de rendre visite au jeune homme dans son atelier. De son côté, Maurice n'avait pas reparu à l'hôtel Grégoire. Il travaillait, n'avait pas un instant à lui.

Excellent prétexte à invoquer que celui du surmenage, pour être dispensé de faire des visites.

Du reste, les illustrations du fameux volume de poésies posthumes étaient terminées, sauf, trois ou quatre; elles étaient même sorties des mains du graveur et déjà livrées à l'imprimeur. L'artiste n'avait plus à les soumettre à Mme et à M. Grégoire qui, d'ailleurs, s'en étaient toujours rapportés à son talent et à son goût d'artiste.

— Enfin, se disait Maurice, cette étonnante Mme Grégoire va probablement ne plus venir me troubler dans mon travail et ma tranquillité.

Il avait été parlé du portrait à faire de Mme Grégoire.

— Bah ! pensait le jeune homme, une de ces fantaisies de jolie femme qu'une autre fait vite oublier. Il ne serait plus jamais question de ce portrait.

L'artiste ne doutait point de la véritable intention qu'avait eue Mme

Grégoire d'avoir son portrait, peint par Maurice Vibert, afin, avait-elle dit, de l'offrir à son mari.

Rêvant déjà que le jeune homme l'aimait, elle avait imaginé ce moyen de se ménager avec lui de longs tête-à-tête.

M. Grégoire ne pensait plus au portrait; mais Fernande, qui ne songeait qu'à se rapprocher de Maurice et à renouveler ses tentatives de séduction, dit un soir à son mari :

— Nous ne voyons plus M. Vibert, il oublie, il me semble, qu'il doit faire mon portrait.

— Tiens-tu donc tant que cela à ce portrait, Fernande ?

— Mais j'y tiens absolument, mon ami, d'autant plus qu'il est pour vous; j'ai déjà désigné la place qu'il aura dans votre cabinet, au-dessus de votre bureau.

— Pour que je t'aie constamment sous les yeux ?

— Voilà, il a deviné, le gros chéri !

— Va, Fernande, je n'ai pas besoin d'avoir le portrait de ma femme adorée pour que son image soit toujours devant mes yeux. Cependant, je te remercie de tout coeur de ton excellente intention, et il me sera agréable d'avoir ton portrait dans mon cabinet. Mais M. Vibert n'en parle plus.

— Vous comprenez bien que ce n'est pas lui qui viendra quémander ici le moyen de gagner deux ou trois billets de mille francs.

— Sans doute, mais il doit être très occupé.

— C'est certain; comme à tous les artistes de talent, le travail ne lui manque jamais; mais je ne demande pas qu'il fasse mon portrait dans un temps voulu; pour ne pas nuire à ses autres travaux, il prendra tout le temps qu'il voudra; je poserai aussi longtemps qu'il sera nécessaire, deux, trois, quatre mois, s'il le faut.

— Mais, ma chère Fernande, tu perdrais patience, et puis ce serait l'imposer une très grande fatigue.

— Je ne dis pas non, mon ami; mais une femme doit bien faire quelque chose pour son cher mari.

— Il faut toujours que tu aies le dernier mot, ma chérie; tiens, tu es adorable... Alors nous allons relancer M. Vibert ?

— Sans doute, puisque c'est nécessaire.

— Eh bien, je lui écrirai.

— Quand ?

— Mais demain, dès ce soir, si tu veux.

— Ne vaudrait-il pas mieux que vous lui fassiez une visite ?

— Au fait, c'est vrai, j'irai le voir.

— Demain dans la matinée ?

— Oui, demain dans la matinée.

— Tiens, tu es gentil, mon gros loulou !

Et, câline, l'enveloppant de son regard très doux, elle offrit sa joue au baiser de M. Grégoire.

— Ah ! tu ne sais pas ? reprit-elle.

— Eh bien, chérie ?

— Je t'accompagnerai.

— Chez M. Vibert ?

— Oui. Est-ce que cela te contrarie ?

— Moi ? mais pas le moins du monde... Je suis enchanté, au contraire.

— A la bonne heure !

— Ah ! ah ! il n'y aura pas à dire ceci, cela, mon bel ami M. l'artiste, il faudra s'exécuter. Ce que femme veut, Dieu le veut; n'est-il pas vrai, ma chère Fernande ?

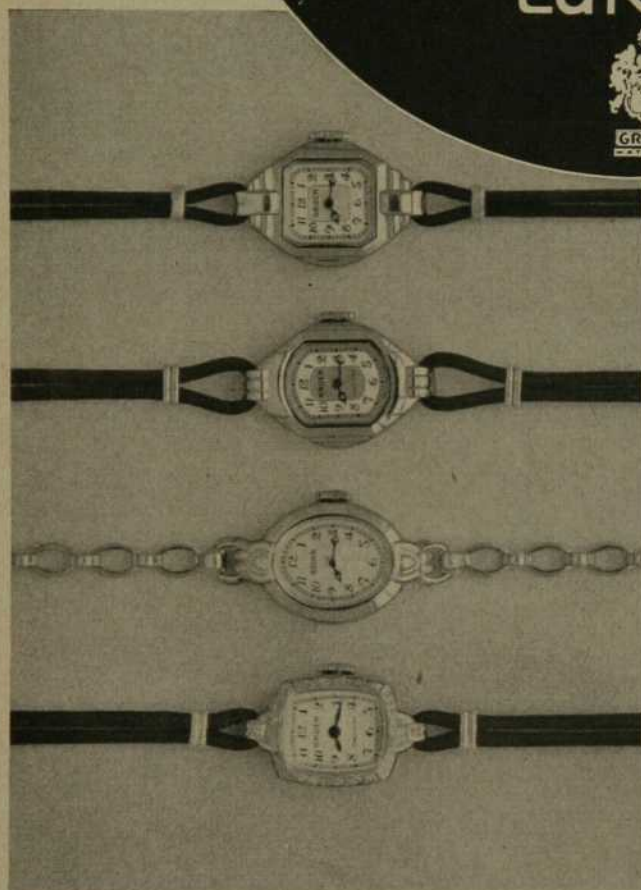
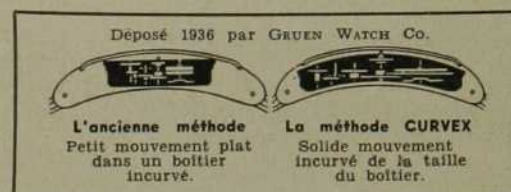
— Pas toujours, mon ami, répondit-elle, pendant qu'un pli amer contractait ses lèvres.

(Lire la suite page 38)

Pourquoi une montre de poignet devrait avoir un Mouvement Incurvé



La "CURVEX" est construite selon un principe entièrement nouveau, bouleversant l'industrie horlogère, conçu et appliqué exclusivement par GRUEN, et vous offrant enfin une montre-bracelet ayant la précision d'une montre de poche. Le Mouvement "CURVEX" remplit en effet exactement son boîtier très spacieux, permettant ainsi l'utilisation d'organes plus forts, plus solides, et donc plus précis. Méfiez-vous des imitations ! GRUEN est le SEUL fabricant de "CURVEX", et SEULS les dépositaires de GRUEN ont le privilège de vendre des "CURVEX".



LADY PRETORIA
15 rubis..... \$29.75

ANITA — 17 rubis
" Précision " \$33.75

PRETORIA MINUET
15 rubis. Boîtier
serti de deux dia-
mants..... \$42.50

BANFF — 17 rubis
" Précision ". Boî-
tier or blanc 14 ca-
rats, serti de 20
diamants..... \$89.50

VICTOR
15 rubis..... \$29.75

KENT
15 rubis..... \$24.75

DOWNING
15 rubis..... \$29.75

CLAYTON
17 rubis..... \$37.50



Depuis 1874, toutes les personnes averties ont choisi la fameuse montre "GRUEN", la seule qui répondait parfaitement à leurs goûts et à leurs besoins.

Par le style racé et la haute précision de ses montres, le nom de "GRUEN"

reste dans le domaine de l'horlogerie, le symbole de la perfection indiscutable.

Et, aujourd'hui, comme toujours, la merveilleuse montre "GRUEN", solide, précise, d'un style sobre et élégant, jamais dépréciée, représente l'une des meilleures valeurs que vous puissiez obtenir pour votre argent.



GRUEN

Le nom célèbre dans le monde entier

La Montre de Précision

COMMENCEZ BIEN LA JOURNÉE

Soyez de ceux qui n'ont jamais le "bleu" ! Commencez la journée plein d'entrain. Essayez la recette Feen-a-mint de santé débordante. Feen-a-mint, ce délicieux laxatif-gomme à mâcher assure une aide facile et normale. Le mâchage facilite la digestion en accroissant l'afflux de sucres digestifs, pendant que le laxatif sans goût s'en va agir doucement mais sûrement dans le gros intestin pour en provoquer le bon fonctionnement. Feen-a-mint vous offre un moyen facile et agréable d'ensevelir votre existence! Ayez-en un paquet aujourd'hui chez votre pharmacien. Mâchez Feen-a-mint ce soir et demain vous vous éveillerez en chantant!



34MF

Feen-a-mint
LE LAXATIF-GOMME À MÂCHER



FORTIFIEZ VOTRE SANTE

Toutes les femmes doivent être belles et vigoureuses. Employez le Traitement Myrriam Dubreuil.

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbre et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon. Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :

Jeu. et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
5941, Avenue Delorimier
Boite Postale 2353, Place d'Armes
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____
Rue _____
Ville _____ Prov. _____

(Suite de la page 36)
— C'est bien, c'est bien, dit M. Grégoire, nous verrons ça !

Maurice Vibert, émule de Gustave Doré et s'efforçant de marcher sur les traces de ce grand artiste, quittait volontiers, nous le savons, le crayon du dessinateur sur bois pour prendre la palette et ses pinceaux.

Il travaillait à un tableau qu'il destinait au prochain Salon. C'était une délicieuse scène d'intérieur représentant une jeune mère, en négligé du matin, jouant avec son enfant, un joli bébé rieur, aux joues roses bouffies, et aux cheveux blonds bouclés autour de la tête.

On frappa à la porte de l'atelier.
— Entre donc, cria Maurice, croyant que c'était un de ses camarades qui venait le voir, tu sais bien que ma porte n'est jamais verrouillée.

M. et Mme Grégoire, tous deux souriants, pénétrèrent dans l'atelier. L'artiste devint aussi tôt rouge comme un coquelicot.

— Oh ! excusez-moi, madame et monsieur, balbutia-t-il, je m'attendais si peu à l'honneur que vous me faites !

— Nous venons vous voir, monsieur Vibert, dit M. Grégoire, pour causer un instant avec vous; cependant, si nous vous dérangeons...

— Je sais toujours prendre le temps de causer avec les personnes qui me font l'honneur de venir dans mon atelier, répondit le jeune homme.

Vivement il se débarrassa de sa palette et des pinceaux qu'il avait à la main; puis il invita les visiteurs à s'asseoir sur le divan.

Mais, avant, le mari et la femme s'approchèrent du tableau presque achevé et l'examinèrent.

— Très joli, dit M. Grégoire.

— Tout à fait charmant, amplifia Fernande; cette maman est ravissante, et le bébé, qui rit de si bon coeur, est adorable.

— Tous nos compliments, monsieur Vibert, reprit M. Grégoire.

Le jeune homme s'inclina.

Mme Grégoire prononça quelques paroles à l'oreille de son mari.

— Mais oui, mais oui, répondit-il. Et s'adressant à l'artiste :

— Vous destinez sans doute ce tableau à la prochaine exposition des beaux-arts ?

— Oui, monsieur.

— Est-ce qu'il vous a déjà été acheté ?

— Non, monsieur.

— Dans ce cas, monsieur Vibert, Mme Grégoire et moi le retenons.

Dès le jour du vernissage, il pourra être désigné comme vendu. Nous ne parlons pas du prix, qui sera celui que vous fixerez.

— C'est bien, monsieur, répondit le jeune homme, nous nous entendons facilement à ce sujet.

M. Grégoire s'assit sur le divan, pendant que Fernande, dont les yeux furetaient partout, faisait le tour de l'atelier.

Tout en entrant, son regard s'était instinctivement porté sur la place qu'elle avait vue occupée par le portrait de maman Rose. Mais il n'était plus là. Et c'était lui que ses yeux cherchaient. Elle dut se convaincre que la belle peinture n'était plus dans l'atelier.

— Que peut-il en avoir fait ? se demandait-elle. Il ne l'a certainement pas donné à la couturière, puisqu'il l'a fait à son insu et qu'il aurait craint de ne pas être même remercié.

Mais pourquoi l'a-t-il enlevé de son atelier ? Aurait-il deviné... C'est peu probable; je crois plutôt qu'il a voulu dérober à tous les yeux l'image de son adorée. C'est un trésor pour lui et, comme un avare, il le cache. En vérité, peut-on comprendre qu'il se soit entiché ainsi d'une fille qui ne

lui répond que par l'indifférence et un froid dédain ?

Les voilà, ces hommes; quand l'amour, avec toutes les délices qu'il promet, vient à eux, ils le repoussent pour courir après une chimère.

Maurice, laissant Mme Grégoire faire l'inventaire de son atelier, s'était assis sur un escabeau en face de M. Grégoire.

— Cher monsieur Vibert, dit le mari de Fernande, nous ne vous avons pas vu depuis longtemps; nous trouvons, Mme Grégoire et moi, que vous nous négligez beaucoup.

— Il ne faut pas m'en vouloir, monsieur, j'ai tellement à faire.

— Oh ! nous savons que vous êtes très occupé; mais, s'il n'en était pas ainsi, vous seriez sans excuse; car, par l'accueil qui vous a toujours été fait, vous savez que nous serons toujours charmés de vous recevoir.

— Je n'ai eu qu'à me louer de votre extrême bienveillance.

— J'aurais pu vous écrire pour vous prier de venir causer avec nous, en déjeunant; mais pour vous éviter un trop grand dérangement, nous avons préféré venir vous trouver.

— Et c'est vous, monsieur et madame Grégoire, qui vous dérangez; j'en suis tout confus.

La jeune femme s'était approchée.

— M. Grégoire et moi voulions vous faire une surprise, monsieur, dit-elle en prenant place sur le divan à côté de son mari.

— Une surprise des plus agréables, madame, répondit l'artiste.

— Et puis, monsieur, depuis longtemps nous avons le désir de voir votre atelier.

— Ça, c'est vrai, dit M. Grégoire, toujours prêt à approuver les paroles de sa femme.

— Si c'est de la curiosité, reprit Fernande, elle est justifiée par notre amitié pour vous; d'ailleurs, nous n'avons qu'à nous féliciter de la visite que nous vous faisons, puisque nous avons eu l'occasion de voir avant tout le monde votre oeuvre nouvelle.

— Et d'en faire l'heureuse acquisition, ajouta M. Grégoire.

Assez embarrassé, et ne sachant que dire, l'artiste se contentait de répondre par des mouvements de tête.

Et puis il était fort troublé par le regard de Fernande, opiniâtrement attaché sur lui. M. Grégoire, qui, d'instinct, ne voulait jamais rien voir, ne s'apercevait point que sa chère femme dévorait le jeune homme des yeux.

— Maintenant, monsieur Vibert, dit-il, il faut que nous vous fassions connaître l'objet de notre visite.

Maurice regarda M. Grégoire avec étonnement.

— Est-ce que vous ne devinez pas un peu ?

— Non, monsieur.

— Vous nous avez fait une promesse.

— Une promesse ? répéta l'artiste.

— Oui, monsieur Vibert, et, certainement, vous ne l'avez pas oubliée. Eh bien, continua gaiement M. Grégoire, nous venons vous mettre en demeure de la tenir... Ah ! ah ! il va falloir vous exécuter !

— Mais, monsieur, balbutia l'artiste, en portant la main à son front, comme cherchant à se souvenir.

— Auriez-vous réellement oublié ? S'il en est ainsi, je vais vous rafraîchir la mémoire. Cher monsieur Vibert, vous avez promis de faire le portrait de Mme Grégoire.

— C'est vrai, je me souviens, répondit le jeune homme, dissimulant mal sa contrariété; mais je pensais qu'il ne serait pas donné suite au désir exprimé par Mme Grégoire.

— Comme vous le voyez, mon jeune ami, vous vous trompiez, Mme

JEUNESSE !



DES milliers de femmes seraient jeunes, même après la quarantaine si elles n'étaient esclaves des maux particuliers à leur sexe, si la douleur ne les rendait nerveuses, irritables, incapables de goûter les bonnes choses de la vie !

Nous invitons ces femmes souffrantes à prendre régulièrement des Pilules FEMOL. FEMOL est mieux qu'un simple calmant : ce concentré végétal va à la source du mal, soulage la douleur, tonifie les organes particuliers au sexe féminin et les rend plus aptes à remplir leurs fonctions naturelles.

Demandez donc FEMOL à votre pharmacien. Chaque boîte renferme une brochure médicale indispensable à la femme.

POUR LA JEUNE FILLE — POUR LA MAMAN — POUR LE RETOUR D'ÂGE

FEMOL

CONCENTRÉ PUREMENT VÉGÉTAL



Partez Cette Superbe BAGUE PHOTO Dernière Nouveauté !

Mallez-nous votre photo ou instantané favori et nous le reproduisons dans cette superbe Bague Photo, artistiquement repoussée. Ajustable. S'ajuste à tous les doigts. Votre choix, fini couleur or nature

Pas de droits élevés à payer.

ou blanc. Découpez l'annonce et mallez-la avec la photo à reproduire et Bon de Poste pour seulement 69c. Colorée à la main par artistes, 25c en plus. Toutes les Photos renvoyées.

69c
REX MAIL ORDER CO. LTD., DEPT. 12
1125 Rue Montcalm, Montréal.

POINTS NOIRS

Achetez chez votre pharmacien deux onces de peroxine en poudre. Saupoudrez-en un linge mouillé d'eau chaude et frottez doucement la figure. Tous les points noirs sont dissous. C'est la méthode sûre et facile d'enlever les points noirs. Ayez un teint de Hollywood.

12 VERGES DE CRÊPE À ROBES \$3.29

Sole rayon anglaise importée. Modèles fleuris et de fantaisie. Couleurs à la mode. Largeur de 36 pouces. Notre prix régulier, 75c la verge. Longueurs de 4 verges. Livraison C. O. D., plus quelques sous d'affranchissement. Remboursement si non satisfaction.

TEXILE MILLS
Dépt. S.L. Montréal

Grégoire tient absolument à avoir son portrait signé de votre nom.

— Oui, monsieur, appuya Fernande.

— Vous savez, cher monsieur Vibert continua M. Grégoire, que ce portrait est pour moi... Mon Dieu, oui, c'est un présent que veut me faire ma chère Fernande. C'est ainsi que deux époux bien unis, qui se comprennent et qui s'aiment, se prouvent leur affection en se faisant réciproquement des cadeaux... Hé, hé, vous verrez cela un de ces jours, mon jeune ami, quand vous serez en ménage avec une gentille petite femme qui vous aimera et que vous adorerez!

Cette allusion au mariage du jeune homme ne fut pas du goût de Fernande, car elle fronça les sourcils et pinça ses lèvres.

— Ce portrait que vous allez faire, poursuivit M. Grégoire, a déjà sa place marquée dans mon cabinet, et je n'ai pas besoin de vous dire si c'est une belle place... C'est ma chère Fernande qui l'a choisie. Eh bien, cher monsieur Vibert, quand allez-vous commencer? Tout de suite, n'est-ce pas? Mme Grégoire est impatiente d'avoir ce portrait et je ne le suis pas moins qu'elle.

— C'est que je suis bien surchargé de besogne, hasarda le jeune homme.

— Nous le savons; mais vous prenez vos dispositions pour que cela ne porte point préjudice à vos autres travaux.

— Vos heures seront les miennes, monsieur, dit Fernande.

— Oui, madame; mais ce sera long, très long.

— Nous vous donnerons tout le temps nécessaire, dit M. Grégoire.

— Madame se fatiguera.

— Ne croyez pas cela, répliqua vivement M. Grégoire; tenez, Fernande me disait hier: je poserai deux mois, trois mois, quatre mois, s'il le faut. Et quand je lui faisais justement observer qu'elle s'imposerait une très grande fatigue, elle me répondit gentiment: — Une femme doit bien faire quelque chose pour son cher mari! Hein, est-elle assez charmante, Mme Grégoire?

Enfin, cher monsieur Vibert, vous ne pouvez pas nous répondre non; vous avez promis, positivement promis, et vous ne pouvez vous retrancher derrière aucune excuse.

Pour vous, le grand pas à faire, c'est de vous y mettre; commencez, cher monsieur, tout est là.

Le jeune homme ne pouvait battre en retraite, sans casser brutalement les vitres; mais il était trop galant homme et surtout trop discret, pour mettre la jeune femme dans une situation pénible devant son mari.

Maurice n'était pas un goujat, il ne pouvait répondre à M. Grégoire: — Je ne veux pas faire le portrait de madame, parce que ses manières avec moi ne me plaisent point.

— Eh bien, soit, dit-il, nous commencerons.

— Quand?

— Aussitôt que madame le voudra.

— Alors dès demain, monsieur Vibert, dit Fernande.

Son regard rayonnait.

— Le matin ou dans l'après-midi je serai à votre disposition, ajouta-t-elle.

— Vous obliger à venir le matin serait trop exiger, répondit le jeune homme; pour vous, madame, l'après-midi est préférable.

— A quelle heure?

— L'heure à laquelle vous arriverez.

— Alors vers trois heures?

— Oui, madame.

— Puisque mon mari désire si vivement que vous commenciez, monsieur Maurice, je viendrai demain.

— Il y a une chose que nous pourrions faire, madame.

— Quelle chose?

— Pour que vous ayez moins à vous déranger et vous éviter la fatigue et l'ennui d'un certain nombre de séances, vous pourriez me confier une de vos photographies dont je me servais d'abord pour les lignes de mon dessin.

— Oh! non, non, répliqua-t-elle vivement, ne me parlez pas de cela; la beauté d'un portrait est beaucoup dans la pose donnée à la tête; vous ne trouveriez pas cette pose dans une photographie, si belle et si parfaite qu'elle fût. Non, monsieur Maurice, pas de photographie, vous devez prendre sur moi-même les lignes de votre dessin, la ressemblance n'en sera que plus certaine.

— Oui, cher monsieur Vibert, approuva le mari, c'est sur le vif que vous devez prendre Mme Grégoire.

L'artiste s'inclina silencieusement.

— Mon ami, reprit Fernande en se levant, maintenant que tout est convenu, laissons travailler M. Vibert.

M. Grégoire se leva à son tour et le jeune homme le accompagna jusque sur le palier.

— A demain, monsieur Maurice, à trois heures, lui dit Fernande avec son plus gracieux sourire.

L'artiste rentra soucieux dans son atelier.

— Elle est tenace, Mme Grégoire, murmura-t-il, en reprenant sa palette et ses pinceaux. Ah! je sais bien pourquoi elle tient tant à ce que je fasse son portrait... Je croyais l'avoir découragée, mais non. Ce n'est donc pas un caprice de femme qui s'ennuie et cherche à se distraire? Si c'est véritablement de l'amour, une passion, tant pis pour elle. Et pourtant, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour la repousser, la dégoûter de moi.

Ah! ah! elle revient à la charge... Eh bien, elle perdra encore son temps et ses peines; et quand elle sera bien convaincue que le charme de ses beaux yeux me laisse froid, que je suis insensible à tout ce qu'elle peut me dire, elle finira bien par me laisser tranquille.

Je le ferai son portrait et je n'ai pas à m'effrayer de ses visites. Après tout, si terrible qu'elle soit, cette Mme Grégoire, elle ne me prendra pas de force.

Et, tranquillement, Maurice se remit à travailler, en pensant aux magnifiques cheveux blonds et aux admirables yeux bleus de maman Rose.

VI

IL EST DE MARBRE

TROIS fois par semaine, généralement à trois heures précises, Fernande faisait son entrée dans l'atelier du jeune peintre; mais elle arrivait souvent une demi-heure plus tôt pour être plus longtemps avec le jeune homme.

— J'arrive avant l'heure, lui disait-elle, mais que je ne vous dérange point, ne quittez pas votre travail, monsieur Maurice; vous savez que j'éprouve un grand plaisir à vous voir peindre ou dessiner. Je m'assieds, et quand vous vous mettez tout à l'heure à mon portrait, j'aurai la figure reposée. Vous dites toujours que j'ai les yeux trop brillants et le teint trop animé.

— C'est vrai, madame, répondit le jeune homme sans cesser de travailler, je vous recommande d'être calme, afin que votre physionomie n'ait pas cette mobilité, parfois désespérante; il ne vous est plus interdit de bouger, de parler, de vous lever et de marcher un peu; mais pour que je saisisse bien votre ressemblance, il ne faut pas que

LE SECRET

du charme



MODELE 2887

TYPES DE BUSTE "GOTHIC"

MAIN	JUNIOR
MOYEN	MOYEN-PLEIN
PLEIN	TRES GROS
MOYEN-PROFOND	

TOUTES LES GRANDEURS DANS TOUS LES MODELES

Rien n'ajoutera plus à votre charme qu'un buste jeune, ferme, moulé à la perfection dans une Brassière Gothic. Exécutées dans sept modèles différents qui s'adaptent aux divers types de tailles, les Gothic vous apportent la fameuse Arche Cordtex, qui supporte fermement le buste par en dessous. Demandez un essayage aujourd'hui. Dans tous les bons magasins. Toutes les grandeurs, divers prix.

GOTHIC Cordtex par *Draft*

CONFECTIONNEES PAR LES FABRICANTS DES CELEBRES CORSETS HUBACK, FLAT-ER-BACK, D&A, JUNIOR SET ET SESAME

LA COMPAGNIE DOMINION CORSET (LIMITEE) - QUEBEC, P.Q.



Fatigue Sans Relâche

Dénote l'épuisement des nerfs

Le traitement ordinaire pour la fatigue est le repos. Cependant, si la dépression nerveuse est la cause de vos sensations de lassitude, vous êtes agité, incapable de dormir, irritable et ne pouvez goûter ni repos, ni sommeil.

Vous êtes alors enclin aux ennuis et aux aigreurs, à l'impatience et la mauvaise humeur, à l'indigestion et aux maux de tête. Le repos, la tranquillité ou le sommeil sont presque impossibles en pareil cas.

Il est nécessaire alors de refaire votre réserve de force nerveuse au moyen d'un traitement restaurateur tel que la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs. Votre

système nerveux ayant fait banqueroute, vous avez besoin de vigueur et d'énergie nouvelles.

La Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs se recommande par son propre record d'efficacité éprouvé par le temps dans des milliers de cas comme le vôtre. Etant composée des véritables ingrédients qui contribuent à enrichir le sang, la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs engendre une force nerveuse nouvelle provenant du sang riche et rouge qu'elle a créé. C'est pourquoi, chaque dose que vous prenez devrait vous aider à rétablir votre santé, votre vigueur et votre vitalité.

Nourriture du Dr Chase

Pour les nerfs



LA BEAUTÉ PHYSIQUE C'EST LA JOIE DE VIVRE

Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie? Délaisée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? De vertiges? De migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons comme par enchantement. De jour en jour votre teint s'éclaircira, vous redeviendrez plus gaie, plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO «A».

CORRESPONDANCE STRICTEMENT
CONFIDENTIELLE
HEURES DE BUREAU
3 heures à 6 heures
Mercredi et Samedi

LES PRODUITS SANO ENRG
5920 Ave Durocher
Casier Postal 2134 (Place d'Armes)
Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous

Votre nom

Votre adresse

Prov.

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Traitement de ses maladies.
Dressage du chien de traîneau.

175 ILLUSTRATIONS

Prix : \$1.25

En vente partout ou chez
l'auteur

ALBERT PLEAU

St-Vincent de Paul, (Co Laval), P.Q.

l'expression de votre regard et de votre visage change à chaque instant.

— Enfin vous trouvez que mon portrait est difficile à faire.

— Dame oui, un peu.

— Cependant, il sera d'une ressemblance parfaite.

— S'il devait en être autrement, je ne l'achèverais pas.

— Je comprends cela. Mais vous aurez raison de toutes ces difficultés que vous rencontrez, que je vous crée.

— Il le faut bien, madame.

— C'est que vous êtes un grand artiste, monsieur Maurice.

— J'aime mon art.

— Dites que vous en avez l'amour; vous êtes tellement amoureux de votre art, il est pour vous une si absorbante passion, qu'aucune autre ne peut pénétrer dans votre cœur. Pourtant, monsieur Maurice, il y a des émotions non moins douces que celles de voir naître un chef-d'oeuvre sous votre pinceau.

Quand Fernande entrait dans cette voie, cherchant ainsi à l'aiguillonner, le jeune homme ne répondit plus.

Et elle se disait :

— Tant qu'il aimera l'autre, je n'obtiendrai rien de lui.

Alors, regardant en dessous le jeune artiste, qu'elle ne parvenait pas à émouvoir, elle avait un mauvais sourire.

C'est que, à ce moment, elle pensait à la femme de Josse et à Surin, ses complices, qui ne pouvaient tarder trop longtemps encore à la débarrasser de son odieuse rivale.

— La couturière n'existant plus, se disait-elle, il sera bien forcé de ne plus penser à elle, de l'oublier; alors, il sera à moi, et je l'animerai sous mes baisers, cet homme actuellement de marbre.

Puis, mordue par la jalousie, elle reprenait :

— En vérité, je ne comprends pas que M. Maurice, un artiste, un homme supérieur, me préfère cette ouvrière, une fille malheureuse; en réalité, une fille sans intelligence, sans aspirations, une fille de rien ! Elle est jolie, c'est vrai; mais avec ses yeux bleus rêveurs, son minois chiffonné et ses airs de Sainte-Nitouche, elle n'a, après tout, que la beauté du diable... Ah ! il faut qu'il soit bien aveuglé pour ne pas voir la différence qui existe entre moi et cette petite péronnelle. Enfin, elle n'est que jolie et je suis belle, moi, je suis belle !

Presque toujours, la causerie avant la séance était interrompue par le peintre, invitant Mme Grégoire à se placer et à prendre la pose qui avait été convenue.

Elle s'empêchait de répondre au désir de Maurice qui, aussitôt et sans autre préambule, se mettait à son oeuvre dont, nous devons le dire, il se montrait fort satisfait.

Ce n'était pas un portrait en pied, mais seulement le buste de la jeune femme, à partir des hanches; Fernande tenant infiniment moins à montrer l'étoffe de sa robe que sa belle tête couronnée de ses superbes cheveux d'ébène.

— Alors vous êtes content de moi ?

— Certainement.

— Suis-je bien placée ainsi ?

— Oui, très bien.

— Vous me répondez, sans même avoir jeté les yeux sur moi.

— Si votre pose n'était pas celle que je désire, je vous le dirais.

— Oh ! vous êtes d'une indulgence...

— Comment cela ?

— Il y a des instants où je ne suis pas sage; cependant, vous ne me grondez jamais.

Jamais il ne lui faisait un compliment sur sa beauté; cependant, il voyait bien qu'elle était belle.

A chaque séance, une chose ou une autre fournissait à Fernande le sujet d'un bout de conversation.

Maurice lui répondait sans jamais sortir de l'extrême réserve qu'il s'était imposée.

Elle ne pouvait pourtant pas faire, elle, ce qu'elle aurait voulu qu'il fit, lui prendre la tête dans ses mains et le dévorer de baisers.

— Monsieur Maurice, ne trouvez-vous pas que je suis trop en pleine lumière ?

— En effet, madame, tournez-vous un peu à gauche.

— Ah ! vous travaillez à mes yeux.

— Oui, madame, depuis quelques instants.

— Saisirez-vous bien le regard ?

— Je l'espère.

— Voyez s'il est bien comme vous le voulez.

— C'est cela, madame; seulement...

— Quoi donc ?

— Il prend une clarté trop vive.

— Alors, comme ceci ?

— Vous lui donnez une expression langoureuse qu'il n'a pas d'ordinaire et qui ne répond point au caractère de votre physionomie.

— Oh ! comme c'est difficile de faire des yeux.

— De beaux yeux ne sont jamais faciles à faire, répliqua galamment l'artiste.

— Ah ! enfin, vous m'adressez un compliment ! s'écria-t-elle, ce n'est pas malheureux; c'est le premier depuis un mois; vous en êtes avare, monsieur Maurice.

— Je trouve banal de dire à une femme qu'elle est belle, charmante, quand elle a son miroir qui le lui répète plusieurs fois chaque jour.

— Banal ou non, monsieur Maurice, une femme est toujours sensible à un compliment.

— Je le veux bien, madame; seulement, je n'ai aucune science en cette matière.

La séance ne durait jamais beaucoup plus d'une heure.

Avant de se retirer, Fernande, le sourire aux lèvres et toujours gracieuse, tendait sa main à Maurice; et retenant dans la sienne la main du jeune homme, elle le regardait, ayant l'air de lui dire :

— Si vous m'embrassiez, vous me rendriez bien heureuse !

Il ne comprenait pas sans doute.

Ah ! c'est elle qui l'aurait embrassé avec bonheur, si elle l'eût osé.

Mais le portrait ne tarderait pas à être achevé. Alors, ce serait pour elle l'occasion de se jeter au cou de Maurice et de satisfaire un de ses brûlants désirs.

Il ne pourrait pas s'effaroucher de cette familiarité, puisque ce serait une manifestation de sa joie, une manière à elle de le remercier.

Nous arrivons au jour du drame du Pont des Arts : Rose précipitée dans la Seine par Surin et heureusement sauvée par William Sam.

Fernande n'était point débarrassée, comme elle l'avait espéré, de cette jeune fille que la fatalité avait placée entre elle et Maurice. Elle ne pouvait en vouloir à Surin d'avoir manqué son coup; mais elle maudissait cet homme, qu'elle allait bientôt connaître, qui s'était trouvé sur le pont juste à point pour sauver sa rivale.

Toutefois, ainsi que nous l'avons déjà dit, sa haine pour Rose n'était plus aussi implacable depuis qu'elle avait appris que la couturière n'aimait pas Maurice et avait opposé un refus absolu à l'offre qu'il lui avait faite de l'épouser.

Sans doute, elle aurait préféré que Rose eût trouvé la mort dans le fleuve; mais elle adoucissait l'amertume de sa déception, en se disant que, puisque Maurice n'était pas aimé de la jolie couturière, celle-ci n'était pas

à redouter, autant qu'elle l'avait cru d'abord.

Nous avons assisté à l'entrevue de la jolie couturière et du jeune artiste après le drame.

Le lendemain, durant toute la matinée, Maurice fut songeur, agité, nerveux, et n'avait pas mis autant de cœur à travailler que d'habitude. Bien qu'il n'eût plus aucune crainte au sujet de la santé de Rose, il avait peine à se remettre de la violente émotion qu'il avait éprouvée.

C'est qu'il pensait à cette ennemie inconnue, qui poursuivait de sa haine et de sa vengeance celle qu'il aimait.

Et il se disait que tant que cette misérable femme ne serait pas connue et qu'elle n'aurait pas été mise dans l'impossibilité de nuire, la vie de sa chère Rose serait en danger.

Sans doute, la jeune fille se tiendrait constamment sur ses gardes; mais, ne voyant pas l'ennemi qui guette sans cesse et rampe comme un reptile, pourrait-elle éviter le coup prêt à la frapper lâchement dans l'ombre ?

Cependant, après avoir déjeuné, Maurice se sentit plus calme.

C'était un des trois jours de la semaine où Mme Grégoire venait poser, et l'artiste ne voulait pas que la belle Fernande pût soupçonner ses inquiétudes.

Ainsi que cela lui arrivait, assez souvent elle fit son entrée dans l'atelier un peu avant l'heure fixée. Pour la première fois, elle ne trouva pas l'artiste en train de travailler. Elle lui en fit la remarque à haute voix.

— J'ai terminé ce matin un dessin sur bois, répondit-il, et comme je vous attendais, madame, je n'ai pas voulu me mettre à un autre ouvrage, afin d'être tout à vous dès que vous arriveriez.

— On ne peut pas être plus aimable, fit-elle en minaudant.

Elle pensait bien que Maurice était instruit du danger de mort que la couturière avait couru, et, en l'observant, avec une certaine curiosité, elle n'eut pas de peine à découvrir que, sous son calme apparent, se dissimulait de l'anxiété et un travail pénible de la pensée.

— Il me semble, monsieur Maurice, lui dit-elle de sa voix câline, que vous avez quelque chose.

— Moi, madame ? fit-il étonné, mais non, je vous assure.

— Vous n'avez pas aujourd'hui votre bonne figure habituelle; peut-être êtes-vous un peu souffrant.

— Je me porte très bien, madame.

— Cependant, il y a de la fatigue dans vos yeux.

— Je vous remercie, madame, de l'intérêt que vous inspire ma santé; mais je m'empresse de vous rassurer en vous disant que vous vous trompez.

— Mais, monsieur Maurice, ce n'est pas seulement à votre santé, c'est à tout ce qui vous touche ou se rattache à vous que je porte intérêt.

— Vous êtes mille fois trop bonne, madame.

— Vous savez bien toute l'amitié que j'ai pour vous.

— Amitié dont je me sens très honoré.

— Ainsi, monsieur Maurice, c'est bien vrai, vous n'avez rien ?

— Rien, madame.

— Pas même quelque contrariété ?

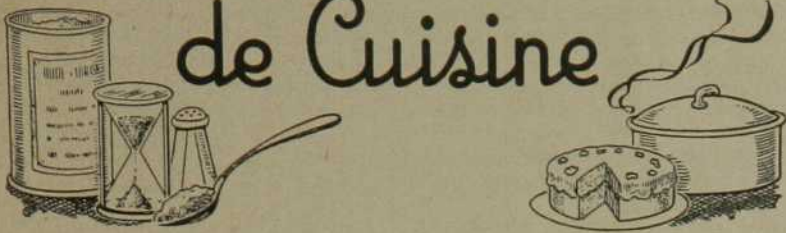
— Mon Dieu, madame, qui donc n'éprouve jamais une contrariété ? Cela fait partie de la vie, nul n'en est exempt.

— C'est vrai. Maintenant, je comprends : vous avez une contrariété ou un ennui.

— On n'a pas que des satisfactions dans le métier d'artiste.

(Lire la suite page 42)

Mes Recettes de Cuisine



Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'École Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager
de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

CREME D'EPINARDS

- 1 livre d'épinards
- 1 pinte d'eau
- 3 c. table de beurre
- 1 jaune d'œuf
- 3 c. table de farine
- Sel et poivre
- Croûtons
- 2 c. table de crème

Bien laver les épinards et les faire cuire dans l'eau bouillante salée 12 à 15 minutes. Les égoutter et réserver l'eau de cuisson. Faire fondre beurre et farine; quand le tout est bien crémeux, mouiller avec l'eau de cuisson. Laisser mijoter une dizaine de minutes et lier avec le jaune d'œuf et la crème. Bien assaisonner et servir avec croûtons.

TRANCHE DE BŒUF BRAISÉE

- 1 tranche de bœuf dans l'épaule (environ 1½ à 2 livres)
- 2 ou 3 petites tranches de lard
- 2 oignons
- 2 carottes
- Sel et poivre

Faire fondre le lard et y faire revenir les oignons tranchés; ajouter la viande et la faire saisir de tous côtés. Quand la surface est brunie, ajouter environ ½ à ¾ tasse d'eau chaude. Saler, poivrer, déposer sur le dessus de la viande les carottes coupées en filets, et laisser mijoter 2 heures, ou jusqu'à ce que la viande soit tendre. ½ heure avant la fin de la cuisson, on peut ajouter des pommes de terre et les faire cuire dans le bouillon.

JUS DE RHUBARBE

Cette recette est excellente pour utiliser la rhubarbe qui se perd dans nos jardins à l'été: — Tailler de la rhubarbe, sans la peler, en morceaux de 1 pouce. Couvrir d'eau et laisser cuire à feu doux jusqu'à ce que bien tendre. Couler, ajouter 1 tasse de sucre par pinte de jus, et laisser bouillir 5 minutes. — Remplir avec ce jus des bouteilles stérilisées, boucher et cacheter à la cire. — Servir comme breuvage, en le diluant avec quantité égale d'eau.

GELEE JUNKET

- 1 tablette de junket
- 2 tasses de lait
- 2 c. table de sucre
- ½ c. thé de vanille

Dissoudre la tablette dans un peu d'eau froide. Chauffer légèrement le lait avec le sucre, puis y ajouter le junket et la vanille. Brasser jusqu'à ce que ce soit bien mêlé et déposer immédiatement la préparation dans des coupes en verre. Laisser prendre et servir bien froid avec une sauce aux fruits ou de la crème douce.

GELEE AU CAFE

- 1 c. table de gélatine
- ¼ tasse eau froide
- 1 tasse de café fort
- ½ tasse de sucre
- 1 c. thé de jus de citron

Tremper la gélatine à l'eau froide 5 minutes, la dissoudre dans le café chaud; bien brasser, ajouter sucre et jus de citron; laisser prendre dans des moules passés à l'eau froide, ou simplement couler dans des verres. Servir avec crème simple ou crème fouettée.

SALADE POULETTE

Prendre des belles petites tomates bien fermes, les vider en ayant soin de ne pas les briser, et les garnir avec des petites boules façonnées avec des œufs cuits durs. Le blanc et le jaune doivent être passés séparément à travers un tamis, et bien assaisonnés de sel et de poivre. Remplir les tomates et les décorer à la douille avec de la mayonnaise à laquelle on ajoutera du fromage à la crème. — Servir le tout sur de la laitue taillée en filets.

GATEAU PRINTANIER

- 3 œufs
- 1 tasse de sucre
- ¼ tasse de beurre
- 2 tasses de farine
- ¾ tasse de lait
- 2 c. thé de poudre à pâte
- 1 c. thé de vanille

Défaire le beurre en crème et y ajouter la moitié du sucre. Mêler de façon à ce que le tout soit bien crémeux. Battre les jaunes d'œufs avec le reste du sucre et les ajouter au premier mélange. Bien battre. Ajouter la farine tamisée avec la poudre en alternant avec le lait. En dernier lieu, battre les blancs d'œufs en neige ferme et les incorporer à la pâte; vaniller et déposer dans 2 assiettes à gâteaux bien beurrées. Faire cuire au four à 350°, 30 à 35 minutes. Démouler et quand tout à fait refroidis, placer entre les 2 gâteaux une couche de gelée et de carrés de guimauve, et quelques cerises coupées en filets. Garnir d'une glace légèrement colorée en vert, et garnir de guimauve et de cerises.

Glace blanche

- 1½ tasse de sucre
- ½ tasse d'eau
- 1 pincée de crème de tartre
- 2 blancs d'œufs

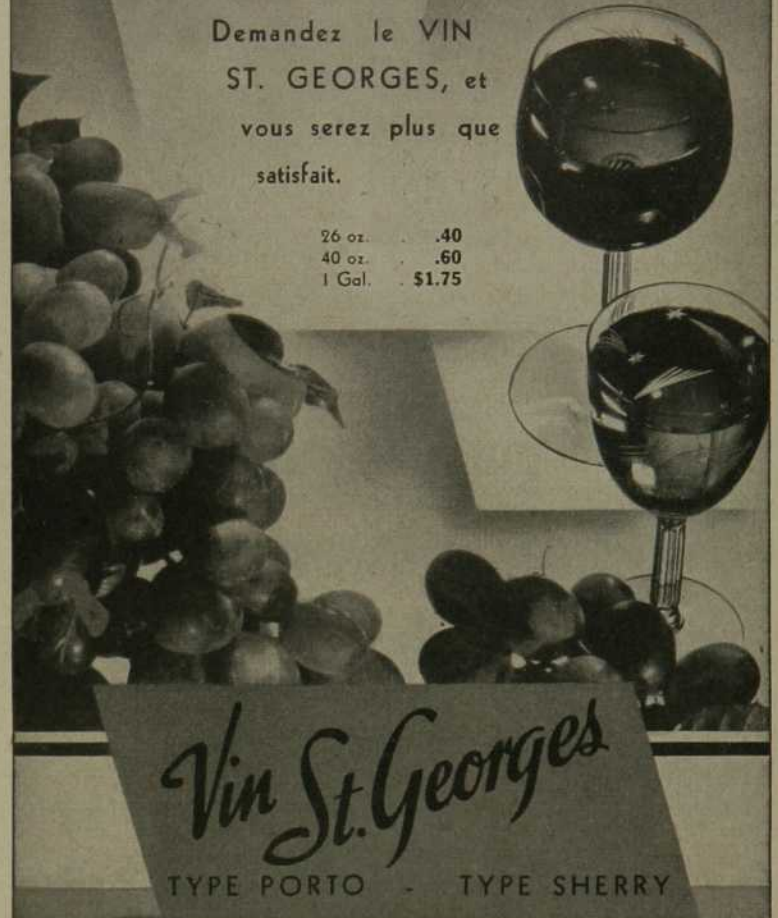
Cuire sucre, eau et crème de tartre jusqu'à 240°. Verser en filet fin sur les blancs d'œufs battus en neige ferme. Battre jusqu'à ce que la glace garde sa forme. Colorer légèrement en vert.

VINS DE FAMILLE POUR TOUTE LA FAMILLE

Ce soir est le moment propice de vous régaler d'un bon verre de vin à votre dîner...

Demandez le VIN ST. GEORGES, et vous serez plus que satisfait.

26 oz. .40
40 oz. .60
1 Gal. \$1.75



Pour vous, il est le BOUCHER DE FAMILLE—

Pour la banque, il représente de GROSSES AFFAIRES



AINSI PAR EXEMPLE, sur les 86,600 prêts inscrits dans nos livres au Canada à la fin de l'exercice de 1937, 61,728 étaient des prêts de \$500 ou moins. En d'autres termes, près de 70% de ces clients étaient ce qu'on pourrait appeler de "petits" emprunteurs—propriétaires d'établissements de commerce, cultivateurs ou hommes et femmes ordinaires ayant besoin d'argent pour des besoins personnels légitimes.

Les petits prêts sont considérés comme de grosses affaires par cette banque, qui n'a pas de plus grand désir que de satisfaire aux légitimes besoins des commerçants, industriels et individus en matière de crédit. Vos demandes de renseignements seront accueillies avec empressement.

En douze mois

A elle seule, la Banque Royale accepta 10,500,000 dépôts individuels et encaissa, entra et vérifia 40,000,000 de chèques.

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

PLUS DE 600 SUCCURSALES DANS TOUTES LES PARTIES DU CANADA

Préparez-vous à jouir de l'Été

Demandez
le
Catalogue
Peterborough



Le choix le plus considérable de
petites embarcations, au Canada.

Canots... voiliers... chaloupes à rames... embarcations
pour moteur amovible... embarcations à moteur inté-
rieur... pour tous les prix et tous les circonstances.

**PETERBOROUGH
BOATS**
FOR OVER FIFTY YEARS - BUILT RIGHT™

PETERBOROUGH CANOE CO. LIMITED
286, Water St., Peterborough, Ont.

A Montréal, les embarcations Peterborough sont en vente chez :

H. MORGAN & CO. T. EATON, LIMITED OMER DESERRES
E. DROLET (rue Saint-Jacques) et DUPUIS FRERES

**6
POINT**

CONSTRUCTION DE CEDRE

1. Plan bien étudié
2. Planchéage choisi
3. Matériaux de premier ordre
4. Attaches solides
5. Charpente robuste
6. Vernis imperméable

BEE HIVE dans votre Soupane Aide la Digestion!

Oui, en effet, cet aliment sucré énergétique vous aide vraiment à digérer tout votre repas—vous remarquerez une grande différence, si vous sucrez votre soupane ou autres



céréales avec Bee Hive—parce que ce sirop aide la digestion et vous donne plus d'énergie. Essayez le Bee Hive—achetez-en une boîte de 2, 5 ou 10 livres.

H



Les HOMMES VEULENT

DES PLATS DE VIANDE DIFFÉRENTS !

La moutarde rend les plats de viande "différents". La Moutarde D. S. F. Keen fait ressortir la saveur (favorise aussi la digestibilité). Elle donne assurément aux plats de viande ce quelque chose de *surcroît* qui leur gagne immédiatement l'approbation des hommes. Essayez ce plat savoureux, quoique peu coûteux.

MACARONI ET VIANDE

1 tasse de macaroni cuit, 2 tasses de viande ou de poulet coupés en dés, 1 oignon, 1 pomme sure, 1 cuillerée à thé de "ketchup" ou de n'importe quelle sauce piquante, 1 cuillerée à thé de farine, 2 cuillerées à soupe de graisse de rôti, 1 cuillerée à thé de "curry powder" (poudre cari), 2 cuillerées à thé de moutarde, 1 tasse de consommé ou de jus de viande. Sel au goût.

Coupez en tranches la pomme et l'oignon, roulez dans la farine et faites frire dans de la graisse de rôti chaude jusqu'à teinte brun doré; ajoutez alors du jus de viande au consommé. Détrempes la poudre cari et la moutarde dans un peu d'eau froide. Ajoutez la viande, le macaroni, le "ketchup", la poudre cari et la moutarde à la pomme, à l'oignon et au jus. Laissez mijoter 15 minutes. Servez sur un plateau avec bordure de riz bouilli. Si vous vous servez de viande fraîche, faites cuire d'abord jusqu'à attendrissement.

Pour recevoir le Livre de Cuisine Gratuit "Les Délices de l'Hôtesse", écrivez à COLMAN-KEEN (Canada) Limited, 1032, rue Amherst, Montréal.

64 MF

Moutarde D.S.F. KEEN
— "MOUTARDE entièrement PURE" —

(Suite de la page 40)

— Si vous n'êtes pas disposé à travailler, monsieur Maurice, nous remettrons la séance à un autre jour.

— Ne supposez pas cela, madame; d'ailleurs, ne viens-je pas de vous dire que je ne m'étais point mis à un autre travail, afin d'être entièrement à vous dès que vous arriveriez? Eh bien, nous allons travailler; veuillez, je vous prie, madame, prendre votre place.

Fernande obéit, en enveloppant le jeune homme d'un long regard, et la séance commença.

— Il est encore tout bouleversé, pensait Mme Grégoire, il y a même dans son regard une sorte d'inquiétude, peut-être la couturière a-t-elle dû s'aliter; qui sait, elle peut n'en être pas quitte seulement pour la peur? Dans ce cas, Surin n'aurait pas manqué son coup autant que le disent les journaux.

Comme il est soucieux et préoccupé ce Maurice! Mais il en est donc fou de cette fille qui ne veut pas de lui. Ah! comme j'aurais du plaisir à lui dire qu'il n'est qu'un sot! Il faudrait pour cela qu'il me parlât d'elle; mais il s'en gardera bien. Et ce n'est pas moi qui irai lui raconter ce que je sais de cette ouvrière.

Quand je pense qu'il voulait l'épouser... cela me fait bondir! Oh! que les hommes sont donc bêtes!

La séance terminée, Fernande et Maurice échangèrent quelques paroles, puis la jeune femme se retira.

Alors, l'amoureux de Rose poussa un long soupir de soulagement.

— Décidément, murmura-t-il, Mme Grégoire me fatigue avec ses questions insidieuses; j'ai hâte que son portrait soit achevé et enlevé d'ici.

Il alluma une cigarette, et debout devant la toile sur laquelle il venait de travailler :

— Oui, reprit-il, il est très bien ce portrait; j'ai eu du mal à bien saisir la ressemblance; mais, à présent, elle est parfaite; c'est une oeuvre, ce portrait. Mme Grégoire est capable de vouloir que je le fasse recevoir au Salon. Mais je lui répondrai : Non. Je ne veux pas. Pourquoi? Je n'en sais rien. Il me semble que cela m'attirerait des ennuis.

Elle fera prendre son portrait ou je le ferai porter chez elle et tout sera dit.

J'espère qu'elle n'aura plus alors aucun prétexte pour venir ici.

Il ajouta, en hochant la tête :

— Elle est terrible, cette femme, et j'ai bien peur qu'elle ne veuille point me laisser tranquille. Pourtant, elle doit être convaincue maintenant que je suis fortement armé contre ses séductions et que ses sourires et ses beaux yeux ne me font point perdre la tête.

Si elle revient, sous le prétexte de causer avec moi et de me voir travailler, eh bien, je trouverai un moyen pour lui faire comprendre que ses visites ne me sont pas agréables.

Mme Grégoire est d'une beauté rare; elle a des attraits que n'ont pas beaucoup de femmes, non moins belles; elle a tout ce qui charme; vingt autres, que dis-je, cent autres seraient flattés, seraient fiers de l'avoir pour amie.

Elle est avec moi gracieuse et charmante autant qu'une femme peut l'être; malgré cela, elle ne m'attire point; loin de là, elle ne me plaît pas; il y a en elle quelque chose, un je ne saurais dire quoi, qui me repousse.

Sans doute, il y a Rose entre elle et moi; mais, en dehors de Rose, et n'aurais-je pas un grand amour au coeur, je resterais auprès d'elle insensible et froid. C'est que, pour moi, la femme doit se faire longtemps et ardemment désirer; celle qui s'offre,

(Lire la suite page 44)

Beauté Funeste

(Suite de la page 7)

M. René Doriac. J'ai su tout ce que vous touchait, sauf, seulement...

— Un accident affreux, interrompit-elle, qui m'a laissée défigurée. Je n'existe plus maintenant que pour soigner tous ceux qui souffrent et me suis vouée à cette tâche. Pouvais-je agir d'une autre sorte?...

Elle avait arraché son voile et se courba vers lui pour qu'il pût mieux la regarder.

« Le blessé poussa un soupir et eut un sourire.

— Qu'est-ce que cela? affirma-t-il. Et que suis-je donc, moi-même, auprès de ce que vous êtes restée, tout entière, pour moi?...

«... Le mariage du comte de Ribourg et d'Irène eut lieu deux mois après.

— Etes-vous heureux, mon ami? interrogea-t-elle, d'une voix tremblante, en s'approchant de son mari lorsqu'ils se trouvèrent seuls.

— Tout autant que je pouvais l'être! affirma-t-il avec sincérité, c'est-à-dire infiniment...

— Alors, soyez-le davantage encore! répondit-elle en soulevant son voile, et soyez sûr que, cette fois, je vous aime moi-même autant que vous me l'affirmez.

Il eut un sursaut et poussa un cri de bonheur.

Le visage de la jeune fille était redevenu ce qu'il était jadis; mais auréolé de tendresse...

— Voyons, mon oncle!... dit Ferval, complètement ahuri devant la fin de cette histoire que venait de narrer le docteur en le regardant avec malice. Mais c'est impossible, cela!... Personne ne pourrait le croire!...

— Je fus un des témoins du mariage, mon neveu et, à ce titre seulement, je n'aurais pu t'en révéler le dessous des cartes... Mais, pour le reste, je suis le seul à en connaître les détails, et c'est sur mon conseil, après avoir reçu dans mes bras, lors de mon intervention, la personne que tu viens de voir, qu'elle s'arrangea de la sorte grâce à un procédé factice qui ne put lui faire aucun mal: une bande de diachylum très artistiquement maquillée dont tu as constaté l'effet, car elle ne la cache plus. On n'est pas artiste pour rien. Et d'ailleurs, tant de policiers se griment, par ce procédé d'une façon parfaitement admirable.

« Je la décidai à ceia après qu'elle m'eut expliqué son acte, n'ayant eu le temps que de se faire une insignifiante brûlure qui disparut grâce à nos soins.

— Quoi? elle a pu continuer cette atroce supercherie que son mari aurait accepté tout le temps?... Mais c'est un monstre que cet homme-là!

— N'était-ce pas le seul moyen de ne plus faire de victimes et de conserver à sa sœur le bonheur qu'elle avait donné?... Quant au commandant, comme il est jaloux comme un tigre, c'est sa grande coquetterie de faire voir ainsi sa femme, et de l'admirer autrement.

« Ils vont aller à l'étranger; peut-être, là, changeront-ils cette méthode assez cruelle, malgré tout. — je le suppose comme toi — pour celle qui s'y est astreinte.

« Qu'il n'aille pas le regretter!... »

Et le docteur vida son bock.

AUGUSTE LESCALIER



COVRIER HISTORIQUE

Sous la direction de **ROBERT PREVOST**
(Membre de la Société Historique de Montréal)

Q — La chanson du terroir, "J'ai du bon tabac dans ma tabatière", est-elle canadienne?

CHANSONNIER

R — "J'ai du bon tabac dans ma tabatière," n'est pas canadienne, quoiqu'elle soit bien connue dans la campagne québécoise. C'est de la France, le pays par excellence des chansons, qu'elle nous vient. On en attribue la paternité à l'abbé de L'Attaignant.

Q — Pourriez-vous me donner le nom du premier sacristain de l'église du Sault-au-Récollet?

UN PAROISSIEN CURIEUX

R — Il me fait plaisir de satisfaire votre curiosité en vous donnant le nom du premier sacristain de l'église du Sault-au-Récollet. Il paraît que le nommé Jean-Baptiste Birabin fut le premier titulaire de cette charge. Il conserva cette dernière durant quatre ans, soit de 1736 à 1740. Son successeur semble avoir été François Poitevin qui, jusqu'en 1755, exerça ses fonctions concurremment avec François Valade. Et voilà!

Q — Savez-vous s'il existe un poème sur Charles Hindelang, l'un de ceux qui montèrent sur l'échafaud après l'insurrection de 1837-38?

JEANNE

R — Notre poète, Louis Fréchette, lauréat de l'Académie française, a consacré un poème entier à Charles Hindelang, l'une des douze victimes de l'insurrection. Vous le trouverez en feuilletant sa "Légende d'un Peuple". Comme il y en a eu plusieurs éditions, je ne puis vous indiquer de folio. M. Fréchette nous dit de Charles Hindelang, qu'

"Il avait vingt-trois ans, une taille athlétique, Un grand front sillonné d'un éclair pathétique."

Q — L'historien F.-X. Garneau n'a-t-il pas publié un résumé de son "Histoire du Canada", pour être mis à la disposition des écoliers? Pourriez-vous me donner le titre complet de ce volume, s'il existe?

BOUQUINISTE EN HERBE

R — En effet, l'historien F.-X. Garneau a publié en 1856, un résumé très succinct de son "Histoire du Canada". J'en possède un exemplaire de la quatrième édition, dont la page-titre se lit comme suit: Abrégé / de / l'Histoire du Canada / depuis sa découverte jusqu'à 1840, / à l'usage des maisons d'éducation, / par / F. X. Garneau. / — / Approuvé par le Conseil de l'Instruction Publique / du Bas-Canada. / — / Quatrième édition / (marque de l'éditeur) / Québec: / Des presses d'Agustin Coté, éditeur, / près de l'Archevêché. / — / 1865 /.

Q — Est-il vrai que William Pitt, ministre britannique de la Guerre, regretta quelque temps d'avoir confié l'expédition du Canada au général Wolfe?

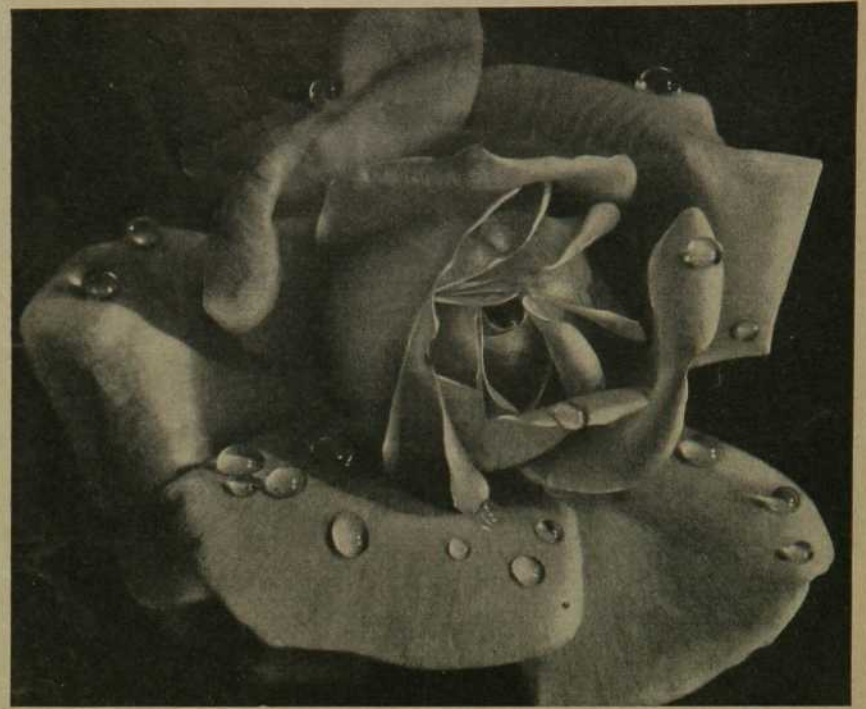
LAURENT DAVID

R — Le 16 février 1759, durant une de ces soirées froides et brumeuses qui pèsent habituellement sur la ville de Londres à cette époque de l'hiver, le général Wolfe était descendu à la résidence de William Pitt. La veille du départ de la flotte qui devait mettre le siège devant Québec, ce dernier désirait réitérer au jeune général ses dernières instructions, en présence d'un seul invité, lord Temple. A la fin de la soirée, Wolfe, surexcité par ses propres pensées et par les grands intérêts au jeu, finit par se livrer à d'étranges bravades, devant les deux hommes d'Etat avec qui il était en tête à tête. Il se leva brusquement, sortit son épée, en frappa du pommeau la table, la brandit en faisant les cent pas dans la salle, proclamant les grandes choses que cette arme allait accomplir.

Lorsque Wolfe fût parti, Pitt, levant les yeux et les mains au ciel, et s'adressant ensuite à lord Temple, s'écria: "Grand Dieu! dire que j'ai confié le sort du pays et de mon administration à de telles mains!"

Nous savons aujourd'hui que Sir William Pitt ne devait regretter d'avoir accordé cette importante mission au jeune général Wolfe qui devait trouver la mort sur les Plaines d'Abraham, en même temps que le marquis de Montcalm.

Adressez toutes vos communications à **MILLE ET UNE QUESTIONS D'HISTOIRE**
Robert Prevost, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal.



Pure comme une Goutte de Rosée

PURETÉ de l'huile... but accompli par les laboratoires Quaker State. Dans quatre grandes raffineries modernes... sous un contrôle minutieux... la meilleure huile brute de Pennsylvanie est débarrassée de toutes ses impuretés et devient **SI PURE** que votre moteur n'a plus rien à craindre de la boue, le charbon ou la corrosion. **QUAKER STATE SANS-ACIDE** aidera votre auto à mieux marcher et durer plus longtemps. Quaker State Oil Refining Co., of Canada, Ltd., Toronto, Ontario.



GIN de KUYPER

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande.

MAISON FONDÉE EN 1695

RECETTE ORIGINALE
DE LA "PONCE"

- Le jus d'un citron
- Sucre au goût
- Eau bien chaude
- Une pincée de muscade
- Deux doigts de GIN DE KUYPER

*Le GIN DE KUYPER ne contient pas de sucre.



Une seule qualité:
la meilleure

Trois flacons plats:
les plus pratiques

10 onces 26 onces 40 onces
85¢ \$1.90 \$2.65

Le vrai goût de Hollande a toujours distingué ce vieux gin bienfaisant et les vrais Canadiens l'ont toujours préféré depuis plus de cent ans!

GIN de KUYPER

NE MANQUEZ PAS D'ACHETER

LA REVUE POPULAIRE

En vente dans les dépôts de journaux ... 15 cents



LES FEMMES sont plus à l'aise — tous les mois

AL'HEURE qu'il est, presque toutes les femmes sont curieuses de connaître Tampax. Mais celles qui l'emploient en raffolent... Ménagères, employées de bureaux, étudiantes, sportives—aucune d'elles ne retournera aux anciennes méthodes de protection hygiénique, encombrantes et imparfaites. Renseignez-vous dès maintenant sur Tampax!

● Créé par un médecin pour l'usage de toutes les femmes



Tampax est fait pour toutes les femmes, et non pour une certaine catégorie seulement... Son principe est l'absorption interne... Pas de ceintures, pas d'épingles, pas de tampons. Et pas d'odeur!

● Les étudiantes peuvent toujours pratiquer le sport



Les anciennes restrictions ont disparu... Vous pouvez jouer au golf, au tennis, faire de l'équitation, de la natation, vous baigner — être à l'aise tous les jours du mois.

● La provision suffisante pour un mois tient dans un sac à main ordinaire



Hygiénique, fortement compressé. Chacun dans un applicateur breveté. Provision pour un mois, 40¢. Plus petit format de présentation, vendu maintenant à 25¢.

NI CEINTURES... NI EPINGLES... NI TAMPONS...

Avec Tampax, rien d'encombrant... rien qui puisse se voir... pas d'odeur... Vendu dans les pharmacies et les merceries. (Si vous ne le trouvez pas, utilisez le coupon ci-dessous).



Format-échantillon Paq. de 5.....25¢

La Publicité est acceptée par le Journal de l'Association Médicale Américaine.

Canadian Tampax Corporation Limited, 150 Duchess Street, Toronto, Ontario. Veuillez m'envoyer un paquet-échantillon de Tampax. Ci-joint 25¢ (timbres ou monnaie).
Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Prov. _____ TP810F

(Suite de la page 42)

qui est prête à se donner, que l'on n'a qu'à prendre, n'a rien d'idéal et de poétique; elle désillusionne et n'inspire plus que du dédain.

Telles étaient, en partie, les réflexions que la belle Fernande suggérait à Maurice Vibert.

Elles n'avaient rien de flatteur pour Mme Grégoire et elle en aurait horriblement souffert si elle les eût connues.

Dans la soirée, après le dîner, pendant que M. Grégoire lisait les journaux du soir, Fernande en prit un, machinalement, et, en le parcourant d'un regard distrait, elle lut ces quelques lignes :

« Nous avons la satisfaction d'apprendre à nos lecteurs, qui se sont intéressés à Mlle Rose, la jeune maîtresse couturière de la rue Saint-Honoré, qu'elle ne s'est point alitée, comme on pouvait le craindre. D'après les renseignements qui nous sont donnés, on est non seulement rassuré au sujet de la santé de notre intéressante jeune fille, mais déjà elle a repris ses occupations journalières.

« L'enquête concernant le drame du pont des Arts se poursuit; mais tout porte à croire qu'elle n'aura aucun résultat, et le misérable qui a jeté la jeune fille dans la Seine et le brave homme qui l'a sauvée resteront également introuvables.

« C'est à regretter, car il y a évidemment un mystère dans cet abominable attentat. »

Fernande fit la grimace. C'était une nouvelle déception, après avoir eu l'horrible pensée que sa rivale pouvait mourir des suites de son bain forcé dans l'eau glacée de la rivière.

Toutefois, elle était tranquille; car elle pensait bien, comme le disait d'ailleurs le journal, qu'on ne parviendrait pas à découvrir Surin, et moins encore le mystère de l'attentat.

Mais la tranquillité ne fut pas de longue durée. La visite que William Sam lui fit le lendemain lui apprit que l'attentat n'était pas mystérieux pour tout le monde, et qu'elle et ses complices auraient pu être déjà livrés à la justice.

Bien que Sam l'eût rassurée en lui disant qu'il garderait le silence, elle n'en fut pas moins bouleversée dans tout son être.

Dès le lendemain, après une nuit agitée et sans sommeil, elle s'était ressaisie, ainsi que nous l'avons dit, et avait retrouvé tout son sang-froid.

Néanmoins, elle avait toujours les nerfs très irrités, et, en se regardant dans son miroir, elle remarqua qu'il y avait l'effarement dans son regard et que son visage pâli gardait des traces de son épouvante.

Elle ne pouvait songer à poser pour son portrait dans cet état de nervosité, car, si maîtresse qu'elle fût d'elle-même, elle craignait de ne pas être suffisamment calme devant Maurice.

Elle lui envoya un billet pour le prévenir que, se trouvant indisposée, elle croyait ne pas devoir sortir pendant quelques jours, peut-être une semaine.

Elle le pria de l'excuser et ajoutait que c'était un chagrin pour elle d'être obligée de retarder l'achèvement de son portrait qu'elle voudrait faire voir au monde entier, car c'était une vraie merveille.

VII

ESPÉREZ

MAURICE fit une nouvelle visite à maman Rose.

Elle l'accueillit avec son amabilité habituelle et le visage souriant.

— Je suis heureux de vous voir

ainsi, lui dit-il; on dirait que vous ne pensez déjà plus au grand danger que vous avez couru.

— Ne croyez pas cela, mon ami, je n'oublie pas aussi facilement. Vous me voyez presque joyeuse, et vous en êtes surpris; cela vous dit, d'abord, que votre visite me fait grand plaisir.

— Chère Rose!

— Et puis, j'avais de sérieuses inquiétudes, des craintes au sujet de mon cher petit René, que je pouvais voir enveloppé dans la haine vouée à sa mère: à présent, je suis délivrée de mes craintes et de mes inquiétudes.

— Ah!

— Je suis protégée contre mon implacable ennemie; dorénavant, j'ai tout lieu de l'espérer, elle me laissera tranquille.

— Le croyez-vous sérieusement, Rose?

— Je crois, mon ami, qu'elle n'osera plus rien tenter contre moi. C'est une vipère; pour l'empêcher de mordre, on lui a brisé les dents.

— Qui? je vous en prie, expliquez-moi...

— Je ne peux rien vous expliquer, monsieur Maurice; mais je vais vous faire lire la petite lettre que j'ai reçue de l'homme courageux qui m'a sauvée.

— Enfin, il s'est fait connaître à vous!

— Non, fit Rose en secouant la tête, il tient à rester inconnu. Mais vous aller voir.

La jeune fille mit la lettre dans la main de Maurice, qui la lut avec un étonnement facile à comprendre.

— Il n'y a pas en doute, dit-il, celui qui a écrit ces lignes est l'homme qui s'est jeté à l'eau pour vous sauver, et il est également certain que ce brave homme connaît votre terrible ennemie et qu'il la tient par la crainte qu'elle a d'être dénoncée à la justice. Ah! plus que jamais je voudrais savoir qui il est, ce mystérieux personnage qui, après vous avoir sauvé la vie, se fait votre protecteur.

Mais pourquoi ne se fait-il pas connaître?

— Oui, pourquoi? Vingt fois, je me suis adressé cette question à laquelle on ne peut répondre que par ceci: « Il a ses raisons pour rester inconnu ».

— Il faut bien qu'il en soit ainsi.

— Enfin, monsieur Maurice, grâce à cette lettre qu'il m'a écrite, je me sens tranquillisée. J'avais, d'autre part, une vive contrariété; plusieurs de mes meilleures clientes, les plus anciennes, m'avaient quittée.

— Vous m'avez parlé de cela, en effet. Eh bien?

— Eh bien, monsieur Maurice, comme dit le proverbe: « A quelque chose malheur est bon », ces clientes me reviennent.

— Ah! j'en suis bien heureux! Mais quelle raison ces dames avaient-elles pour vous quitter?

— On m'avait odieusement calomniée auprès d'elles.

— Oui?

— Encore ma terrible ennemie; il faut croire qu'elle voyait avec déplaisir la prospérité de ma maison, et qu'elle voulait que je n'eusse plus une seule cliente le jour où son complice me précipiterait dans la Seine; et, cela, sans doute, afin qu'on crût que le chagrin de n'avoir plus d'ouvrage m'avait fait prendre la résolution de me suicider.

— En effet, on aurait pu croire à cela. Mais quel monstrueux calcul!

— C'est une de mes clientes, Mme la comtesse de Morlande, qui est venue ici et m'a fait connaître cette trame ourdie contre moi. Mes riches clientes, et Mme la comtesse de Morlande elle-même, ont reçu chacune une lettre calomnieuse où il est dit de

moi tout le mal possible; on me représente comme une fille de mauvaise vie.

— Quelle infamie! Et ces dames ont pu croire cela!

— Hélas! oui. Mais l'attentat dont j'ai été victime leur a fait comprendre que j'étais odieusement calomniée. Mme la comtesse de Morlande m'a interrogée, j'ai répondu franchement comme je le devais, à toutes ses questions; avant de me quitter, elle m'a embrassée, et j'ai en elle aujourd'hui, une protectrice.

Elle m'a promis de me ramener les clientes qui m'avaient quittée; elle tient sa promesse, puisque, déjà, presque toutes m'ont écrit qu'elles continueraient à se faire habiller par moi.

— C'est égal, mademoiselle Rose, vous n'en avez pas moins beaucoup souffert; et, cependant, quelle autre, autant que vous, mérite d'être complètement heureuse? Ah! ce cruel acharnement de votre ennemie m'indigne et met en moi une fureur...

— Ne parlons plus de cette femme, de cette misérable, mon ami, interrompit la jeune fille; laissons-la à ses accès de rage, maintenant impuissants; tenez, quelque chose me dit qu'elle souffre autant qu'elle m'a fait souffrir et qu'elle est peut-être plus malheureuse encore que je l'ai été, car elle n'est certainement pas en paix avec sa conscience.

A propos, j'ai eu la visite de M. Jacques Dalbret.

— Je le croyais loin de Paris.

— Il est, en effet, souvent en voyage; il se trouvait en Italie, à Naples, je crois, quand un journal français lui a appris mon aventure, et tout de suite il est revenu. J'ai aussi en lui un ami sincère et dévoué, monsieur Maurice.

— J'en ai la conviction.

— M. Dalbret a, pour vous aussi, beaucoup d'amitié.

— Je le sais, et il n'a pas affaire à un ingrat.

— Comment ne seriez-vous pas sympathiques l'un à l'autre? vous avez la même nature honnête, franche et loyale.

— Que pense-t-il de ce qui vous est arrivé?

— Comme vous, il en est indigné et furieux, sans trop le laisser voir. Il a lu la lettre de celui qui m'a sauvée et me prend sous sa protection, et il ne met pas en doute l'efficacité de cette protection d'un inconnu. Lui aussi, monsieur Maurice, voudrait bien connaître ce mystérieux personnage.

M. Dalbret ne comprend pas que mon ennemie continue à me poursuivre de sa haine; car, dit-il, les motifs qu'elle avait autrefois de m'en vouloir n'existent plus. Alors, il pense qu'il y a autre chose; c'est-à-dire que, de nouveau, je suis devenue gênante.

— C'est possible, fit le jeune homme.

— Ainsi s'expliquerait que j'aie rallumé sa haine et ses desirs de vengeance. Heureusement, ajouta Rose en souriant, mon protecteur inconnu est là pour me défendre.

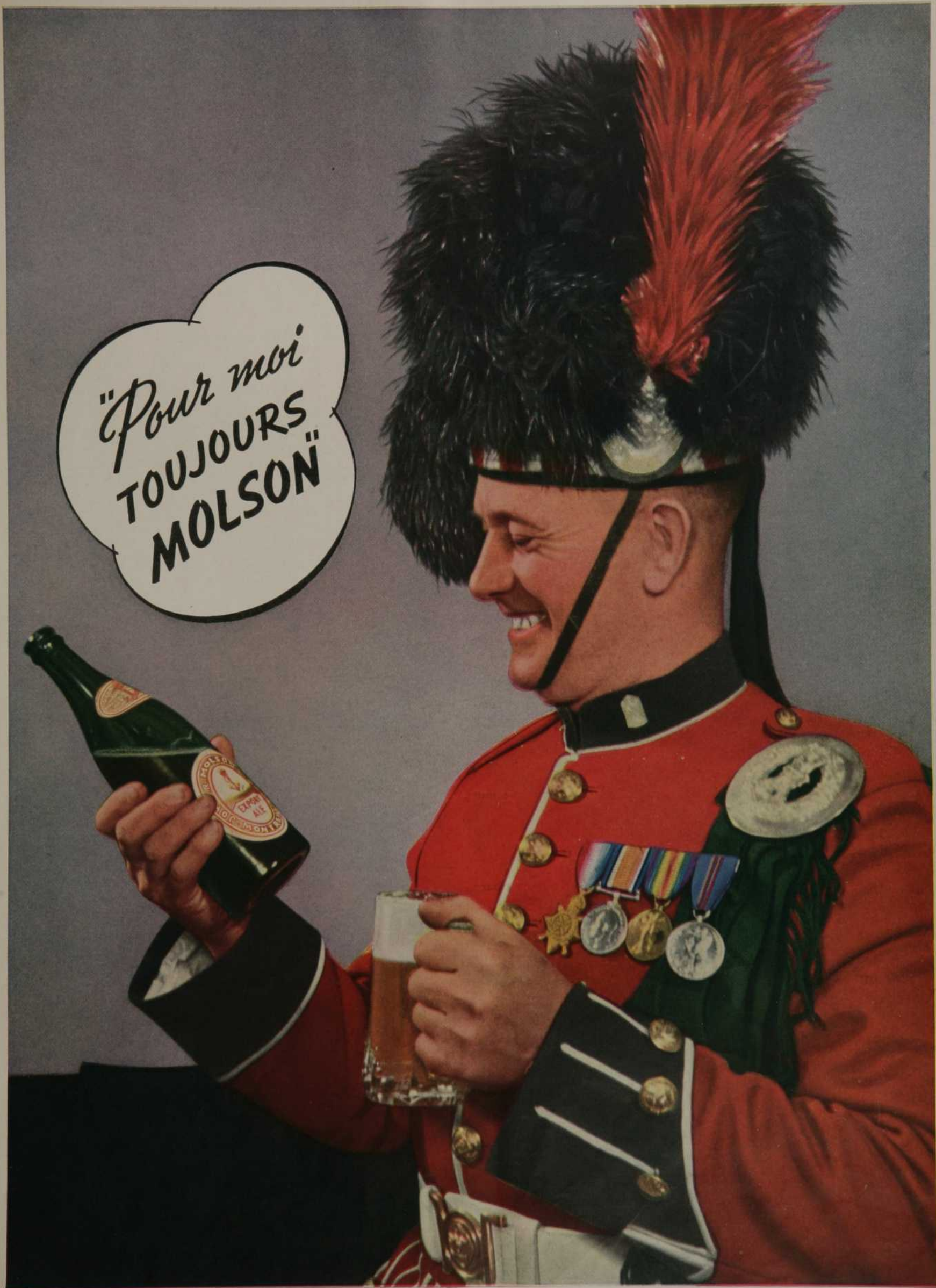
— Oui, heureusement.

— Et puis M. Dalbret m'a promis de se mettre aussi entre moi et mon ennemie.

— Ah! il vous a fait cette promesse?

— Oui, monsieur Maurice, et nous le connaissons assez pour être sûrs que c'est un engagement sérieux qu'il a pris vis-à-vis de moi. Vous voyez que je n'ai plus à m'inquiéter. Aussi, depuis que j'ai reçu cette lettre et que j'ai eu la visite de M. Dalbret, j'ai retrouvé complètement ma tranquillité.

(Lire la suite page 47)



*"Pour moi
TOUJOURS
MOLSON"*



MARCHEZ SUR DU LIÈGE

dans les



SISMAN'S SCAMPERS



COUSSINEMENT
BREVETÉ

LIÈGE

Seul SISMAN fabrique les Scampers

1-38-F

LA CHAUSSURE HYGIËNIQUE POUR TOUTE LA FAMILLE

La Golie Couturière

(Suite de la page 44)

— Eh bien, mademoiselle Rose, me voilà tranquillisé. C'est que, autant que vous, j'avais, des inquiétudes, des craintes... Tous ces jours derniers, je n'ai pas travaillé comme d'habitude; j'étais agité, nerveux; c'était comme si j'eusse manqué de courage. La nuit, je dormais mal, j'avais d'effrayants cauchemars. Enfin, je suis rassuré.

Vous le savez, chère Rose, si vous êtes tourmentée, je le suis également; ma vie est si bien attachée à la vôtre que si vous mourriez, je mourrais!

La jeune fille lui prit la main.
— Taisez-vous! dit-elle d'une voix émue, vous êtes un grand enfant!

Et, souriant malicieusement, elle ajouta:

— Ah! s'écria-t-il, si, dans les paroles que vous venez de prononcer, il y avait pour moi un espoir!

Rose baissa les yeux et devint très rouge.

— Oh! vous m'aimez, vous m'aimez! s'écria-t-il encore.

— Et il porta à ses lèvres la main tremblante de la jeune fille.

Celle-ci lui tendit sa joue, disant:

— Vous pouvez m'embrasser, mon ami.

— Ah! Rose, Rose, ma bien-aimée, vous m'ouvrez le ciel!

— Sur les deux joues, monsieur Maurice? soit; mais plus un mot, n'est-ce pas. Plus tard...

— Vous m'aimez, vous m'aimez!... Ah je savais bien que vous vous laisseriez toucher par mon amour, je savais bien que votre coeur ne pourrait toujours rester insensible!

— Chut!! fit-elle, en portant à ses lèvres le bout de ses doigts.

Et, pendant que Maurice l'enveloppait d'un long regard où éclatait toute sa tendresse, elle reprit de sa voix très douce:

— Tout ce que vous pourriez me dire, je le sais; moi, mon ami, je ne vous dis, aujourd'hui, que ce seul mot: Espérez!

— Rose, ma chère adorée, répondit-il avec exaltation, ce seul mot me dit tout; je l'emporte dans mon coeur!

Il s'en alla et elle essuya ses yeux qui se mouillaient de larmes.

Pensive, elle murmura:
— Son amour a forcé mon coeur à se rouvrir; c'est en vain que je voulais encore me le cacher à moi-même, je l'aime, je l'aime! Oh oui, cher Maurice, je t'aime, autant que tu mérites d'être aimé!

Maurice Vibert avait la joie au coeur, le bonheur dans l'âme; il lui semblait que jamais encore il n'avait travaillé avec autant de courage, de plaisir et de goût. Et il se disait:

— Ah! maintenant, j'en suis sûr, sous mes crayons et mes pinceaux naîtront des chefs-d'oeuvre. Je ne peux plus en douter, je suis aimé!... Quand ce mot « espérez » est tombé de ses lèvres, c'est comme si elle m'eût dit: mon coeur est à vous, attendez encore et je serai votre femme! » Oui, ma Rose adorée, vous serez la compagne de ma vie, nous serons l'un à l'autre, et que ne ferai-je pas, mon Dieu pour que vous ayez tout le bonheur auquel vous avez droit!

Mon amour pour elle, bien qu'il fût sans espoir, me donnait l'inspiration; à présent, son amour pour moi me donnera le génie!

Rose est avec moi, Rose est en moi, j'ai la force qui renverse tous les obstacles, je ne doute plus de rien... Oui, pour elle je ferai des chefs-d'oeuvre, pour elle, je m'élèverai au premier rang!

L'atelier du jeune artiste, naguère silencieux comme un sépulcre, était égayé par des chansons, refrains joyeux, recueillis un peu partout, échos de la rue, des théâtres lyriques et des cafés-concerts.

Tout en travaillant, Maurice chantait du matin au soir; une chanson succédait à une autre. Le jeune homme parlait ainsi, à tout ce qui l'entourait, de la joie débordante de son coeur.

Il lui semblait que sous ses yeux les objets s'animaient et prenaient un air de fête pour partager son allégresse; il voyait tout sous un aspect nouveau; le ciel était plus pur, le soleil plus rutilant, son atelier avait des décors de féerie, les couleurs dont il se servait étaient plus vives, plus belles; il voyait à sa peinture des défauts qu'il n'avait pas remarqués, et sans souci du travail et du temps perdu, il détruisait pour le refaire le travail des jours précédents.

Il chantait, un matin, à gorge déployée, lorsque, tout à coup, la porte de l'atelier s'ouvrit.

Jacques Dalbret entra, sans que Maurice l'entendit, et il put s'approcher de l'artiste, très occupé, à ce moment, à retoucher une des mains de la jeune mère qui tenait l'enfant.

Par-dessus l'épaule de Maurice, Jacques put admirer le charmant tableau d'intérieur, ce groupe adorable de la mère et du bébé, auquel le jeune peintre avait donné le mouvement, la vie.

Maurice cessa de chanter et, regardant la main à laquelle il venait de donner les derniers coups de pinceau, il murmura:

— Oui, c'est cela, tout à fait cela, maintenant, voilà bien cette main que je voulais; elle n'a plus cette espèce de crispation qui me déplaisait.

— Délicieux, mon ami, délicieux! dit Jacques, en posant familièrement sa main sur l'épaule de l'artiste; elle est charmante cette maman qui sourit à son enfant... Que de tendresse dans son regard! Et comme vous avez su rendre l'attendrissement qu'elle doit avoir! On croit voir des larmes de joie, de bonheur, briller dans ses yeux. Et le bébé, si heureux de se sentir dans les bras de sa mère, il est adorable... Que de naturel, d'émotion et de poésie dans cette ravissante composition! Voilà une belle oeuvre, mon cher Maurice!

L'artiste avait déposé sa palette et ses pinceaux sur un tabouret; il tenait dans les siennes les mains de Jacques et l'avait écouté sans l'interrompre, heureux d'entendre faire l'éloge de son tableau par Dalbret, dont il avait pu apprécier plus d'une fois le jugement sûr en matière d'art.

— Ah! mon cher Jacques, dit-il, quelle agréable surprise!

— Vous ne vous attendiez pas à ma visite matinale?

— Non, vraiment; je vous savais cependant revenu d'Italie, intrépide voyageur!

— J'y suis allé chargé d'une mission qui, heureusement, ne m'a pas retenu là-bas trop longtemps.

— Je ne vous ai pas entendu entrer, Jacques.

— Je le comprends; vous chantiez assez fort pour couvrir le bruit que j'ai fait en ouvrant et en refermant la porte de votre atelier.

— Est-ce que vous étiez là depuis longtemps lorsque vous m'avez annoncé votre présence?

— Depuis quelques minutes seulement et, pendant que vous travailliez à cette main, j'ai eu tout le temps d'examiner votre oeuvre nouvelle.

4 VÉRITABLES CROISIÈRES OCÉANIQUES À NEW-YORK

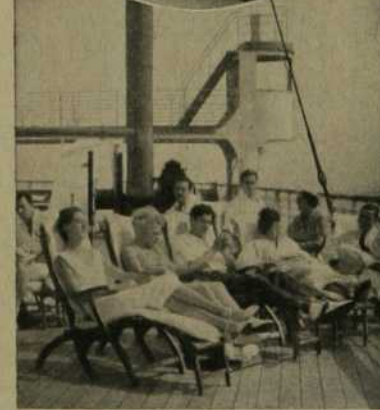
9 jours
\$75.00
et plus
aller-retour

ET RETOUR PAR LA ROUTE DU ST-LAURENT

Voulez-vous une suggestion pour vos vacances d'été? Faites une croisière océanique à bord du luxueux paquebot

DUCHESS OF ATHOLL

(20,000 tonnes)



C'est un voyage magnifique qui vous permet d'admirer en cours de route les incomparables panoramas du St-Laurent et de faire l'expérience d'une traversée transatlantique.

Vous avez une journée et une soirée à New-York pour visiter, faire des emplettes ou aller au théâtre.

Le retour n'est pas moins intéressant. La vie à bord de votre somptueux hôtel flottant est agréable et variée, avec sports de pont, natation, cinéma, musique, danse et gymnase pour charmer vos loisirs. Le passeport n'est pas nécessaire.

Départs de MONTRÉAL et QUÉBEC

16 juillet, 26 juillet, 5 août, 15 août

Tous renseignements de votre agence de voyages ou du

Pacifique Canadien

"Ayez toujours des chèques de voyageurs des Messageries du Pacifique Canadien... ils sont négociables partout."



NOUVEAU PNEU SENSATIONNEL

Diminue plus que jamais le
danger du dérapage...



DES piétons, des autos, des courbes accentuées se présentent sous la pluie ! Lorsque vous roulez sur une route glissante et détrempée, songez à ce que vous donneriez pour changer en une surface "sèche" le pavage humide sur lequel vous conduisez. C'est exactement ce que vous assure la nouvelle Semelle Sauvegarde des Vies Silvertown... Plus large et plus plate, elle est conçue, pouce par pouce, pour assécher la route et assurer l'arrêt le plus rapide que vous ayez jamais vu, sans risque de dérapage.

Au cours d'épreuves sur routes poussées à fond par le plus grand laboratoire d'essai indépendant du monde et auxquelles participèrent les pneus réguliers et ceux à prix spéciaux des six plus grands fabricants de pneus, pas un des pneus essayés, sans égard au prix, n'égalait le Silvertown Safety Goodrich au point de vue résistance au dérapage !

Pas de frais additionnels

Et rappelez-vous que ce nouveau pneu Silvertown Goodrich protégé contre le dérapage vous offre aussi la protection du célèbre Pli Doré contre les éclatements. Vous obtenez ainsi, sans frais additionnels, deux avantages appréciables aptes à sauvegarder la vie.

Présentez-vous donc chez votre marchand de Goodrich ou à tout magasin Silvertown Goodrich pour vous y faire donner une démonstration gratuite qui sera pour vous une véritable révélation.

VOICI LA PREUVE...
fournie par le plus grand
laboratoire d'essai indépendant
du monde.

" Au cours d'une période de trois mois, et pour déterminer leur résistance au dérapage et à l'usure, nous avons soumis à une série d'épreuves pratiques sur routes les pneus réguliers et ceux à prix spéciaux de six des plus grands fabricants de pneus du pays et nous avons obtenu les résultats suivants :

" **RESISTANCE AU DERAPAGE** — Le nouveau Silvertown Goodrich avec Semelle Sauvegarde des Vies a offert une plus grande résistance au dérapage que tout autre pneu mis à l'essai, y compris les pneus se vendant jusqu'à 40% plus cher.

" **MILLAGE** — Le Silvertown Goodrich a donné un millage sans dérapage supérieur à celui de tout autre pneu du même prix parmi ceux mis à l'épreuve — la moyenne étant de 19.1% plus de milles avant l'usure complète des pneus.

A. R. Ellis, Pres.
PITTSBURGH TESTING LABORATORY

2 ELEMENTS DE PROTECTION... Sans frais supplémentaires!

AGIT COMME UNE BATTERIE D'ESSUIE-GLACE



Les bandes sans fin en spirale de la Semelle Sauvegarde des Vies chassent l'eau à gauche et à droite par les rainures profondes qui les séparent, asséchant ainsi la route et permettant au caoutchouc de mieux y adhérer.

LE PLI DORÉ PROTÈGE CONTRE LES ÉCLATEMENTS



Chaque nouveau Silvertown Safety Goodrich comporte le fameux Pli Doré qui vous assure, ainsi qu'à votre famille, une réelle protection contre les éclatements en grande vitesse.

— Sans flatterie, Jacques, ce tableau vous plaît ?

— Je vous le dis encore, mon ami, c'est une belle oeuvre. Vous destinez ce tableau au Salon ?

— Oui.

— Il sera très remarqué, je vous en préviens; les amateurs de belle peinture s'en disputeront la propriété; ne craignez pas d'en demander un bon prix; vous êtes sûr qu'il sera acheté.

— Il est vendu, Jacques.

— Ah! déjà? Et combien vous sera-t-il payé ?

— Il me sera payé le prix que je fixerai moi-même. A votre avis, Jacques, quelle somme puis-je raisonnablement demander ?

— Cinq mille francs ! répondit Dalbret sans hésiter.

— Oh ! c'est beaucoup.

— Non, non, cinq mille francs, mon cher; il ne faut pas être trop modeste. Vous avez du talent, je n'ose dire du génie. Eh bien ! cela se paie. Est-ce que chacun ne vit pas de son talent et de son travail ? Vous connaissez votre valeur, mon ami, ne vous rabaissez point. En dehors de ce tableau, que je vois à peu près terminé, que faites-vous ?

— Toujours des dessins pour mes feuilles illustrées.

— Que l'on vous paie bien, maintenant ?

— Oui, convenablement.

— N'avez-vous pas aussi illustré un volume de poésies ?

— Oui, le volume de ce malheureux que M. de Lineuil a tué en duel. Les amis d'Armand Pouget sont venus me trouver et m'ont tellement prié de faire les dessins du livre, que je n'ai pu m'y refuser. J'ai travaillé consciencieusement, mais, je l'avoue, un peu à contre-cœur.

— Pourquoi ?

— Parce que je connais Mme de Lineuil.

— Elle ne saurait vous en vouloir d'avoir illustré le livre posthume de ce poète, si malheureusement tué par son mari.

— C'est ce que j'ai pensé, Jacques; autrement, j'aurais refusé nettement.

— C'eût été un scrupule exagéré, je puis même dire sans raison, quand bien même la mort d'Armand Pouget aurait été la cause de l'aliénation mentale de René de Lineuil. D'ailleurs, vous connaissez peu Mme de Lineuil et n'avez pas été un ami de son mari.

— C'est vrai.

— Si je suis bien renseigné, Maurice, les illustrations du recueil de poésies sont payés par M. Grégoire, qui avait M. Armand Pouget en très haute estime.

— C'est, en effet, M. Grégoire qui a payé le dessinateur et le graveur.

— Tout naturellement, par la force des choses, Maurice Vibert est devenu l'ami de M. Grégoire.

— Oh ! cela ne va pas jusque-là.

— Pourtant, on m'a dit que vous alliez fréquemment à l'hôtel de l'avenue Valois, que vous étiez invité aux dîners et aux fêtes données par M. Grégoire et sa charmante jeune femme.

— En effet, Jacques, j'ai dîné et même déjeuné plusieurs fois à la table de M. Grégoire, et j'ai assisté chez lui à deux grandes soirées; mais, depuis deux mois, je ne suis pas allé à l'hôtel Grégoire.

— Ah ! Et pourquoi ?

— Mon travail, Jacques, qui ne me permet pas de donner mon temps à des distractions, si agréables qu'elles soient.

— Quel homme est-ce que ce M. Grégoire ?

— Un très brave homme, très simple, sans fierté, qui n'a rien de la morgue de certains millionnaires. Est-

ce que vous ne le connaissez pas ? ...

— Je ne l'ai jamais vu.

— C'est un homme véritablement bon et d'une grande bienveillance; il est beaucoup plus âgé que sa femme, car il approche de la cinquantaine.

— On m'a dit cela.

— Il n'y aurait qu'une chose à lui reprocher.

— Qu'est-ce ?

— Une trop grande admiration pour Mme Grégoire.

— Mais, mon cher Maurice, l'admiration d'un mari pour sa femme prouve une chose, c'est qu'il l'aime, qu'il l'adore.

— Sans doute; mais, selon moi, M. Grégoire n'est pas assez un homme auprès de sa femme.

— Que voulez-vous dire, Maurice ?

— Je veux dire que M. Grégoire manque absolument de volonté; il fait trop tout ce que sa femme veut; il ne voit que par les yeux de sa chère Fernande, n'entend que pas ses oreilles; enfin, comme on dit vulgairement, elle le mène par le bout du nez.

— Alors, Mme Grégoire est une maîtresse femme.

— Une femme étonnante, Jacques.

— Elle est, paraît-il, merveilleusement belle.

— Oui, c'est une très belle personne.

— Dans le monde, on dit d'elle le plus grand bien. Très élégante, elle s'habille à ravir; elle est gracieuse et très spirituelle; très recherchée, très entourée dans les salons, elle ne manquerait point d'adorateurs, si elle était femme à prêter l'oreille à des paroles galantes; mais elle est, paraît-il, d'une froideur à désespérer les plus entreprenants. Sa réputation d'honnête femme est inattaquable.

Mme Grégoire serait une de ces vertus farouches devant lesquelles s'inclinent les plus sceptiques. On a beaucoup parlé d'elle lors de ce malheureux duel, mais surtout pour la plainte de se trouver mêlée à cette aventure. Il y eut bien quelques insinuations plus ou moins malveillantes contre sa réputation, mais on imposa facilement silence à la médisance et, pour tout le monde, elle resta blanche comme neige.

— Mais que pouvait-on dire de Mme Grégoire ?

— Que M. de Lineuil et M. Pouget étaient ses amis et que la jalousie leur avait mis le fer à la main.

— Oh !

— Je vous le répète, Maurice, c'était une calomnie lancée, sans doute, par des soupirants repoussés, et à laquelle personne n'a ajouté foi. Pour que Mme Grégoire ne donne lieu à aucune critique, il faut qu'elle soit véritablement un très honnête femme et scrupuleusement attachée à ses devoirs d'épouse, car son vieux mari, en dehors de cette grande bonté que, comme vous, tout le monde lui reconnaît, n'a, paraît-il, rien de bien séduisant.

M. Grégoire aime, adore sa femme, cela n'est pas douteux; mais Mme Grégoire aime-t-elle son mari ? On ne le croit pas. Et pourtant, il y a dans la vie des choses si extraordinaires... Si Mme Grégoire n'aime pas son mari, son mérite à lui être fidèle est d'autant plus grand, et l'on n'a pas à s'étonner de cette réputation de femme vertueuse qu'elle s'est acquise.

Mais je ne sais pas pourquoi je vous parle de cette belle jeune femme, que je connais seulement pour ce que j'en ai entendu dire et dont vous-même, Maurice, avez pu apprécier les qualités, les mérites, puisque vous avez été admis dans son intimité.

— Je ne puis dire qu'une chose de Mme Grégoire, Jacques, c'est que, quoiqu'un peu autoritaire, elle est

Le nouveau **Goodrich SAFETY Silvertown**

Semelle protégeant contre dérapages Pli Doré protégeant contre éclatements

fort gracieuse avec son mari et charmante et très aimable avec tout le monde.

En parlant de Fernande, Dalbret avait tenu son regard scrutateur attaché sur le visage de Maurice et, deux fois, il avait vu courir un sourire sur les lèvres de l'artiste.

— Mon cher, répliqua-t-il, si j'en crois ce que l'on m'a dit, Mme Grégoire n'est véritablement charmante et très aimable que pour les personnes qui lui plaisent, et je suis convaincu qu'elle a été pour vous d'une amabilité toute particulière.

— Vous croyez cela, Jacques ?

— Je le crois.

— Pourquoi aurait-elle été plus aimable avec moi qu'avec les autres ?

— Parce que, sans compter votre talent d'artiste, mon cher Maurice, vous avez en vous tout ce qui plaît à une femme.

— Oh ! flatteur ! fit le jeune homme en riant.

— Maurice, voulez-vous être franc avec moi ?

— Hum, je ne sais pas si je dois répondre oui.

— Vous le pouvez, n'ayant rien de grave à me cacher.

— Eh bien, Jacques, j'écoute.

— Je ne vais pas, j'en suis sûr, vous faire bondir en vous disant que je ne crois pas en la vertu de Mme Grégoire et en ajoutant qu'elle jouit dans le monde d'une réputation qu'elle a audacieusement usurpée.

— Oh ! Jacques...

— Votre main dans la mienne, Maurice, affirmeriez-vous qu'elle n'a jamais eu pour vous un de ces regards de femme qui font comprendre à un homme qu'on écouterait avec plaisir ses paroles d'amour ?

— Jacques, mon ami, je ne peux pas vous répondre.

— Je connais la délicatesse de vos sentiments, mon cher Maurice; mais vous n'avez pas à me répondre, votre silence m'en dit assez. Je sais ce que je voulais savoir.

— Ce que vous vouliez savoir?... répéta l'artiste étonné.

— Oui, Mme Grégoire, cette vertu que l'on dit si farouche, vous a fait comprendre qu'elle ne refuserait pas d'être votre amie. Et tenez, Maurice, pas plus que moi vous ne croyez à la vertu de cette femme.

Le jeune homme devint rouge comme une pivoine.

— Et, ajouta Dalbret, si vous avez cessé vos visites à l'hôtel Grégoire, c'est que vous avez eu peur de deux beaux yeux fascinateurs, peur d'une de ces tentations auxquelles succombent souvent les hommes les plus forts.

— Jacques, vous vous trompez; je vous jure que si je ne vais plus à l'hôtel Grégoire, ce n'est point parce que j'ai peur, comme vous le dites, des deux beaux yeux fascinateurs de la belle Fernande.

— Alors, c'est par respect pour ce bon M. Grégoire, et aussi, sans doute, pour vous soustraire aux tentatives de séduction de la belle Fernande, Maurice ne répondit pas.

Après un silence, Dalbret reprit :

— Je vous ai contrarié, je le vois, en vous parlant de Mme Grégoire; excusez-moi, mon cher Maurice; vous savez combien est sincère mon amitié pour vous; ne voyez dans tout ce que je viens de dire que l'expression du très vif intérêt que je vous porte.

L'artiste saisit la main de Dalbret et la serra silencieusement.

— Vous êtes un noble cœur, Maurice, et je serais désolé que quelque chose vint se mettre en travers de votre brillant avenir.

Le jeune homme eut un doux sourire.

— J'ai compris, mon cher Jacques; mais vous pouvez être rassuré, je ne

m'écarterai point de la voie que je me suis tracée et, sans défaillance, je marcherai droit vers le double but que je veux atteindre.

— C'est bien, vous êtes un vaillant, Maurice. Maintenant, laissons la belle Mme Grégoire, et parlons d'autres choses.

VIII

LES DEUX PORTRAITS

MAIS, dit Maurice, nous n'allons pas continuer à causer debout : venez, mon cher Jacques, vous asseoir sur le divan.

— Je serai très bien sur cette chaise, répondit Dalbret en s'asseyant.

— Alors, et moi sur cet escabeau.

— Avez-vous revu Mlle Rose ?

— Oui, ces jours derniers; elle m'a appris qu'elle avait eu votre visite.

— J'étais à Naples lorsque j'ai eu connaissance de l'abominable attentat. J'avais terminé ma mission et, au lieu de prendre quelques jours de repos au bord de la Méditerranée, je me hâtai de revenir à Paris. J'étais très inquiet.

— Mlle Rose a en vous un ami précieux.

— Sur lequel elle peut compter en toute circonstance.

— J'ai été aussi dans une inquiétude mortelle; car, enfin, après cet attentat, je pouvais craindre qu'elle ne tombât dans un nouveau guet-apens.

— A présent, vous êtes rassuré.

— Oui, depuis que j'ai lu la lettre qu'elle a reçue de cet homme qui lui a sauvé la vie et veut rester inconnu. Vous croyez bien, n'est-ce pas, Jacques, que cet homme connaît la terrible ennemie de Mlle Rose ?

— Cela n'est pas douteux.

— Il est évident qu'il l'a menacée de la dénoncer à la justice, si elle tentait encore de faire du mal à Mlle Rose, dont il se fait le protecteur.

— Cet homme, Maurice, ce brave homme, tient la bête enchaînée. Je ne peux pas lui donner un autre nom, à cette femme, qui est une véritable furie.

— Jacques, Mlle Rose croit qu'elle n'a qu'une seule ennemie, le croyez-vous aussi ?

— Oui.

— Ainsi, c'est la même femme qui a fait enlever le petit René pour faire tomber Mlle Rose dans le guet-apens d'Auteuil, et a payé un scélérat pour commettre le crime du pont des Arts. Mais que lui a donc fait Mlle Rose ? Pourquoi cette haine féroce ?

— Vous le saurez plus tard.

— Mlle Rose elle-même ne le sait pas.

— Parce que Mlle Rose — et il faut l'en féliciter — n'a pas, comme certaines femmes, la pensée sans cesse tournée vers le mal; parce qu'elle ne peut deviner ce qui se passe dans l'âme de sa cruelle ennemie.

— Jacques, vous la connaissez, cette méchante femme ?

— Oui, je la connais.

— Pourquoi ne dites-vous pas qui elle est ?

— Je tais son nom, Maurice, non point par pitié pour elle, mais pour d'autres raisons. Pour Mlle Rose, pour Mme de Lineuil et vous-même, mon cher Maurice, il est préférable qu'elle reste inconnue. Je sais tout le mal qu'elle a fait et je sais celui qu'elle voudrait faire encore; mais, je viens de vous le dire, elle est enchaînée, elle ne peut plus mordre. Si, déjà, une autre voix ne lui avait pas crié : halte-là ! elle entendrait la mienne qui lui dirait :

« Voilà ce que vous avez fait; vous avez fait verser assez de larmes, il y a du sang qui crie contre vous, vous n'aurez pas de nouvelles victimes; il y en a assez qui demandent à être vengées, vengées de vous,

qui n'avez au cœur que la haine et la soif de vengeance ! »

« Je lui dirais encore :

« Si vous faites verser de nouvelles larmes, je vous arracherai votre masque et tout le monde verra votre laideur; de la hauteur où vous planez, je vous ferai tomber dans la boue et vous n'inspirerez plus que l'horreur et le dégoût ! Vous êtes une vipère; si vous essayez de mordre encore, je vous briserai les dents et, si vous relevez la tête, je l'écraserai ! »

— Après tout, Jacques, si elle est mise dans l'impossibilité de nuire, il m'importe peu de connaître ou de ne pas connaître cette femme.

En parlant, le regard de Dalbret s'était fixé sur un chevalet sur lequel une étoffe légère recouvrait à moitié une peinture.

— Qu'est-ce que cela, Maurice ? demanda Jacques, en désignant la toile dont la partie en vue faisait deviner un portrait de femme.

— Cela, répondit le jeune homme, visiblement embarrassé, c'est un portrait.

— Un portrait de femme ou de jeune fille auquel vous travaillez ?

— Oui.

— Faites voir, Maurice.

— Mais... ce portrait n'est pas achevé.

— N'importe, mon ami, ne serait-ce encore qu'une ébauche, je verrai avec grand plaisir cet autre travail de vos pinceaux pour lequel, j'en suis convaincu, vous employez tout votre talent.

Maurice était contrarié; mais il ne pouvait se refuser à satisfaire la curiosité de Dalbret, laquelle, d'ailleurs, n'était qu'une nouvelle marque d'intérêt.

Il se leva et alla enlever l'étoffe qui voilait le portrait.

Dalbret tressaillit et fronça les sourcils. Il n'avait pas eu de peine à reconnaître tout de suite Mme Grégoire, tellement la ressemblance était parfaite.

Naturellement, après ce qu'il avait dit un instant auparavant, en parlant de Mme Grégoire, il dut feindre de ne pas reconnaître la belle Fernande.

— Comment, Maurice, s'écria-t-il, vous hésitez à me faire voir ce portrait ! Mais mon cher, c'est tout simplement un chef-d'œuvre... Je comprends qu'un artiste de talent soit inspiré quand il a à reproduire les traits d'une aussi ravissante personne. Ne l'avez-vous pas beaucoup flattée, Maurice ?

— Non, j'ai exactement fixé sur la toile la ressemblance.

— Eh bien, elle est belle, très belle, cette jeune femme; je dis jeune femme, parce qu'une jeune fille ne montrerait pas ainsi ses épaules. On pourrait dire comme dans la fameuse chanson : C'est pas d'la chair, ça, c'est du marbre. » Chevelure superbe, bouche adorable, un mouvement de tête charmant, continua Dalbret, en regardant fixement Maurice, dont le visage calme et froid ne trahissait aucune émotion... Et quels yeux et quel regard !...

Après une pause, il reprit :

— Maurice, n'avez-vous pas senti que faire le portrait d'une jeune femme aussi remarquablement belle, pouvait avoir un danger ?

— Quel danger, Jacques ?

— Mais celui de devenir amoureux fou de son modèle.

Le jeune homme secoua la tête, en même temps qu'un sourire franc se dessinait sur ses lèvres.

— Je respire, pensa Dalbret, il a su résister aux suggestions de la charmeuse.

(A suivre dans le prochain numéro)

Quand vous avez des MAUX DE TÊTE Les douleurs se font sentir dans une ou plusieurs des parties A, B, C, D, E, F, de la tête. Pour en connaître les causes lisez la circulaire incluse dans chaque boîte.

ANTALGINE

soulage vite maux de tête, migraine, névralgies, mal de dos, douleurs périodiques, rhumes, grippe, etc. Facile à prendre, plus soluble que les tablettes.

En vente partout 25c et 75c

Agents demandés pour vendre des cravates. Profits de 140%. Nous avons un choix très considérable. Les prix les plus bas. Commandes remplies par retour du courrier. Echantillons gratuits. Ontario Neckwear Company, Dépt. 23, Toronto.

Achetez La Revue Populaire
CHEZ LES DEPOSITAIRES : 15c

HERNIE SOULAGÉE

Notre méthode améliorée a soulagés des milliers. Pas de courroie sur la jambe, pas d'élastique, pas d'emplâtres. Pas de pression sur les hanches ou l'épine dorsale. Rien qu'un coussinet Flexo. Diffère totalement des autres. Recommandé par médecins, mécaniciens, commis de partout. Très léger. PEU COUTEUX. GARANTI. Demandes renseignements et offre d'essai.

SMITH MANUFACTURING COMPANY
Fondé en 1893 Dept. 215, Preston, Ont.

ÉPARGNEZ VOTRE TEMPS ET VOS PAS

ACHETEZ 4 BOÎTES D'OLD DUTCH À LA FOIS!
une pour chaque: Cuisine, Salle de bain, Buanderie et Garage

Il dure plus longtemps

FABRICATION CANADIENNE

ARGENTERIE SUPERBE

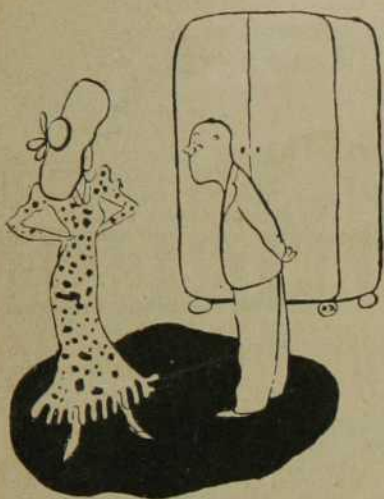
Songez-y! Un couteau à viande (lame acier intachable) et une fourchette dans le magnifique patron "Croydon", véritable qualité A-1 Plus Wm. A. Rogers, de fabrication Oneida, Ltd. Valeur \$1.40 pour seulement 60c. et 3 étiquettes Old Dutch.

OLD DUTCH CLEANSER, Dept. X 38, 64 Macaulay Avenue, Toronto.

Ci-inclus... et... étiquettes Old Dutch pour lesquels veuillez m'envoyer le couteau et la fourchette. Commandez autant d'unités à votre gré. Cette offre n'est valable qu'au Canada et expire le 31 décembre 1939.

Nom.....
Adresse.....
Ville.....Province.....

Rions, c'est l'heure...



— Ah bien! tu ris maintenant de mon chapeau neuf. Tu ne riras pas quand tu verras la note.

Une petite fille court après une dame dans la rue.

— Madame, s'écrie-t-elle, je viens de trouver votre gant.

La dame s'arrête, remercie la petite, puis lui demande :

— Et... que puis-je t'offrir, ma petite fille, pour te récompenser.

Alors la petite de répondre :

— L'autre gant! Que voulez-vous que je fasse d'un gant dépareillé?

A l'école, la maîtresse interroge :

— Jean-Pierre, si 10 maçons ont construit un mur en 10 heures, combien 20 maçons mettront-ils de temps pour construire ce même mur?

— Ça, c'est une attrape, de répondre Jean-Pierre; ils ne mettront pas une minute car il est déjà construit.

— Ma femme est un ange, dit Nector à son ami Phydime qu'il n'a pas vu depuis longtemps.

— Je te plains de tout mon cœur.

— Pourquoi? fait Nector qui ne comprend pas.

— Voyons. Tu me dis que ta femme est un ange. C'est donc qu'elle est morte...

Jean-Pierre est un jeune homme qui n'a pas inventé les boutons à quatre trous. Récemment, il a épousé une femme de dix ans plus âgée que lui et qui n'a pas tardé à s'emparer de l'autorité conjugale. Aussi, quand on lui demande de ses nouvelles, Jean-Pierre répond :

— Ma femme dit que je vais pas mal!



— Entre nous, je voyage en première, mais j'ai un billet de troisième.

— Confiance pour confiance, je suis le conducteur.

Dans une séance de spiritisme, plusieurs personnes, les mains à plat sur la table, attendent que l'esprit d'outre-tombe se manifeste. Le médium a le regard fixé vers on ne sait quels horizons lointains.

Le maître de la maison, veuf depuis quelque temps, l'interroge anxieusement :

— Est-ce ma femme qui se manifeste?

— Oui, c'est elle.

— Et qu'est-ce qu'elle dit?

— Voici ses paroles : « Ces gens ne devraient pas mettre ainsi leurs mains sur la table; ça abîme le vernis! »

Un riche commerçant, tout fier de ses succès, et avec raison, déclarait l'autre jour :

— Moi, quand je suis arrivé à Montréal, j'étais tout en guenilles...

— J'ai fait mieux que vous, dit un autre commerçant.

— Ah! comment ça?

— Moi, je suis arrivé à Montréal tout nu...

Et il ajouta :

— Je suis né à Montréal...

— Grand-père, est-ce qu'il y a du monde dans la lune?

— Mais oui.

— Alors, ils doivent être tassés quand y a demi-lune...



— Ce n'était rien : c'était pour toi!

La scène se passe dans l'Ouest. Dans un ranch, le patron appelle un de ses cow-boys et lui dit :

— Hé! Jack... tu vas monter ce cheval devant monsieur.

Jack se gratte la tête, puis il demande à son patron :

— Comment faut-il le monter, patron?... Est-ce que voulez l'acheter ou le vendre?

Dans un salon ultra-chic où s'époumonne une grosse dame :

— Elle chante à ravir, comme une sirène...

— Oui... une sirène de remorqueur!

Le notaire — Feu votre mari a bien spécifié dans son testament que si vous vous remariez, sa fortune reviendrait à son cousin...

La jeune veuve — Je sais... Aussi, j'épouse le cousin...

Le juge — Jeune homme, vous êtes accusé d'avoir volé des vêtements.

L'accusé — Mais ils étaient noirs, m'sieu le juge.

Le juge — Comment, noirs! N'empêche que vous les avez volés.

L'accusé — Pardon, m'sieu; je n'ai pas volé des vêtements noirs; par chez nous, on appelle ça « prendre le deuil ».

Un homme qui s'est un peu trop échauffé en tentant de se rafraîchir est en train de conter ses exploits guerriers :

— Au cours de la bataille de la Marne, avec mon régiment, on s'est trouvé tout à coup face à face avec un régiment de boches.

— Et alors?

— Alors nous en avons tué la moitié à la mitrailleuse, une autre moitié au fusil et passé l'autre moitié à la baïonnette.

— Et le reste?

— Le reste, on les a fait prisonniers...



— Si ma fille vous plaît, pourquoi ne l'épousez-vous pas?

— Euh! voilà... C'est qu'elle ne me plaît pas encore assez!

Isaac explique à un agent de police aux prises avec une foule très agitée, pendant les élections :

— Pas besoin de tant vous forcer; il y a un moyen bien simple de disperser les rassemblements.

— Lequel?

— Faire la quête!

LA PECHE AUX PERLES

De Jean Aicard, dans *Maurin des Maures* :

« Il avait un visage allongé, des cheveux ras, un peu crépus. »

Des cheveux inexistantes et cependant crépus!

Du *Capitaine Fracasse*, roman de Théophile Gautier :

«... sur les douze fenêtres de la façade, il y en avait huit barrées par des planches; les deux autres montraient des vitres bouillonnées, tremblant à la moindre pression de la bise dans leur réseau de plomb. »

Pas fort en mathématique, Théophile Gautier : $8 + 2 = 12$.

Annnonce parue dans un journal de Paris :

« Jeune ménage ayant fils de 16 ans desirer trouver un logis... etc. »

Dans un roman d'Alphonse Karr, *Sous les tilleuls* :

« Du premier mouvement, il laisse tomber la lumière et repoussa d'un coup dans la poitrine le mort qui tomba lourdement, se fracassa la tête sur le coin d'une table et expira. »

Voilà un mort qui est re-mort...



— Qu'est-ce que vous voulez savoir exactement? Ce que je pensais ou seulement ce que je lui ai dit?



Les CHASSEURS de BISONS

QUATRIEME EPISODE



1 — Voulant jouer aux bandits un tour à leur façon, Léo et Laure font un épouvantail.



2 — Cet épouvantail est supposé représenter la jeune fille. C'est un vrai succès !



3 — Laure, grimpée dans un arbre, guette, avec quelle émotion ! ce qui va arriver.



4 — Il n'arrive rien tout de suite. Léo s'engage dans la rivière avec son mannequin.



5 — La chose s'est faite rondement car l'épouvantail pèse tout de même moins que Laure.



6 — Cette manoeuvre a pour effet de rendre perplexes les bandits.



7 — Ils se posent des questions. Ils hésitent avant de s'entendre sur quoi faire.



8 — Mais voilà un autre danger. Un plus grand, celui-là ! Des sauvages là-bas !



9 — Ils arrivent à fond de train. Ils crient comme des déchainés. Que vont-ils faire ?



10 — Léo tente de rebrousser chemin. Il est pris entre deux feux. Il ne s'énerve pas.



11 — Des flèches commencent à pleuvoir. Leur sifflement est une agaçante musique.



12 — Enfin Léo est sauvé ! Une flèche a traversé le chapeau du mannequin.

(A suivre dans le prochain numéro)



AVENTURES AU BRÉSIL

NEUVIEME EPISODE



1 — Les bandits avaient volé l'auto-amphibie. Le professeur et ses deux fils avaient couru après eux.



2 — La chance favorisait les voleurs car de grosses roches, soudain, se mirent à dégringoler.



3 — L'avalanche menaçait à chaque minute de tuer les poursuivants. Ils s'abritèrent.



4 — Au bout d'un moment ils sortirent de la cachette et parvinrent au sommet du sentier.



5 — L'auto-amphibie avait disparu. Et les bandits avec. Que faire ? Dans quelle direction aller ?



6 — Pendant toute une heure les trois hommes, anxieusement, firent des recherches. Rien.



7 — Zanchi et ses hommes, au guet dans un buisson, se jetèrent sur les chercheurs.



8 — Ceux-là assommèrent ceux-ci. Après quoi, il leur fallait retrouver le plan.



9 — En un clin d'oeil on vida le télescope de son précieux contenu. Puis, la fuite.



10 — Le professeur Latour et ses fils, enfin, reprirent connaissance et se levèrent.



11 — Bientôt ils découvrirent l'auto-amphibie, cachée dans une anfractuosité.



12 — Comme ils examinaient le véhicule, un énorme serpent s'approcha. Il sifflait.

(A suivre dans le prochain numéro)



QUATORZIÈME EPISODE



1 — Georges aperçoit une autruche sur laquelle est montée la Reine de la forêt. Il se demande ce que cela signifie.



2 — Invité à monter à son tour, Georges ne se fait pas prier, car le feu de forêt est maintenant tout proche.



3 — L'autruche se met à courir, escortée par toutes sortes d'animaux fuyant les flammes. On n'entend que des cris rauques.



4 — Après une course effrénée, Georges et la jeune fille parviennent au bord de la rivière. Là, seront-ils en sûreté ?



5 — La Reine dit : « C'est ici qu'il faut que je vous laisse, car il m'est impossible de vous accompagner plus loin ».



6 — « Merci, brave petite, répond Georges. Je n'oublierai jamais le service que vous venez de me rendre ».



7 — Ayant examiné la berge, Georges découvre un canot. Dedans, un aviron. Quel contentement ! Quel hasard !



8 — Le garçon saute dans l'embarcation. Il fait ses adieux à la courageuse fillette. Puis, il se met en route.



9 — Tout va bien jusqu'au moment où il casse son aviron sur un rocher. A cet endroit, le courant est rapide.

(A suivre dans le prochain numéro)

DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES DIX GAGNANTS — DIX JEUX DE CARTES
Problème No 337

Solution du problème No 338

Mlle Y. Démontigny, 5643, Boulevard Monk, Montréal, P. Q.; Mlle G. Rainville, C. P. 24, Maskinongé, P. Q.; M. Euclide Drolet, 1226, rue Berri, Montréal, P. Q.; M. R. Roy, 304 Drive Way, Ottawa, Ont.; Mlle D. Bernier, 2, rue des Remparts, Québec, P. Q.; Mlle Y. Caron, 93, rue Laval, Hull, P. Q.; Mme H. Roberge, C. P. 142, La Malbaie, P. Q.; Mlle M. T. Quesnel, 34, rue Stewart, Ottawa, Ont.; Mme Bélair, 927, rue Hartland, Outremont, P. Q.; M. Jules Caron, 7715, rue Saint-Denis, Montréal, P. Q.

G	O	D	E	T	O	L	E	D	O	N		
F	M	E	S	D	E	S	T	E	S	M		
L	I	A	S	S	E	D	A	N	S	E	V	E
E	O	N	G	E	R	I	T	E	S	R	I	T
U	N	F	E	R	O	C	I	T	E	S	S	A
R	L	B	R	U	N	E	T	S	C	L		
T	I	C	E	T	E	T	E	G	A	D		
M	E	T	A	L	A	M	E	E	L	I	E	R
E	T	I	R	E	R	E	P	L	A	S	M	A
S	I	E	R	O	C	L	A	N	S	E	S	
A	E	R	E	C	A	L	A	O	E	O	L	E
I	R	E	P	A	N	A	R	I	S	N	E	T
S	E	S	A	L	A	M	A	L	E	C	E	T
E	S	I	L	O	E	L	A	I	S	E		
R	A	R	E	T	E	M	E	U	L	E	S	

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 339

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

Nom

Adresse

Ville

Province

Adressez : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT

1. Sorte de cabriolet léger et très élevé. — Dévidoir qui sert à tirer la soie des cocons.
2. Mesure chinoise. — Frère servant. — Particule affirmative. — Qui sert à appeler.
3. Troublé. — Tube flexible qui servait à prendre des lavements. — Hareng en caque.
4. Monnaie des Grecs. — Maréchal de France (1650-1725). — Chance.
5. Saison. — Vaisseau de terre (chim.). — Emploi.
6. Adverbe de négation. — Petite prairie. — Ecorce réduite en poudre pour préparer les cuirs. — Conjonction.
7. Chirurgien français né à Foy-la-Grande. — Machine hydraulique, formée de godets.
8. Magnétisme animal.
9. Au delà de la mesure commune (fig.). — Qui a beaucoup de fanes (fém.).
10. Usages. — Du verbe être. — Article simple. — Pronom personnel.
11. Opéra-comique de Planquette. — Mot arabe signifiant source. — Tête.
12. Genre d'oiseaux échassiers. — Diplomate allemand célèbre par ses démêlés avec Bismarck (1824-1881). — Serpent venimeux d'Afrique.
13. Situé. — Feuille dont l'extrémité ressemble à un vase. — Gaz stomacal.
14. Pronom personnel. — Opéra comique écrit en 1884. — La nature vraie du caractère (fig.). — Note.
15. Régler le prix d'une denrée. — Corps solide doué d'un éclat particulier.

VERTICALEMENT

1. Principe constitutif d'un objet matériel. — Qui affecte une trop grande pureté de langage.
2. Fait ou s'efforce de faire exactement. — Nom roumain de Hermanstadt.
3. Adjectif numéral. — Fourrure des dames. — Plus mal.
4. Pronom personnel. — Ville de l'Empire des Indes. — Coups de baguette.
5. Sorte de poche. — Qui se produit bientôt (fém.). — Ancienne capitale de la Provence.
6. Jupon court des montagnards écossais. — Enveloppe de certains légumes. — Dévidoir qui sert à tirer la soie des cocons.
7. Genre de mollusques gastéropodes. — Vieux. — Portion de circonférence.
8. En quantité suffisante. — Achever, terminer.
9. Camp-armée. — En poésie, navire. — Réparer.
10. Fil fin et brillant. — Complet, entier. — Arachnides qui vivent dans les fourrures.
11. Sans mélange. — Dé à jouer, marqué sur une seule face. — Du verbe avoir.
12. Mesure chinoise. — Jeune Troyen, qui suivit Enée en Italie. — Note.
13. Petite quantité. — Principe de la vie. — Qui marque la preuve.
14. Au moyen âge, botte ou jambière. — Officier supérieur.
15. Oraison que le prêtre dit tout bas avant la Préface. — S'étudier à dire seul, ce que l'on devra débiter en public.



Notes Encyclopédiques

Dans l'ancienne Grèce, les personnes n'avaient qu'un seul nom qui leur avait été donné à leur naissance et pas de prénoms. En apparence c'était la simplicité, mais cela compliquait évidemment les recherches dans les familles dont chaque membre portait un nom différent.

Les noms de famille ne datent guère que du moyen âge, quand le besoin se fit sentir de désigner les gens plus rapidement et de les distinguer entre eux plus facilement. C'est pourquoi il y a, aujourd'hui, tant de noms de métiers, de couleurs, d'autres qui désignent des défauts ou des qualités et même quelques-uns qui sont un véritable défi aux oreilles trop sensibles.

D'après les documents que l'on possède, les sandales paraissent être le genre de chaussure le plus ancien.

Au douzième siècle on fabriqua des chaussures dont la pointe avant était si longue que les personnes qui les portaient ne pouvaient pas se mettre à genoux pour prier.

La peau de certaines grosses grenouilles constitue un matériel de choix pour la fabrication de certaines chaussures de luxe pour les femmes. L'élevage des grenouilles pourrait fort bien un jour faire la concurrence à l'élevage d'animaux à fourrure.

Les bains de soleil sont favorables à la santé, mais à condition d'en user avec modération; à trop forte dose ils peuvent devenir dangereux et même avoir des conséquences fatales.

La vague des chansons dites populaires est beaucoup moins durable aujourd'hui qu'avant l'avènement de la radio; il y a une quinzaine d'années, la popularité d'une de ces chansons durait en moyenne seize mois; elle n'est plus que d'un mois aujourd'hui.

C'est une erreur de croire que les insulations, communément appelées « coups de soleil », sont causés par la chaleur et la lumière reçues de cet astre sur le corps; ce sont les rayons actiniques de la lumière solaire qui causent tout le trouble. On cite des cas d'insulations dans les régions arctiques et par une température très basse mais un soleil brillant.

La lumière du soleil perd vingt et un pour cent de sa force et de sa qualité à New-York à cause de la fumée des immeubles et des bateaux ancrés dans le port.

Le premier homme qui exploita un puits de pétrole aux États-Unis fut Erwin L. Drake; il le creusa à Titusville, Pennsylvanie, en 1859, et en tira environ vingt barils par jour dans les débuts. Aujourd'hui, l'industrie du pétrole est une des principales au monde et cela n'empêcha pas Drake de finir ses jours comme un pauvre homme.

Une des premières locomotives qui fut en usage sur les lignes de Baltimore et de l'Ohio était équipée avec des espèces de jambes inclinées et venant s'appuyer sur le sol. En fonctionnement de route, ces jambes faisaient alternativement effort sur le sol et poussaient la locomotive en avant. Cela donnait un peu l'impression que la locomotive marchait à la manière d'une personne.

Chaque jour il tombe sur la terre au moins cinquante mille tonnes de poussières météoriques.

Les experts géologues prétendent que les puits de pétrole des États-Unis seront épuisés en 1950; il serait donc de toute nécessité d'arriver à fabriquer un pétrole synthétique de remplacement mais, jusqu'ici, les essais que l'on a faits dans ce but n'ont encore donné aucun résultat satisfaisant à un prix raisonnable.

Caligula, ancien empereur romain prétendait être un dieu et avoir souvent des conversations avec Jupiter. Il s'était fait fabriquer une machine bruyante pour imiter le tonnerre afin d'effrayer le peuple mais, quand il tonnait réellement, le « dieu Caligula » était lui-même en proie à une peur atroce et allait se cacher sous son lit.

ORIGINES D'EXPRESSIONS

VALET. — Ce terme était autrefois très honorable; c'était le titre des fils de seigneurs candidats à la chevalerie et on le donnait également à quelques officiers de haut rang de la maison du roi. La charge même de valet de chambre du roi ne pouvait être accordée qu'à un gentilhomme, et ce fut le roi François Ier qui commença à permettre aux roturiers de le servir. Depuis lors, le mot de valet devint synonyme de celui de domestique dans le langage courant.

COFFRE. — Les uns font dériver ce mot du verbe celtique « cau », signifiant « fermer », et d'autres de « cophinus », sorte de panier dans lequel on renfermait le pain autrefois. Dans la basse latinité on disait « cofferrum ».

COLOPHANE. — Ce produit résineux dont on se sert pour frotter les archets des violons résulte de la distillation de la térébenthine, mais sa fabrication demeura longtemps un secret bien gardé, et l'on ne pouvait obtenir cette résine que de la ville de Colophon, dans l'Ionie. De là son nom de colophane.

COMA. — Cet état d'assoupissement profond qu'on observe parfois dans certaines maladies graves a une origine de nom assez curieuse. Il vient du grec « kōmadzo » qui veut dire se livrer aux exercices de la table avec abus. Ceux qui agissent ainsi, spécialement les ivrognes, tombent dans un sommeil lourd et profond; de là, par analogie, ce que nous appelons aujourd'hui le coma.

L'histoire racontée par votre Kodak *nécessite* *plus d'un instantané*

CHACUNE de vos excursions peut être racontée en instantanés, si vous prenez vos photos comme ceci :

Suivez vos sujets—croquez-les sur le vif, pendant qu'ils sont occupés. Saisissez les changements naturels de leurs expressions. Clic—clac—clic—clac—prenez vos instantanés presque aussi vite que vous pouvez dérouler le film . . .

C'est comme cela, de nos jours, que les meilleurs instantanés sont faits. Pas de pose. Vos instantanés saisissent toutes les expressions, tous les gestes—toute la vie elle-même.

Essayez vous-même. Faites prendre ce genre d'instantanés à votre Kodak. Vous

vous réjouirez de votre habileté.

Que vous soyez un expert ou non—si vous prenez des photos à n'importe quel moment de la journée—employez le Film Verichrome Kodak et vous serez plus sûr des résultats. Recouvert d'une double-couche, d'après un procédé spécial, ce film atténue les petites erreurs de pose—augmente votre habileté à prendre des photos claires et nettes.

Rien n'est "tout aussi bon." Et il n'y a certainement rien de meilleur. Soyez prudent. Employez-le toujours.

Au Canada, KODAK est la marque de commerce déposée et la propriété exclusive de Canadian Kodak Co., Limited, Toronto, Ont.

**Prenez Aujourd'hui
les instantanés que
vous voudrez Demain**

N'acceptez rien autre que le film dont la boîte porte la marque déposée KODAK.



"Mais quand vint le moment critique, elle lui donna un coup de main . . .



"Marie dit à Jean que la mise à l'eau du canot était un travail d'homme . . .



"Si tu le lâches, nous serons bien mal pris . . .



"Enfin, le départ eut lieu, à la grande joie de tous les deux."

COCKTAILS



8 OZ.
HIGHBALL



GIMLET



MARTINI



BRONX



GIN SOUR
ALEXANDER



12 OZ.
JOHN COLLINS

VERRES-TYPES LE

PLUS FRÉQUEMMENT EMPLOYÉS

LA PERFECTION de leurs cocktails a fait la prospérité des grands bars et a valu à leurs barmen une célébrité mondiale. Profitez de leur expérience. Utilisez leurs formules en vous

rappelant toujours que le succès d'un cocktail repose sur la mesure exacte des quantités et que le moindre écart en diminue d'autant l'excellence.

Préparez toujours vos cocktails et mélanges pour dégustation immédiate, jamais d'avance, et surtout servez-les toujours frappés! (excepté sur contre-indication).

JOHN COLLINS

{Chaque John Collins se prépare toujours séparément}

2 oz. London Club Dry Gin;
1 1/2 oz. jus de citron frais;
3 à 4 cuillerées à thé combles de sucre de fruit (au goût);
2 gros cubes de glace;

Brassez bien en ajoutant une partie de soda. Si vous employez le verre classique à Collins, remplissez celui-ci jusqu'à un demi pouce du bord.

NOTE—Si on préfère un Collins au limon, on peut remplacer la quantité de jus de citron mentionnée plus haut par une once de jus de limon.

GIN SOUR

{Pour faire 2 cocktails de 3 oz. chacun}

2 oz. London Club Dry Gin;
1 oz. jus de citron frais pressé;
3 cuillerées à thé combles de sucre de fruit;
2 gros cubes de glace (concassée);
1 1/2 oz. de crème à fouetter.

Agitez bien, puis servez.

NOTE—Si on le préfère, on peut employer 1/2 once de crème à fouetter avec un blanc d'oeuf au lieu de 1 1/2 once de crème à fouetter.

IMPORTANT—Employez tous les ingrédients dans l'ordre indiqué, la crème en dernier.

Employez 1/2 once de Grenadine ou de sirop de framboises au lieu de 1/2 once de crème pour faire une "Pink Lady" ou un "Clover Club".

HIGHBALL (Au scotch ou au gin)

Placez un gros cube de glace dans un verre ordinaire de 8 oz. Ajoutez 1 1/2 à 2 oz. de London Club Dry Gin ou de Three Castles Whiskey et remplissez jusqu'à un pouce du bord avec du Soda ou Ginger Ale, au choix.

SCOTCH (WHISKEY) CRUSTA

{Pour faire 2 cocktails de 2 oz. chacun}

3 oz. Three Castles Whiskey.
1/2 cuillerée à thé de Sirop de gomme (Bush);

4 gouttes d'amers Angostura;
1 1/2 cuillerée à thé de jus de citron;
1 1/2 cuillerée à thé de sucre de fruit;

Emplir le tiers du shaker de glace pilée fine, agiter parfaitement et couler en des verres spécialement préparés.

NOTE—On mélange d'abord les ingrédients dans un petit verre ordinaire ou dans le shaker. Ensuite, on prend des verres à vin rouge de fantaisie dont on frotte le bord sur une hauteur de 1/4 de pouce, à l'intérieur et à l'extérieur, avec une tranche de citron; on le plonge ensuite dans du sucre en poudre lequel adhère à l'intérieur et à l'extérieur du bord. On épluche ensuite la moitié d'un citron, comme une pomme (tout d'un morceau) de façon que la pelure ait place dans le verre, et on verse le Whiskey Crusta en ayant soin de remplir seulement jusqu'au bas du cercle intérieur fait par le sucre. On peut ajouter un petit morceau de glace dans chaque verre, si on le désire.

On peut se dispenser de mettre de la pelure de citron dans le verre. Dans ce cas, on se contentera d'en tordre l'écorce dans le shaker même, afin que les ingrédients bénéficient quelque peu de l'huile qu'elle contient.

SI vous éprouvez quelque difficulté à vous procurer l'un ou l'autre des ingrédients indiqués, communiquez avec la Compagnie.

QUEEN ALEXANDER

(ou Alexandra)

{Pour faire 2 cocktails de 3 oz. chacun}

2 oz. London Club Dry Gin;
1 1/4 oz. Crème de Cacao;
1 1/4 oz. Crème à fouetter.

Agitez bien avec de la glace concassée et servez.

BRONX

{Pour faire 2 cocktails de 3 oz. chacun}

1 1/2 oz. London Club Dry Gin;
1 1/2 oz. jus d'orange;
3/4 oz. Vermouth italien;
3/4 oz. Vermouth français.

Agitez bien avec de la glace concassée et servez.

MARTINI

{Pour faire 2 cocktails de 3 oz. chacun}

3 oz. London Club Dry Gin;
1 1/2 oz. Vermouth français;
3 gouttes d'amers Angostura.

Brassez bien avec glace concassée, coulez dans les verres à cocktail et servez avec une olive ou petit oignon monté sur cure-dents.

NOTE—Si on préfère le cocktail moins sec, on peut réduire la quantité du vermouth français et lui substituer une quantité équivalente de vermouth italien (au goût).

GIMLET

{Pour faire 2 cocktails de 3 oz. chacun}

1 1/2 oz. London Club Dry Gin;
1 1/2 oz. Cointreau;
1 1/2 oz. jus de limon ou de citron.

Ajoutez de la glace concassée, agitez et servez.



LONDON CLUB
LONDON DRY GIN



MELCHERS GOLD CROSS CANADIAN GENEVA



THREE CASTLES
LIQUEUR WHISKY